2236



LES ENTRETIENS DES CAFÉS DE PARIS, ET LES DIFERENS QUI Y SURVIENNENT.

*Par Mr le C. de M***.*



A TREVOUX,
Chez ETIENNE GANEAU, Directeur de l'Imprimerie de son Altesse Serenissime Monseigneur Prince Souverain de Dombes.

M. DCCII.



A MONSIEUR
DE THESUT,
CHEVALIER
Seigneur de Court-jambe, Chamforgeu & autres lieux.

MONSIEUR,

Les ſentimens d'eſtime & d'amitié que vous m'avez toûjours temoignez, m'enga-



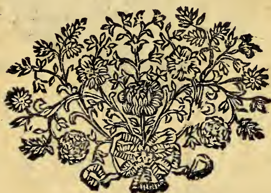


LE LIBRAIRE AU LECTEUR.


E Livre a tout ce qu'il faut pour piquer la curiosité du Public. Il est nouveau dans son espece, & donne beaucoup plus qu'il ne promet. On y voit plusieurs Entretiens sur differens sujets ; on y trouve des caracteres & des portraits qui êtant tirez d'aprés nature, plairont peut-être davanta-

ge que ceux qui ſont dans ce genre d'écrire. Le ſtile en eſt agreable ; il eſt concis ſans être obſcur, & clair ſans être difus. La Satire, la Galanterie & le Comique y regnent preſque par tout. La Morale & la Politique y trouvent leur place. La Philoſophie même y brille dans deux Entretiens ; l'un touchant l'origine du monde, & l'autre concernant la lumiere & la diverſité des couleurs. On y remarque encore des traits d'Hiſtoire, des Avantures ſurprenantes, & des deſcriptions vives. Des vers mêlez à la proſe y ſont

une agréable varieté. Enfin on y voit cent choſes differentes qu'il eſt inutile de raporter icy, & qui donneront toûjours beaucoup plus de plaiſir au Lecteur, quand il les aprendra par lui même.







LES ENTRETIENS DES CAFE'S DE PARIS, ET LES DIFFERENS QUI Y SURVIENNENT.

PREMIER ENTRETIEN.

LES Cafés font des lieux fort agréables, & où l'on trouve toute forte de gens & de differens ca-

racteres. L'on y voit de jeunes Cavaliers bien faits qui s'y rejoüissent agréablement. L'on y voit aussi des personnes savantes qui viennent s'y delasser l'esprit du travail du Cabinet. L'on y en voit d'autres dont la gravité & l'embonpoint leur tiennent lieu de merite. Ceux cy d'un ton élevé imposent souvent silence aux plus habiles, & s'éforcent de loüer ce qui est digne de blâme, & de blâmer ce qui est digne de loüange. Leur ignorance en est la cause, & quelque fois leur jalousie. Quel divertissement pour des gens d'esprit de voir des originaux s'ériger en arbitres du bon sens, & decider d'un ton imperieux ce qui est au dessus de leur portée.

Parmi les gens de cette espece l'on y trouve un certain Procureur dont la trogne est tantôt rouge, tantôt blanche & tantôt de couleur Isabelle, suivant la difference des vins qu'il boit. Ce courtisan de Bacchus veut l'être aussi d'Apollon. Il se mêle de donner son sentiment sur les Ouvrages d'esprit, & dit, il y a quelque temps, que nous êtions dans un siécle cruel; qu'il n'y

avoit plus moyen d'écrire, & que le Poëte Lacon pour n'avoir dit que la verité, avoit été mis au grand Chatelet par ordre de Monſieur le Chancelier.

C'eſt la queſtion, repondit Damon, qui ne pouvoit ſouffrir qu'un Procureur s'aviſât d'être juge du Parnaſſe, c'eſt la queſtion s'il a dit la verité Mais quand cela ſeroit, ne ſavez-vous pas que toutes les veritez ne ſont pas bonnes à dire Par exemple ſi l'on diſoit que vôtre Pere n'étoit qu'un petit Praticien de campagne; qu'il reſſembloit au Dieu Pan; & que vôtre mere avoit les inclinations de Venus; que leur fortune étoit ſi mediocre que vous vintés à Paris ſur la Mule des Cordeliers; que vous étiez chauſſé à la Capucine; qu'aprés avoir poſtulé long-temps vous entrates chez un Procureur; qu'ayant fait les caravanes de Copiſte en chef vous vous acrochates à la place de principal Clerc; qu'enſuite vous achetates une charge de Procureur à credit; que cette charge eſt ſaiſie faute du payement des arrerages & du principal; que les parties ſans ceſſe vous quitent

ſoit à cauſe que vous negligez leurs affaires, ou que vous ne ſavez pas les defendre : temoin celle de cet innocent malhereux qui fut par vôtre faute condamné aux galeres où il eſt mort. Si à tout cela on ajoûtoit la corruption de vos mœurs ; que vous aimez le vice & haiſſez la vertu ; qu'en un mot vous n'êtes qu'un debauché, & un ivrogne fiefé, dites moi, je vous prie, ſi toutes ces choſes vous ſeroient agréables. Mais je ne ſonge pas qu'en vous diſant qu'il ne faut pas dire des veritez, je vous en dis de terribles. Il eſt vrai que je ne les dis pas toutes, & que je ſuprime les plus odieuſes, pour épargner un homme qui eſt plus digne de pitié que de colere.

Le Procureur outré de ces paroles ſe jetta auſſi-tôt ſur Damon. Le combat fut d'abord aſſez rude de part & d'autre, mais comme l'ataquant étoit moins fort que l'ataqué, celui-cy le mit par terre & lui donna plus de vingt gourmades, & pluſieurs coups de pied dans le ventre ; en ſorte que le Procureur ayant été bien batu, prit ſes gans

& ſon manteau, & laiſſa Damon maître du champ de Bataille.

Le Procureur enragé de ſa defaite n'en dormit point de toute la nuit. Il voulut avoir ſa revanche ; mais comme ſon peu de courage ne lui permettoit pas de s'expoſer encore à la honte d'un ſecond combat, il eut recours à la chicane qui eſt la voye ordinaire dont ſe ſervent les poltrons. Il porta ſa plainte devant un Commiſſaire, & fit informer.

Damon ayant apris cette procedure, fut obligé de ſuivre ſon exemple. Il fit pareillement informer, & chacun obtint un decret l'un contre l'autre ſous le nom de Quidam. Le Procureur mit auſſi-tôt le ſien entre les mains d'un Huiſſier qui étoit fort pareſſeux, & Damon donna ſon decret à un Exempt fort alerte, & qui auroit mis ſon meilleur ami priſonnier.

Le Procureur qui ne ſavoit pas la procedure de Damon, vivoit dans l'eſperance de le voir bien-tôt en priſon ; mais il fut bien ſurpris lors qu'un jour allant au cabaret, l'Exemt & pluſieurs

Algouafils dont il étoit efcorté fe faifirent de fa perfonne, & le trainerent au Chatelet.

Damon craignant une pareille difgrace, fe tint fur fes gardes, & fe refugia au Palais Royal, en attendant qu'il eût un Arrêt de défenfe. Comme il étoit parent d'un Confeiller de la Cour, il l'obtint facilement, & enfuite il reparut au Café avec un air tranquile & content.

Cependant il ne l'étoit pas trop dans le fond de l'ame, & voulut encore pouffer la vangeance plus loin. Ayant apris que le Procureur avoit pour maitreffe une fort jolie brodeufe, dont il étoit paffionnement amoureux, il refolut de s'en faire aimer. Dans ce deffein il l'alla voir, & fit porter chez elle une vefte de fatin vert pour la broder en or. Comme il trouva la Brodeufe fort à fon gré le marché fut bien-tôt conclu, & il lui donna deux loüis d'or d'erres. Damon la voyoit tous les jours fous pretexte de favoir fi fon ouvrage s'avançoit. Il lui difoit cent douceurs qu'elle écoutoit avec plaifir, & enfin

elle devint si sensible aux marques de sa tendresse qu'elle lui accorda un rendez-vous. Damon ne manqua point de s'y trouver, & de profiter de la bonne fortune. La Brodeuse en fut si contente qu'elle l'aima de tout son cœur, & oublia bien-tôt son premier Amant.

Le Procureur ayant été informé de toutes ces choses en eut un fort grand chagrin, qui augmentant celui que lui causoit sa prison, le mit dans une espece de desespoir. Il pestoit à tous momens contre sa mauvaise destinée, & auroit bien voulu deloger sans trompette. Un jour aprés avoir revé quelque temps sur ce sujet il se deguisa en Charbonier. Il étoit déja au dernier Guichet, lorsque par malheur, comme il alloit passer la porte, il glissa & tomba à la renverse. La douleur que lui causa sa chute lui fit faire un si grand cri, que les Guichetiers l'ayant reconnu à sa voix, se jetterent sur lui, & le firent rentrer à coup de pieds dans la prison. Ils le mirent aussi-tôt dans un cachot, où il eut tout le temps de reflechir sur l'inconstance & la vicissitu-

de des choſes du monde.

Cependant pluſieurs perſonnes touchées de ſa diſgrace s'aſſemblerent pour accommoder ſon differend. On en parla à Damon qui écoutoit tout, & ne concluoit rien, afin de faire ſouffrir davantage le Procureur. Celui-ci qui s'ennuïoit terriblement dans ſa ſombre retraite, crioit miſericorde, & ne ſouhaitoit rien au monde que ſa liberté. Enfin aprés qu'il eut langui quelque tems, il fut arrêté que les parties ſe deſiſteroient de leurs pourſuites; que le Procureur payeroit tous les frais de Damon, & doneroit un regal à ceux qui s'étoient mêlés de ſon accommodement.

Le Procureur accepta ces conditions avec plaiſir. Il eut un deſiſtement, & paya tous les frais. Aprés quoi il ſortit, & le lendemain il donna le regal auquel il avoit été condamné. Il eſt vrai qu'il but d'une ſi grande force qu'il en penſa crever. Ainſi il connut par ſa propre experience, que les mauvais procedés ſont ordinairement ſuivis de facheux évenemens; qu'à prendre les

interêts d'un mechant ſatirique on riſque ſon honneur & ſa reputation, de même qu'à trop boire on perd ſon tems, ſon argent & ſa ſanté.

EPIGRAMME.

Toy qui prens le parti d'un fat,
Raiſonneur à lourde machoire,
Que le mauvais ſuccez d'un riſible combat,
En te rendant plus ſage inculque en ta memoire,
Que comme à force de trop boire
On perd le ſens & la raiſon,
On perd ſon honneur & ſa gloire
A loüer le chant d'un Oizon.







SECOND ENTRETIEN.

IL étoit cinq heures & demie du soir lors qu'Eugene s'en alla au Café. A peine y fut-il arrivé qu'Ariste & Cleante y arriverent aussi, & se joignirent à sa compagnie. Aprés quelques honnêtetez de part & d'autre, Eugene leur demanda s'ils savoient l'avanture plaisante qui arriva hier au Café. Non repondit Cleante,

E je ne crois pas qu'Ariste la sache non plus que moi. Vous nous feriez plaisir de nous l'aprendre.

La chose n'est pas dificile, repartit Engene, & je vais satisfaire vôtre curiosité. Il faut pour cela que vous sachiez qu'Oronte est un homme qui n'est pas moins épais du corps que de la Ganache ; & quoique son esprit enfoncé dans la matiere, le rende peu propre auprés des Dames, il ne laisse pas quelque fois d'être sensible aux éguillons de la concupiscence. Il y a long-temps qu'il est passionné d'une fort jolie Fourbisseuse qu'on dit n'être pas cruelle, & qui le regarde d'un œil favorable. Comme son mari en est jaloux, Oronte n'osoit pas trop aller chez elle. De sorte que l'ayant rencontrée avec une de ses amies, il leur offrit du Thé. Elles l'accepterent & entrerent aussi-tôt dans le Café. Elles en prirent quelques tasses, & ensuite Oronte fit aporter des vins de liqueur, avec des Olives, des biscuits, des macarons & des massepains. Aprés avoir bû plusieurs coups, les Dames com-

mencerent à chanter, lorſque le Fourbiſſeur paſſant par là, crut entendre la voix de ſa femme. Il prêta l'oreille, & jugeant que c'êtoit elle même, il entra tout en colere dans le Café. Il donna d'abord un ſouflet à ſa femme, & un ſi grand coup de pied contre la table qu'il la renverſa avec tout ce qui étoit deſſus. Oronte ſurpris de cet abord, traita le Fourbiſſeur d'inſolent, & lui donna un coup de point. Celuy-ci ne manqua point de le lui rendre. Ils ſe prirent aux cheveux; & comme ils ſe pouſſoient l'un & l'autre, le Fourbiſſeur tomba ſur une caiſſe de bouteilles de vin de Canarie qu'il caſſa entierement. Le Maître du Café a fait grand bruit. Il a porté ſa plainte au Commiſſaire, mais on croit qu'Oronte aſſoupira cette affaire pour avoir les bonnes graces du Fourbiſſeur.

Cette avanture eſt fort plaiſante, dit Cleante, & puiſque nous ſommes là-deſſus, je vais vous en raconter une qui n'eſt pas moins agreable: Comme j'entrois ces jours paſſez dans un Café de la ruë S. Antoine, j'en vis ſortir un

homme ſans chapeau & tout debraillé, qui couroit aprés un carroſſe,en criant arrête, cocher, arrête, un Cavalier en deſcendit auſſi-tôt, & s'étant embraſſé pluſieurs fois, ils entrerent dans le Café. He bien, dit Criton, qui étoit celui qui avoit arrêté l'autre, comment es-tu avec ta belle. Comment j'y ſuis, repondit Orgas, j'y ſuis tres-mal. Je voudrois ne l'avoir jamais connuë. C'eſt une ingrate, c'eſt une perfide. Tu ſçai combien je l'aimois,& que j'aurois fait pour elle toute choſe au monde. Cependant elle a eu ſi peu de reconnoiſſance qu'elle a écrit une lettre de tendreſſe au plus indigne des hommes. Cet outrage m'eſt ſi ſenſible que je voudrois la voir morte & pouvoir devorer ſon cœur. Tu n'en ferois rien, interrompit. Criton; tu l'aime plus que tu ne penſes; & cette colere eſt une marque de ton amour. De mon amour, répondit Orgas, j'aimerois mille fois mieux mourir que de l'aimer. Mon reſſentiment eſt trop juſte, & s'il pouvoit jamais finir, il degenereroit dans un mépris, ou dans une indifference éternelle.

nelle. A ces mots Criton branla la tête, & se mettant à soûrire, il lui fit remarquer cette Beauté qui passoit de l'autre côté de la ruë. Orgas changea aussi-tôt de couleur. Il quita son ami pour la suivre ; & Criton lui dit en partant, hé bien tu ne l'aimois plus cette Ingrate, tu voulois lui devorer le cœur. Vas, tu ne l'aimes que trop, & tu l'aimeras toûjours.

Ariste fut charmé de cette avanture. Il dit qu'il n'auroit jamais crû que l'amour eut produit dans une méme personne des mouvemens si differens en si peu de tems ; mais qu'à present il voïoit bien que ce Dieu étoit le maître de toutes les passions & le Tiran de tous les cœurs.

Vous avez raison, répondit Cleante, rien n'échape à son pouvoir. Les plus grans Hommes n'ont pû s'en defendre, & il a souvent été la cause de leur perte,

Il est vrai, interrompit Eugene, que cette passion a produit de grans malheurs, mais aussi elle a fait naître de grandes fortunes. Camille n'auroit pas

cinquante mille livres de rente, s'il n'avoit ſçu plaire à la Princeſſe Agariie. Elle l'a pouſſé dans le monde, & lui a donné des ſommes conſiderables pour ſoutenir le perſonnage qu'il y faiſoit. J'avoue qu'il eſt de bonne Maiſon, mais la naiſſance ſans le bien eſt une belle fleur qui ne porte point de fruit. Il faut avoir de quoi paroître, ou du moins beaucoup de merire pour ſe faire aimer. Qui eſt le maître d'un cœur, l'eſt bien-tôt de ce qu'il lui demande; & l'amour ne refuſe rien à celui qui s'en rend digne.

Une converſation ſi agreable auroit duré davantage, ſi elle n'avoit été interrompuë par le bruit que firent deux yvrognes touchant la difference des bons vins.

L'un pretendit que le vin de Bourgogne étoit le meilleur, parce qu'il demeuroit davantage dans l'eſtomac, & qu'ainſi on avoit le plaiſir de le goûter plus long-tems.

L'autre ſoûtint au contraire que le vin de Champagne étoit ~~le plus~~ excellent, parce qu'il couloit davantage,

& qu'on en beuvoit plus que du Bourguignon

Je n'en ſai rien, répondit Ermogene qui prenoit le parti du vin de Bourgogne, mais je ſai bien qu'il a mille charmes que le vin de Champagne n'a pas. Celui-ci a un œil paillet qui marque ſa foibleſſe, & l'autre une couleur vermeille qui témoigne ſa force & ſa vigueur.

L'habit ne fait pas le Moine, repartit Epicaris qui étoit pour le vin de Champagne. Les aparences ſont ſouvent trompeuſes; & quoi qu'il n'ait pas une couleur ſi vive, ſa ſeve & ſon montant ſont des preuves certaines de ſon excellence. Il chatouille également le goût & l'odorat, il bannit l'humeur noire; & nous remettant ſur les voies, il nous donne mille plaiſirs que nous n'aurions pas ſans lui.

J'avouë, répondit Ermogene, qu'il échaufe l'eſprit, mais il ne fortifie pas la raiſon. Au lieu que le vin de Bourgogne fortifie tout enſemble le corps, l'eſprit & la raiſon. Si vous en aviez bu autant que moi, vous raiſonneriez

d'une autre maniere, & vous ne prefereriez pas, comme vous faites, l'ombre au corps, l'aparence à la verité, & les chimeres de l'opinion aux avantages de la liqueur Bourguignone.

Et vous, repliqua Epicaris, si vous aviez bu autant de vin de Champagne que j'en ai bu aujourd'hui, vous raisonneriez avec plus de justesse; & vôtre esprit ne seroit pas obscurci des vapeurs que le vin de Bourgogne lui envoie par le long sejour qu'il fait dans vôtre estomac.

Mon esprit, dit Ermogene, est plus net & plus clair-voiant que le vôtre, & si vous aviez une once de bon sens, vous... Il aloit continuer, lors que Pamphile qui avoit entendu leurs disputes; leur dit en plaisantant qu'ils avoient tort de louër si fort le vin de Champagne & de Bourgogne; & que l'un & l'autre n'aprochoient pas du vin de Brie, ce vin, ajoûta-t-il, est doux & temperé. Il n'echaufe ni le corps ni l'esprit, & par consequent n'afoiblit pas la raison. Vous en boiiez tout un jour que vous seriez aussi

frais & aussi tranquile que si vous n'en aviez pas bu. Jugez aprés cela si vous avez raison d'exalter des vins qui troublent le jugement, & se repandant au dehors desigurent le visage.

Ermogene qui étoit à demi fou, & qui n'entendoit pas raillerie, lui dit tout en colere, parbleu il faut que vous soiez fou pour louer le vin de Brie, qui n'est propre que pour les chevres & pour une tête de Linote comme la vôtre. Si vous continuez à raisonner de la sorte, ajouta-t'il, chacun se moquera de vous, & vous aurez bien-tôt un apartement aux petites Maisons. Qui moi, repondit Pamphile, je suis plus sage que vous, & vous n'êtes tous deux que des yvrognes. A ces mots, Ermogene & Epicaris se jetterent sur Pamphile, & lui firent sentir par plusieurs gourmades, que les productions du vin de Champagne & de Bourgogne sont bien plus vigoureuses que celles du vin de Brie.





TROSIE'ME ENTRETIEN.



OMME il n'eſt point de diſpute plus obſtinée & plus ridicule, qu'entre deux hommes qui n'ont raiſon ni l'un ni l'autre, celle qui arriva ces jours paſſés au Café entre un Carteſien & un Gaſſendiſte, peut divertir les ſavans & inſtruire les ignorans qui ſont prevenus de leurs opinions erronées. Je les raporterai dans leurs mêmes dialogues,

pour en mieux faire concevoir l'obſtination & la ridiculité.

Il faut avoüer, dit le Carteſien, que les François ſont bien entêtés de la nouveauté. Les opinions nouvelles de Gaſſendi étant poſterieures à la Philoſophie admirable de Monſieur Deſcartes, la celebre Academie de feu Monſieur de Montmort donna d'abord dans les travers de la Philoſophie Gaſſendiſte, & entraina dans ſon parti une grande partie de la France, juſqu'à ce que les Philoſophes étrangers qui ne ſont point ſi changeans que les François, ont conſervé les triomphes de Monſieur Deſcartes, ſur tous les autres Philoſophes, preſque dans toute l'Europe.

En verité, répondit le Gaſſendiſte, vous n'avez pas bonne grace d'atribuer à la nouveauté l'aprobation generale qu'a receuë l'illuſtre Monſieur Gaſſendi, puiſque les plus Savans tiennent que la Philoſophie de Deſcartes a fait donner dans le pannean la plûpart de ſes Sectateurs, parce que lui même a ſoutenu qu'elle étoit nouvelle,

& qu'il s'est glorifié d'en être l'inventeur. Mais par malheur pour lui, l'un des plus grans genies du Roiaume, l'Incomparable Evêque de Soissons, & pour tout dire en un mot, le Fameux Monsieur Huet a montré savamment la fausse gloire de vôtre Descartes, & a prononcé clairement que toutes ses opinions imaginaires, ne sont que des rapsodies qu'il a pillées dans les Philosophes anciens & modernes. C'est dans sa censure de la Philosophie de Descartes que les étrangers dont vous parlez, ont fait reimprimer cinq ou six fois en Hollande & en Allemagne. Ainsi l'anagrame parfaite de vôtre Cartesius, *qui est Sectarius*, a bien rencontré pour faire voir, qu'au lieu d'être chef d'une Philosophie nouvelle, ce n'est qu'un Sectaire ou Heretique en Philosophie; qui a fait un amas de plusieurs heresies philosophiques qu'il a copiées des plus mauvais Philosophes, & les a seulement un peu deguisées, comme un plagiaire, ou un pillard & voleur de friperie, dont les nipes ont été reconnues à sa confusion.

Vous insolentez bien hardiment un homme, repartit le Cartesien, & sur tout un homme dont la renommée a volé jusques dans le Nort; & l'a fait apeler par la plus docte Reine du monde pour l'instruire de sa philosophie.

Vous alleguez justement pour Descartes, repliqua le Gassendiste, le plus mechant endroit de sa vie, & la cause de sa mort. Car tout le monde sait que cette savante Reine fut tellement indignée d'avoir été trompée par ce Charlatan en Philosophie, & fut si degoutée de ses rêveries fantastiques, qu'elle ne put s'empêcher de dire, que sa Philosophie ne promettoit que des veritez, & ne donnoit que des mensonges. Ce qui fit mourir de chagrin le pauvre Descartes qui n'en eut pour toute recompense qu'une Epitaphe flateuse faite par ses amis.

Comment pouvez-vous traiter de rêveries, dit le Cartesien, les raisonnemens merveilleux de Monsieur Descartes, puisque vôtre Idole le declamateur plutôt que le Philosophe Gassendi

n'a fait voir dans ſon ſiſteme de Philoſophie, que ſa memoire, plutôt que ſon jugement, en ennuiant & accablant ſes lecteurs d'une infinité de citations & d'humanitez, au lieu de bons principes & de raiſonnemens Philoſophiques.

Pour faire voir lequel a de meilleurs principes, interrompit le Gaſſendiſte, il faut examiner lequel a mieux parlé de l'origine du Monde. Gaſſendi poſe ſa creation ſuivant la verité divine de l'Ecriture ſainte. Deſcartes n'oſant la combatre ouvertement, de peur que ſon Univers ne fut brulé plutôt qu'au dernier jour, tache à detruire la creation plus adroitement, en diſant qu'il la croit par la Foi, mais que par la raiſon on peut ſupoſer que le Monde ait été formé d'une autre maniere, qui eſt que toutes les plus petites parties d'une matiere qu'il apelle indefinie, n'oſant pas dire infinie, tournantes alentour de pluſieurs centres communs, ont formé divers tourbillons, dont les uns qui font le premier Element, ſont le Soleil & les Etoiles, les autres ont for-

mé le Ciel comme le ſecond Element & les autres la Terre, les Planetes & les Cometes, comme le troiſiéme, ſur ces ſupoſitions qu'il fait ſemblant de rejetter par la foi, & qu'en conſequence, il dit être fauſſes, il ne laiſſe pas de fonder toutes les parties de l'Univers, & enſuite tous les Phenomenes ou effets de la Nature. N'eſt-ce pas là une étrange ou plaiſante & ridicule Philoſophie, dont le Maître pretendu Philoſophe, dit qu'il reconnoit ſes principes faux, & neanmoins il en tire toutes ſes conſequences. Et nôtre excellent Evêque de Soiſſons dans ſa Cenſure chap. 6. art. 1. n'a t'il pas raiſon d'apeller ces faux principes, des merveilles d'un Philoſophe qui ne raiſonne pas, mais qui ſonge, *miracula non differentis Philoſophi ſed ſomniantis*, & de citer le même Deſcartes, à qui la verité fait reconnoitre qu'il a voulu rire, comme Democrite le premier auteur de ſa Philoſophie, & qu'elle n'eſt qu'une fable ou Roman de la nature. Au tome deuxiéme de ſes épitres, ep. 105. Mais il n'eſt rien de plus cri-

minel que de rire aux dépens des veritez de la foi, par de faux principes, dont Descartes aiant tiré plusieurs consequences aussi criminelles, il ne faut pas s'étonner qu'on ait defendu d'enseigner sa Philosophie, ce que l'on n'a point fait contre la Philosophie de Gassendi.

C'est ainsi que les petits Esprits, repartit le Cartesien, ou les Savans jaloux de la gloire de Monsieur Descartes ont mal interpreté toutes ses doctrines; & si l'on n'a pas defendu d'enseigner la Philosophie de vôtre Gassendi, c'est qu'elle a fait si peu de bruit, qu'on a mieux aimé, la mépriser que la condamner. Mais trouvez-vous, ajouta-t'il, que vôtre Gassendi supose de meilleurs principes par son vuide & ses Atomes, qui sont justement les principes d'Epicure, lequel étoit beaucoup plus athée que Democrite, d'où vient que ces pretendus atomes ont été nommez par un Ancien, les petits Dieux d'Epicure.

N'invectivez pas tant contre le vuide & les Atomes, reprit le Gassendiste,

C'eſt une des erreurs capitales de Deſcartes que ſa pretenduë impoſſibilité du vuide, comme s'il vouloit borner la toute puiſſance divine, & il ne pouvoit nier ni le vuide dans la Nature, puiſqu'il y en avoit juſques dans ſa cervelle, ni la dureté inſurmontable des atomes, puiſqu'on peut dire que dans ſa même cervelle, il y avoit des duretés invincibles. Et quant à ce que vous dites contre Epicure, Gaſſendi n'a ſoutenu que ſa Morale, & non pas ſa Theologie. Mais Deſcartes combat directement la Religion chrètienne, en ſupoſant que Dieu aïant une fois donné le mouvement aux parties du Monde, les laiſſe agir, ſans jamais y mettre de nouveau la main, & ainſi nie la Providence dont l'action eſt perpetuelle dans la Nature, ſuivant la Religion. Au lieu que Gaſſendi parle en pluſieurs endroits du concours de Dieu avec les actions des Creatures. C'eſt auſſi l'une des raiſons principales qui a fait condamner la Philoſophie de Deſcartes, comme un Atheiſme au ſecond chef.

Je crois que vous n'y penſez pas, interrompit le Carteſien, Monſieur Deſcartes en faiſant Dieu le premier Auteur des mouvemens & de toutes leurs loix, établit aſſez une premiere providence generale & anticipée qui doit, ce me ſemble, ſuffire à la Religion. Mais je doute que vôtre Gaſſendi s'accorde mieux aux loix du Chriſtianiſme, lors qu'il a cru que le Monde étoit animé d'une ame particuliere, ou du moins le Globe de la terre, & qu'il veut que tous les effets de la Nature ſoient produits par les tours & retours & acrochemens des atomes qu'il forge à ſa phantaiſie, âpres, rameux, raboteux, & crochus, en quoi l'on peut dire qu'il fait voir des atomes de la raiſon bien plus crochus que ſes atomes de la Nature.

J'avouë, dit le Gaſſendiſte, que Monſieur Gaſſendi a varié dans ſa croiance de cette ame du Monde, mais c'eſt une marque d'un bon eſprit qui n'avoit pas l'orgueil & la vanité de Deſcartes, qui ſe ſont augmentées dans ſes Diſciples. Cependant il a eu

tant d'opinions ridicules que la plûpart de ses disciples l'ont abandonné dans plusieurs de ses chimeres, comme dans sa croiance que les animaux n'étoient que de simples machines ou automates, & jusques dans les fondemens de son sisteme qui sont les figures & les loix des mouvemens. Car ces mêmes disciples n'ayant rien pu connoitre de certain dans ses figures invisibles & imaginaires, & aiant reconnu que ses loix des mouvemens étoient fautives & erronées, ils se sont partagez en tant de Sectes, que l'on peut dire, que c'est un regne divisé qui ne sauroit subsister.

Le Cartesien aloit répondre bien ou mal, lors qu'un homme d'un savoir sublime & d'une autorité distinguée, voïant que leur dispute s'échaufoit, & auroit ennuié la compagnie, dit de bonne grace, pour la divertir, en l'interrompant, qu'il lui sembloit que tous deux n'avoient point de raison, en ce qu'ils disoient pour eux mêmes, mais seulement en ce qu'ils disoient l'un contre l'autre. Qu'au reste le Gassendiste lui

paroiſſoit un peu moins extravagant que le Carteſien. Mais que pour confondre leurs deux ſiſtemes qui combatent les beautez de la Nature, en en faiſant comme la boutique d'un ouvrier de mechanique (pour uſer des termes d'un excellent Eſprit de nôtre ſiecle, dans ſon entretien de la pluralité des mondes,) & les veritez de la Religion, en donnant plutôt au hazard qu'à la Providence, Dieu ſemble avoir ſuſcité l'un des plus grans Hommes du monde, le Celebre Monſieur de Leibnitz, que tous les Savans reconnoiſſent non ſeulement pour le plus merveilleux Mathematicien qui fut jamais, & qui a de beaucoup ſurpaſſé Deſcartes & Archimede même dans cette ſcience, mais qui n'eſt pas moins grand Philoſophe, que grand Mathematicien, cet homme incomparable a fait voir dans pluſieurs de ſes Ouvrages, que la matiere meuë & figurée de Deſcartes, ni les atomes de Gaſſendi n'étoient pas ſuffiſans ni propres pour établir & expliquer les unitez ſubſtantielles des individus qui

ſont l'Eternité des eſpeces, & qu'il n'y a que les formes ſubſtantielles du divin Ariſtote qu'il eſt neceſſaire de rehabiliter contre les invectives ignorantes que l'on a propoſées contre elle, dans une Philoſophie qui ne s'eſt établie que par la pretenduë nouveauté, & l'impieté dont les faux charmes ſont les plus grandes amorces du cœur de l'homme, puiſque ſon Eſprit devient aiſement la dupe de ſon cœur. Ce ſiſteme renouvellé d'Ariſtote par Monſieur de Leibnitz eſt fort ſemblable dans ſon explication à celui que j'ai veu propoſer il y a plus de vingt années publiquement contre les Profeſſeurs du Carteſianiſme & du Gaſſendiſme par l'illuſtre Monſieur l'Abé de belle Garde, le genie le plus univerſel que la France ait jamais connu, qui faiſoit voir par pluſieurs raiſons de la derniere force, que les ſeules machines de Deſcartes & de Gaſſendi dans les individus ne ſuffiſent pas pour expliquer les actions de leurs organes, qui ſe font toutes par des raiſonnemens ou eſpeces de raiſonnemens ſur leurs cauſes fina-

les, & qu'il faloit qu'il y eût necessairement dans chaque individu naturel & organique, une forme qui fût comme un être commandant & comme un Superieur & un Maitre du logis, distingué des organes de la machine qui les fait agir. Ces organes supofez mechanique par Descarte & Gassendi, n'ayant point d'eux mêmes ce raisonnement ou positif ou analogique qui paroit dans tous les Etres naturels & organiques, pour parvenir aux fins qui sont leurs objets, & ne pouvant aussi se donner des ordres les uns aux autres respectivement pour se faire agir. A-moins que de supofer contre les maximes de la bonne Philosophie que Dieu veut agir immediatement par les organes des machines, dans toutes les moindres actions des individus. Ce qu'on apelle recourir à de mauvais denouemens des difficultez, en introduisant & faisant paroitre sans cesse, *Deus in machina*, un Dieu dans la machine. Ces derniers raisonnemens d'un si savant Homme consolerent la Compagnie de l'ennui qu'elle avoit

ſouffert par la diſpute & les extravagances du Carteſien & du Gaſſendiſte, & le prierent de vouloir bien l'honnorer quelquefois de ſes doctes & charmantes converſations.

Dans ce tems arriva un Cavalier qui dit qu'il y avoit un plaiſant procés au Chatelet entre un Auteur & une Libraireſſe au ſujet du cocuage. La Libraireſſe prétend que l'Auteur n'a pas dû la blamer dans ſon Manuſcrit, & que cette queſtion eſt hors d'œuvre. L'Auteur au contraire dit qu'elle fait tres-bien à ſon ſujet, & qu'on ne peut l'en ôter ſans donner atteinte à la beauté de ſon Ouvrage. Les Femmes galantes ſoûtiennent que la Libraireſſe a raiſon, & cela fondé ſur ce que Rabelais a fait les loüanges du cocuage ; mais les prudes ſont d'un ſentiment opoſé, & diſent que l'Auteur n'a pas tort. Cette conteſtation eſt trop burleſque pour être jugée au Chatelet, & devroit être renvoiée à la Bazoche comme à ſa juriſdiction naturelle. Cependant on croit que cette affaire n'aura pas de ſuite, car on

aſſure que des amis communs tachent d'accommoder la Libraireſſe & l'Auteur ; que le jour eſt déja pris pour cela , & le rendez-vous donné à la valée Tiſſard , bien propre à ces ſortes d'accommodemens.

La Compagnie prit beaucoup de plaiſir à ce recit. On en raiſonna diverſement , & aprés avoir dit pluſieurs jolies choſes ſur un different ſi riſible, on ſe ſepara.







QUATRIE'ME ENTRETIEN.

IL y avoit une heure que Florimond étoit au Café, lors que le Poëte Licidas y entra tout en colere jurant que de sa vie il n'iroit à la Comedie. Pourquoi faites-vous ce serment, dit Florimond, parce que répondit Licidas, qu'on n'y jouë presque plus rien qui vaille. Ce n'est pas que nous manquions de bons ouvrages, ajouta t'il, mais c'est que les Comediens ne s'y connoissent pas, & qu'ils refusent souvent de bonnes piéces pour en prendre de mauvaises. L'ignorance & la Cabale regnent plus chez eux que dans aucune troupe du monde.

Vous ne leur rendez guere justice, repartit Florimond. Sachez que ce sont gens de merites qui la rendent aux Auteurs, & qui ne voudroient pas faire de mauvais choix. Il est de leur interêt aussi bien que de leur gloire de conserver l'honneur de leur Theatre, & la reputation d'être les premiers Acteurs du monde. Ainsi defaites-vous de vôtre prevention, & croiez que s'ils representent quelquefois des piéces qui n'ont pas tout le succez possible, cela vient moins de leur ignorance & de leur mauvais choix que de ce qu'ils n'en trouvent pas de meilleures.

Je ne suis point de vôtre sentiment répondit Licidas; je sai qu'ils ont refusé de tres bonnes piéces pour en prendre de tres-mechantes : temoin celle du Poëte Marion qui tomba dés la seconde fois qu'elle parut. Cependant comme l'Auteur étoit de leurs amis, ils firent tout leur possible pour la faire reussir; mais les siflemens & les murmures du parterre empêcherent qu'on ne la joüât davantage.

Il

Il eſt vrai , repliqua Florimond, que cette piéce eut un mauvais ſuccez , mais cela ne conclut rien contre les Acteurs, ſinon qu'ils ſont fort à plaindre de ce que la rareté des bons Auteurs eſt ſi grande , & que les Corneilles & les Racines ne ſont plus. Vous vous trompez , dit Licidas; Cette rareté n'eſt pas telle que vous croiez. Je connois des gens qui valent bien ceux que vous nommez, & qui ont fait des piéces à l'abri de la Critique, & que les plus difficiles verroient avec plaiſir. En achevant ces mots , il en tira une de ſa poche , & en lut un acte tout entier. Aprés quoi il dit à Florimond ſavez-vous bien que les Comediens ont refuſé cette piéce. Non je n'en ſai rien , répondit-il, mais je ſai bien ſi le reſte n'eſt pas meilleur que ce que vous venez de lire , le tout ne vaut pas grand'choſe. Il n'y a ni art , ni force, ni delicateſſe. Vous finiſſez vôtre acte par où vous devriez le commencer. Vos ſcenes ſont confuſes , vos

vers remplis de fauſſes cadences, de mauvaiſes rimes, d'hemiſtiches d'un même ſon, de mauvaiſes ceſures, d'enjambemens, de mauvaiſes conſtructions, d'hiperboles outrées, de chevilles, de Sinonimes, de barbariſmes, d'expreſſions proſaiques, de ſoleciſmes, de penſées plates, de railleries froides & même de galimatias. Aprés cela je ne vois pas que vous aiez raiſon de vous plaindre des Comediens. Il faut ſe rendre juſtice, & ne vouloir mal à perſonne des fautes que nous faiſons.

Pendant que Florimond parloit de la ſorte, Licidas enrageoit dans le fond de l'ame. Il croioit bien qu'il avoit tort. Mais comme il avoit de l'orgueüil il voulut ſoutenir ſon ouvrage, & dit des choſes ſi ridicules que Florimond ne pût s'empêcher d'en rire. Ce mépris redoubla le chagrin de Licidas. Il s'en alla tout en colere & fit le lendemain une Satire contre Florimond. Elle étoit ſi groſſiere & ſi remplie d'injures que

les harangeres des hales n'auroient pas voulu les dire. Florimond jugeant que cette fougue impetueuſe ne pouvoit partir que d'un cerveau évaporé, crut qu'il faloit le guérir par quelque rafraichiſſement. Dans cette penſée il ala trouver un Apotiquaire de ſes amis, & lui dit que comme il avoit un parent qui étoit phrenetique, il le prioit de venir lui donner un lavement, que pour cela il faloit qu'il prît quatre Crocheteurs avec lui, parce que ce parent étoit violent & difficile à gouverner.

L'Apotiquaire crut la choſe de bonne foi & s'y en alla avec les quatre crocheteurs. Il les fit reſter ſur la montée tandis qu'il entra dans la chambre. Licidas qui étoit encore au lit demanda ce qu'il vouloit, la permiſſion, dit l'Apotiquire, de vous donner un remede anodin, qui vous fera tous les biens du monde. Qu'eſt-ce que ce remede, répondit Licidas. C'eſt un cliſtere, repartit

l'Apotiquaire , mais ſi doux & ſi benin qu'un enfant le prendroir ſans peine. Je n'en ai pas beſoin, repliqua Licidas ; allez, je vois bien que vous me prenez pour un autre. L'Apotiquaire qui ne faiſoit pas ſemblant de l'entendre, mit ſon chapeau & ſon manteau ſur une chaiſe, & tirant ſa ſeringue, alloit ſe mettre en poſture, lorſque Licidas ſe mit en colere, & le menaça de lui donner des coups de baton s'il ne ſe retiroit promtement.

L'Apotiquaire ne s'étonna pas de cette menace. Il lui dit, en ſouſriant, on me l'avoit bien dit, Monſieur, que vous étiez violent. Et auſſi-tôt il apella les quatre crocheteurs qui ſe jetterent ſur Licidas, & l'obligerent malgré ſes cris de prendre le lavement. Ils lui mirent un bouchon dans le derriere & par deſſus un emplatre de poix de Bourgogne. Aprés quoi ils lui lierent les mains aux colonnes du lit, & enſuite ils s'en allerent en lui faiſant la reverence.

Licidas enragé de cette avanture crioit comme un diable à son secours ; mais comme il demeuroit dans le fond d'une maison personne ne l'entendoit : Cependant le lavement vouloit sortir. Il attaqua plusieurs fois la porte, & la trouvant toûjours fermée, on dit qu'il remonta dans l'estomac, & qu'enfin Licidas le rendit par la bouche.

Dans ce tems arriverent deux de ses amis qui furent bien surpris de le voir en cet état. Ils le delierent aussi-tôt, & ensuite il leur conta ce qui venoit de lui arriver. L'un des deux qui étoit Procureur & par consequent homme de chicane lui conseilla de porter sa plainte devant un Commissaire & de faire informer ; mais l'autre qui étoit prudent ne fut pas de cet avis. Il lui dit que le seul parti qu'il devoit prendre étoit d'étoufer cette affaire, parce que s'y elle venoit à se repandre dans le monde,

chacun ſe moqueroit de lui. Licidas ſuivit ce conſeil comme étant le meilleur. Cependant la choſe ne fut pas ſi ſecrete qu'elle ne fût bientôt ſçuë de pluſieurs perſonnes. Elle ſervit même durant quelques jours d'entretien aux Cafés. On en rit extrémement, & ſur tout un de nos Poëtes qui fit les vers ſuivans.

EPIGRAMME.

Le traitement que l'on t'a fait
Pour te punir de ta Satire,
Loin de paſſer pour un forfait,
Donne par tout matiere à rire.



Ce lavement doux & benin
A purgé ta bile groſſiere :
Ta bouche a vomi ce venin
Le pouvant mieux que ton derriere.



Chacun te conſeille en ami
D'impoſer ſilence à ta Muſe,
De crainte que ton ennemi
Ne la rende encore plus confuſe.



Ne conſerve le ſouvenir
De ton inſolence punie,
Que pour en faire à l'avenir
Le correctif de ta folie.

Licidas eut un ſi grand chagrin de ces verſets & de ſon avanture qu'il en tomba malade. Il n'eut plus l'envie de faire des Satires ni même d'aller au Café. On dit qu'il s'occupe preſentement à compoſer des reflexions Morales & Politiques,

mais on croit qu'elles n'auront pas plus de ſuccez que ſes autres Ouvrages qui ſont mépriſables & en horreur à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens.





CINQUIE'ME ENTRETIEN.



IMANTE alloit ſe promener aux Tuilleries, lors qu'un orage le ſurprit en chemin & l'obligea de ſe mettre à couvert dans un Café. Il fut ravi d'y trouver Artemond ſon ami qu'il n'avoit veu depuis ſix mois. Aprés s'être joint & temoi-

gné mille amitiez, Timante lui demanda le ſujet de ſon abſence. Vous m'engagez, répondit Artemond dans une longue hiſtoire. Qu'importe, interrompit Timante, elle n'en ſera que plus belle, & le plaiſir que j'aurai de vous entendre durera plus long-tems : vous me faites bien de la grace, repartit Artemond. Je vais donc ſatisfaire vôtre curioſité, mais au moins ne m'interrompez pas, parce que vous pourriez me faire oublier quelques circonſtances qui ſont trop belles pour ne les pas ſavoir. Timante lui promit de ne rien dire qu'il n'eût fini, & Artemond commença de cette maniere.

Vous ſavez qu'on dit ordinairement qu'à quelque choſe malheur eſt bon. Ce proverbe s'eſt bien trouvé veritable en mon endroit ; car comme je paſſois à minuit dans la ruë ſaint Honnoré, je fus pourſuivi par quatre bandits qui vouloient me voler. J'avois déja gagné la barriere

des Sergens quand par bonheur je vis une petite porte ouverte, ce qui m'obligea de m'y jetter & de la fermer aussi-tôt sur moi. Le bruit que je fis en la poussant obligea une vieille femme de decendre avec une chandelle à la main pour voir ce que c'étoit. Elle me regarda d'abord d'un œil noir, mais aprés lui avoir dit ce qui venoit de m'arriver, elle se radoucit un peu, & me pria de venir me reposer dans sa chambre. J'y allai aussi-tôt, & en entrant je fus extrémement surpris de voir un corps mort étendu sur une paillasse & un corbeau à côté de sa tête. Cet objet me fit fremir d'horreur, mais la vieille me dit que cela ne m'étonnât point ; que ce Cadavre étoit son gendre qui par malheur venoit d'expirer, & cet animal un oiseau qu'il avoit toûjours nourri. En achevant ces mots, elle me prit par la main, & me conduisit dans une autre chambre, où je vis une jeune personne toute

en pleurs qui étoit d'une beauté charmante. Elle me receut fort honnétement, & me pria de m'aſſeoir. Elle me dit que ce mort étoit ſon mari, & qu'elle avoit tant de douleur de ſa perte qu'elle ne croioit pas lui ſurvivre long-tems. Ces paroles furent prononcées d'un air ſi tendre & ſi accàblant que j'en reſſenti le contrecoup juſquees dans le cœur. Je lui dis que je ne pretendois pas la conſoler dans un ſujet d'affliction ſi juſte & ſi legitime ; que c'étoit un devoir que la Nature exigeoit d'elle, & qu'on ne pouvoit arrêter ſans violence ; mais que la douleur aiant cela de propre qu'elle diminuë lors qu'elle eſt partagée, je la priois de trouver bon que je mêlaſſe mes larmes avec les ſiennes, que ce n'eſt pas que je ne fuſſe perſuadé qu'elle ne conſervât l'empire qu'elle devoit avoir ſur ſes paſſions, & qu'aprés avoir ſatisfait à une obligation ſi raiſonnable, elle ne dût quelque choſe à elle même,

puiſqu'aux maux ſans remede on n'en doit point chercher : ainſi qu'il faloit étoufer ſa douleur , ou du moins donner quelque relâche à des larmes qui ne ſervoient qu'à l'augmenter, & à ruiner les plus beaux yeux du monde.

Je lui dis encore pluſieurs autres choſes qui ſeroient trop longues à vous raconter. Il ſuffit qu'elle en parut contente , & que nous paſſâmes le reſte de la nuit dans une converſation aſſez tranquile. Quand le jour fut venu il falut ſonger à faire enterrer ſon mari ; & lorſque les Prêtres voulurent enlever le corps , il arriva une choſe fort extraordinaire. Le corbeau ſe jetta ſur eux , croaſſant de toute ſa force & leur donnant des coups de bec & de ſerres. Chacun fut ravi du naturel de cet oiſeau , mais ce qu'il fit par la ſuite les charma bien davantage. Quand il vit porter le corps , il ſortit par la fenêtre , & volant de toits en toits il entra avec

lui dans l'Eglise. Il se percha vis à vis le mort en honnorant ses funerailles de cris les plus lugubres, & ne s'envola que quand il le vit enterré. Bel exemple de gratirude, & qui doit confondre les ingrats de manquer non seulement de generosité, mais encore de reconnoissance pour les bienfaits qu'ils ont receu. Comme j'avois assisté à cette triste cerémonie je retournai chez la Demoiselle pour lui rendre cópte de ce qui s'étoit passé. Je la retrouvai toute baignée de larmes, & dans un accablement si grand, qu'elle me fit pitié. Je fis encore tout mon possible pour la consoler, & j'eus bien de la peine d'en venir à bout. Aprés avoir été plus d'une heure auprés d'elle je voulus m'en aler, & elle ne me laissa partir qu'à condition que je viendrois la revoir le lendemain. Je n'y manquai point; & pendant un mois je lui rendis visite tous les jours. De sorte qu'à force de nous voir & de nous parler nous devinmes sensibles l'un pour l'autre.

Dans ce tems il arriva un parent du deffunt qui aimoit il y avoit long-tems cette Demoiſelle. Il lui parla de mariage, mais comme elle étoit prevenuë en ma faveur elle rejeta cette propoſition. Ce mépris chagrina cet amant, & croiant que j'en étois la cauſe, il reſolut de me faire tirer l'épée. Pour cela il s'y prit de la plus mauvaiſe grace du monde; car étant tous deux chez la Demoiſelle, il me fit une querelle d'Alemand, c'eſt à dire fort mal à propos. Comme elle vit que j'avois raiſon, elle prit mon parti & le traita d'une maniere terrible. Cet amant enragé de cela ſortit auſſi-tôt, & m'attendit à vingt pas de la maiſon. Peu de tems aprés on vint me dire à l'oreille qu'il étoit au coin de la ruë. Je jugeai d'abord quel étoit ſon deſſein. Je n'en temoignai rien à la Demoiſelle. Au contraire je cauſai encore quelque tems avec elle, & enſuite je me retirai. Je n'eus pas fait dix pas dans la ruë

que je vis cet amant diſgracié venir droit à moi l'épée à la main pour m'ataquer. Je pris auſſi-tôt des gens à temoins, & tirant la mienne nous nous pouſſames quelques coups aſſez vigoureuſement. Il eſt vrai que je fus bleſſé à la main, mais à même tems je paſſai ſur lui & le deſarmai. La Demoiſelle qui avoit veu ce combat de ſa fenêtre, deſcendit pour nous ſeparer, mais elle n'arriva que pour voir mon triomphe ou pour mieux dire la défaite de mon rival. Il penſa en crever de depit. Il me demanda ſon épée, mais je ne la lui rendis qu'aprés l'avoir rompuë. Il s'en alla chez lui pour ſe conſoler de ſon afront, & moi chez un Chirurgien pour me faire panſer de ma bleſſure. Il eſt vrai que cette charmante Perſonne m'y accompagna, & quoique je ne fuſſe que legerement bleſſé, elle témoigna en avoir autant de douleur que ſi ma plaie eût été fort dangereuſe. Aprés que le Chirurgien

m'eut mis le premier apareil, je reconduisis la Demoiselle chez elle, où elle me dit encore cent choses obligeantes, & traita mon rival de brutal & de peu d'esprit.

J'avoüe, lui dis-je, qu'il n'en a pas montré beaucoup dans sa querelle, mais au moins il m'a fait voir beaucoup de bravoure & de vigueur en m'attaquant. Il est vrai qu'il n'a pas trop sujet de s'en louer ni moi de m'en plaindre, puisqu'il m'a donné occasion de l'en faire repentir sur le champ. Je ne crois pas continuai je, qu'il veuille avoir sa revanche, mais en tout cas s'il le desire je la lui donnerai volontiers, & je vous proteste que je ne l'épargnerai pas pour le coup. En achevant ces mots, il arriva du monde en visite ce qui fut cause que nous changeames de conversation. On y parla de plusieurs choses, & entr'autre d'une avanture qui merite bien la peine de vous être racontée. Voici de la maniere qu'on nous la recita,

Il étoit onze heures du ſoir lorſque Dorante paſſant dans la ruë de la Parcheminerie un orage d'urine & d'ordure lui tomba ſur le corps qui lui gâta ſon habit & ſa perruque. Cela le mit tellement en colère qu'il prit des pierres, & les jetta contre les fenêtres. Dans ce moment il ſe fit un meurtre à cent pas de lui. Un laquais tua ſon maître de deux coups de baionnette qu'il lui donna par derriere. Cet homme avant que de tomber fit deux grans cris, ce qui obligea pluſieurs perſonnes de mettre la tête à la fênetre & de crier au guet, Dorante croiant que c'étoit à ſon occaſion qu'on crioit, & d'ailleurs entendant venir une eſcouade à cheval s'en fuit auſſi-tôt. Il couroit de toute ſa force, lors que par malheur il rencontra ce corps mort qui le fit tomber ſur lui. Comme ce corps baignoit dans ſon ſang, Dorante s'en gâta les mains, les genoux & la cravate. Il ſe releva en même

tems pour continuer ſa courſe, mais il fut bien-tôt attrapé par le Guet qui le voiant ainſi enſanglanté crut que c'étoit lui qui venoit de faire ce meurtre. Il eut beau leur aſſurer le contraire, & leur dire ce qui venoit de lui arriver, il falut marcher au Chatelet, & on le mit d'abord dans un cachot.

Pendant que cette Scene ſe paſſoit le laquais s'en alla dans la chambre de ſon maître pour le voler. Comme il ſavoit qu'il y avoit de l'argent dans un cabinet, il prit une hache, & en donna de ſi grans coups contre la porte que le bruit aiant attiré quelques voiſins, ils jugerent qu'il faloit qu'il y eût du mal entendu. On ferma auſſi-tôt les portes, & on envoia querir un Commiſſaire qui vint avec du monde. Il interrogea ce laquais qui avoüa le fait. Le Commiſſaire le mena au Chatelet, & on le mit dans le cachot de Dorante. Celui-ci fut mis le lendemain en liberté,

& l'autre alla quelques jours ensuite expier son crime en Greve.

Cette avanture en attira une autre ; & comme je vis une enfilade de conversation qui avoit la mine de durer long-tems, je pris congé de la compagnie, & me retirai chez moi. Le lendemain je ne manquai pas d'aller voir cette aimable Personne. Je trouvai encore mon Rival dans le même endroit où il m'avoit attaqué. D'abord qu'il me vit il mit l'épée à la main, & vint fondre sur moi sans me donner presque le tems de me reconnoitre. Je fis deux pas en arriere, & lui presentant la pointe de mon épée il s'enfila de lui même, & tomba mort à la renverse. Je me retirai aussi-tôt dans le Palais Roial d'où je fis savoir à la Demoiselle l'accident qui m'étoit arrivé. Elle me vint trouver un moment aprés, & m'ofrit sa bourse, & son credit pour me tirer d'affaire. J'acceptai l'un & l'autre, & prit la poste le lende-

main pour m'en aller en Flandre, où j'ai toûjours été jusqu'à ce que j'ay eu mes lettres de grace qui n'ont été enterinées que depuis quinze jours. Elle a encore fourni tout l'argent necessaire pour cet effet, & au sortir de ma prison je l'ai épousée. Elle m'a aporté en mariage plus de vingt mille écus, avec l'esperance d'une succession considerable qui doit un jour lui arriver. Voilà, mon cher ami, le sujet de mon absence. Jugez aprés cela si j'ai eu raison de vous dire qu'à quelque chose malheur est bon.

Oüi sans doute, répondit Timante, & l'effet prouve bien ce que vous venez de dire. J'ai veu des gens tomber dans de terribles disgraces, & ces disgraces loin de les abatre ne servirent que d'éguillon pour les relever avec plus d'eclat. Nous en avons mille exemples, & sur tout deux illustres dans le Livre intitulé l'heureux naufrage. On y voit entre autre chose

l'hiſtoire d'un pere & d'un fils, qui malgré les malheurs dont ils ont été attaquez, ont triomphé de l'infortune, & ſont parvenus par les endroits qui devoient les perdre à tout ce que le bonheur auroit pû leur procurer.

Il eſt vrai, interrompit Artemond, que ces deux hiſtoires juſtifient bien ce que j'ai avancé, & je vous aſſure que je n'ai pu les lire ſans étonnement. Quand je vois d'un côté un pere, qui ſe ſauve lui ſeul d'un naufrage, rencontre une des plus belles femmes du Roiaume qui lui fait ſa fortune, & de l'autre que j'aperçois un enfant qu'une mere abandonne comme un autre Moïſe à la merci des ondes, & cet enfant devenir un des plus grans Seigneurs de l'Angleterre, n'ai-je pas raiſon de dire que les malheurs produiſent quelque fois de bons effets.

Ce n'eſt pas au malheur, repartit Timante, qu'il faut les attribuer.

C'eſt au Ciel qui gouverne l'Univers. Lui ſeul eſt le maître de la deſtinée des hommes : & tout ce qu'ils font pour l'éviter ne ſert qu'à les y conduire avec plus de rapidité.

Ils aloient continuer cette Morale, lors que Pamphile les aborda, & leur lut une Satire intitulée la Laconade faite contre l'Auteur du pretendu Poëte ſans fard. Comme cet Auteur a eu l'inſolence de dechirer par un amas d'injures groſſieres l'honneur & la reputation de pluſieurs perſonnes de merite, en les nommant, ils prirent plaiſir à lire cette Satire, & à le voir relancer de la maniere du monde la plus vigoureuſe. Ils ne trouverent point de mot qui ne renfermât une penſée, & point de penſée qui ne répondît à ſon ſujet. Enfin la piéce leur parut ſi belle qu'ils conclurent que les anciens & les modernes n'avoient jamais rien fait de plus beau en matiere de ſatire.

Ils feroit à ſouhaiter, dit Arte-

mond], que les Auteurs écriviſſent d'un ſtile auſſi vif & auſſi delicat. On ne verroit point tant de perſonnes mépriſer les Livres, & on s'apliqueroit à la lecture avec plaiſir.

Ce n'eſt pas, répondit Pamphile, qu'il n'y ait encore des gens capables de bien écrire, & qu'ils n'aient même de tres-beaux Ouvrages à donner au public. Mais deux raiſons les en empêchent. L'une vient de l'avarice de certains Libraires qui eſt montée à un tel point, qu'il les voudroient avoir preſque pour rien. Et l'autre nait de ce que les Auteurs ne connoiſſent plus leur examinateur, qui ſans rendre raiſon du refus de leur aprobation, condamnent ſouvent par jalouſie, ou par ignorance des ouvrages qui ſont tres bons. Au lieu que quand les Libraires avoient l'ame moins intereſſée, & que les Auteurs connoiſſoient leur examinateur, les choſes en aloient beaucoup mieux. Ceux-

ci

ci ne jugeoient pas ſouverainement comme ils font s'ils avoient quelque ſcrupule ils le diſoient, & lors qu'ils avoient raiſon on s'accommodoit à leur ſentiment. Mais quand ils ne l'avoient pas, on avoit la liberté de demander un autre examinateur, qui accordoit avec juſtice ce que le premier avoit refuſé injuſtement. Par ce moien le public avoit tous les jours des Livres nouveaux qui faiſoient vivre plus de vingt mille perſonnes, & conſumoit tous les ans plus de cent mille rames de papier. Jugez du prejudice que cela fait non ſeulement à tant de pauvres gens qui languiſſent manque de travail, mais encore aux doüanes du Roi faute de conſommation. Si cette maxime continuë, & que les Libraires n'en uſent pas mieux à l'avenir, vous verrez que les Auteurs ſe rebuteront d'écrire, ou bien qu'ils envoiront leurs ouvrages en Holande; que tous les bons Ouvriers y paſſeront

infailliblement & que cette Republique fera ſeule le commerce de la Librairie.

Ce ſeroit une choſe honteuſe & même prejudiciable à la France, repartit Artemond. Il faudroit l'empêcher, & pour celà il n'y a qu'à permettre aux Auteurs de vendre chez eux leurs livres, & de conferer avec leur examinateur.

J'avoüe, dit Pamphile, que cela ſeroit raiſonnable, & même avantageux au public. Mais je doute fort qu'on le faſſe. Quand on a une fois introduit une coutume on a de la peine à la changer. D'ailleurs la plûpart des Libraires ne ſouffriront jamais que les Auteurs vendent eux mêmes leurs Livres, parce que s'ils étoient privez du gain & des connoiſſances qu'ils font en vendant les Livres des Auteurs, ils ſeroient contraints de ne debiter que les leurs, qui vieilliſſant dans leur boutique, iroient bien-tôt à la beurriere, ou chez les Epiciers.

Eh ! que nous importe, interrompit Timante ; les Auteurs ne ſont-ils pas preferables aux Libraires. Quel honneur ceux-ci font-ils à l'Etat, & quelle gloire l'Etat ne tire-t'il point des autres, puiſque par leurs travaux immortels ils immortaliſent la gloire de leur pattie.

Vous avez raiſon, dit Artemond. Il n'y a pas de comparaiſon à faire. Cependant comme je connois quelques Libraires qui ſont de tres-honnêtes gens & qui ne ſont pas cauſe de la malhonnêteté des autres, il faudroit avant qu'un Auteur fit imprimer ſon Livre, qu'il le leur offrît, & afin que perſonne ne fût trompé, qu'il paſsât par les mains de Meſſieurs de l'Academie Françoiſe tant pour le ſtile que pour l'érudition, & par celle des Maîtres en chaque ſcience pour le fond de la doctrine ; que ces Meſſieurs fuſſent auſſi les Juges du prix de l'Ouvrage, & que l'Auteur ne pourroit

le faire imprimer pour le vendre, à moins que le Libraire n'en voulût pas donner la valeur. Par ce moien perſonne n'auroit lieu de murmurer. Le public liroit avec plaiſir des Ouvrages achevez, & les Etrangers ne ſeroient plus ſcandaliſez de voir tant de mauvais livres dans un Roiaume où il y a tant de ſavans & de ſi beaux genies.

Timante& Pamphile aplaudirent à ce raiſonnement. Et comme la nuit étoit avancée, ils prirent congé les uns des autres avec promeſſe de ſe voir au premier jour.





SIXIÉME ENTRETIENS.



E jour de ſaint François, Florinville & Arſenne allerent aux Cordeliers pour entendre le panegyrique de ce grand Saint. Le Predicateur ſe ſurmonta en cette occaſion ; & aprés avoir fait le detail des vertus de ſaint François, & le denombrement de ſes miracles, il nous dit que ſon

Ordre étoit le plus grand de tous les Ordres ; qu'il étoit en veneration depuis plusieurs siécles & même que quantité de Rois, d'Empereurs, de Papes, de Conquerans, & de Heros s'étoient fait un honneur d'en porter le Cordon. Ce panegyrique qui étoit plein des plus nobles pensées & des plus vives expressions fut prononcé de la meilleure grace du monde. Aprés le Sermon Arsenne & Florinville alerent finir le reste de la journée au Café. Ils y rencontrerent l'Abé de saint Etienne leur ami qui se joignit à eux. Comme il y avoit quelque tems qu'ils ne s'étoient veus, ils se firent mille amitiez, & ensuite Arsenne demanda à l'Abé de saint Etienne qu'étoit devenu le Baron d'Armogi son cousin ; ce qu'il est devenu, répondit l'Abé, helas le pauvre garçon s'est fait Capucin, & cela par la plus étrange avanture du monde. Parbleu, reprit Arsenne, vous nous feriez plaisir de nous la raconter. Cela n'est pas dif-

ficile, poursuivit saint Etienne, & je vais vous la dire comme je l'ai aprise de lui même. A ces mots Arsenne se tut, & l'Abé parla de cette maniere.

Le Baron d'Armogi étant à Toulouse pour des affaires de consequence, il devint amoureux d'une des plus belles personnes du Roiaume qu'on nommoit Amatide. Comme elle étoit observée de prés par son pere & sa mere, il ne pouvoit lier conversation avec elle. Un jour qu'il étoit à Friscati, jardin fort agreable, & où le beau monde va se promener, il y rencontra Amatide avec une de ses compagnes. Cette occasion lui parut trop favorable pour n'en pas profiter. Il s'aprocha d'Amatide d'une maniere negligente, & laissant tomber adroitement un mouchoir à ses pieds, il le ramassa aussi-tôt, & le presenta à cette aimable personne comme s'il eût été à elle. Amatide qui avoit beaucoup d'esprit connut bien-tôt cette finesse.

Mais l'amour & la curiosité firent que dissimulant cette feinte, elle le receut en riant, & l'ayant déploïé elle y trouva un billet qui contenoit ces paroles.

Si vous craignez que vos regards consument mon cœur que je serois heureux si vous aviez moins de crainte. Ils sont trop beaux & trop charmans pour que j'aprehende le feu qu'ils alument. Honnorez m'en donc de quelques uns. C'est la grace que je vous demande avec celle de croire que j'aimerois mille fois mieux mourir en vous aimant, que vivre éternellement sans vous aimer.

Comme vous savez qu'Armogi est bien fait, il n'eut pas besoin d'autre expedient pour le faire agréer. Amatide l'écouta pendant une demie heure avec beaucoup de plaisir, & elle auroit restée plus long-tems avec lui, si elle n'avoit veu de loin son pere & sa mere qui venoient de son côté. Elle congedia Armogi qui

ſe retira auſſi tôt, mais qui demeura dans le jardin juſqu'à ce qu'il l'en vît ſortir.

Charmé de la converſation qu'il avoit euë avec cette Beauté, il n'en dormit point de toute la nuit ; & le lendemain dés qu'il vit paroitre le jour, il eut de l'impatience d'en voir la fin pour retourner à la promenade, où il trouva encore Amatide accompagnée de la même perſonne qui avoit été avec elle le jour precedent. Il les aborda & elles le receurent fort honnêtement. La converſation fut d'abord generale, mais peu aprés s'étant tous trois aſſis ſur un banc, elle devint particuliere. Armogi entretint Amatide de la paſſion qu'il avoit pour elle, & il le fit d'une maniere ſi tendre & ſi amoureuſe qu'elle en fut touchée. Elle lui dit qu'elle lui étoit fort obligée de la recherche qu'il faiſoit de ſa perſonne. Mais comme elle n'étoit pas la maîtreſſe de ſes volontez il faloit qu'il la demandât à ſon pere,

Le Baron en fit là demande, & cela avec d'autant plus de confiance qu'ils étoient assez égaux en bien & en naissance. Cependant sa demande ne fut pas agreéez, parce qu'il étoit, comme vous savez, en reputation d'être un peu debauché & querelleux. Le Pere d'Amatide lui dit qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir accepter l'offre qu'il lui faisoit, que la fille étoit déja promise, & même que les choses étoient si avancées qu'il n'y avoit plus moïen de s'en dedire.

Cette reponse chagrina le Baron. Il en parla le lendemain à Amatide qui le consola d'une maniere fort obligeante. Elle lui dit que quelque respect qu'elle eût pour son Pere, il ne lui feroit pas épouser un homme malgré elle ; que l'amour ne vouloit pas être contraint ; qu'ainsi il pouvoit être tranquile de ce côté là, & compter que les sentimens d'estime qu'elle avoit pour lui étoient assez grands pour l'empêcher d'écou-

ter jamais perſonne à ſon prejudice.

Cette declaration calma les inquietudes d'Armogi, & lui donna autant de joie qu'il avoit eu de chagrin. Il en temoigna mille remerciemens à Amatide qui en fut ravie, non ſeulement par le plaiſir qu'elle en eut, mais encore par celui qu'en reſſentit ſon amant. Ils demeurerent pendant quelques jours avec cette ſatisfaction reciproque. Mais comme les plus grans plaiſirs ſont ſouvent mêlez d'amertume, le Baron aprit avec douleur que ſon Pere étoit mort à Paris. Cette nouvelle fut pour lui d'autant plus cruelle, qu'il ſe voioit obligé de s'éloigner d'Amatide pour aler mettre ordre aux affaires de ſa maiſon. Il ne manqua pas d'en avertir cette aimable perſonne qui en fut extrémement ſurpriſe, & lui dit tout ce qu'elle put imaginer pour le retenir ; mais le Baron lui aiant fait connoitre que cela ne ſe pouvoit ſans critiquer ſa

fortune, il la pria d'agréer ſon depart. Elle le lui accorda, & le lendemain il prit la poſte & ſe rendit en diligence à Paris dans l'eſperance d'en repartir promptement pour revoir ſa chere Amatide cependant il arriva tout le contraire, car comme les nouvelles ſucceſſions ſont ſouvent chargées d'affaires, il en trouva plus qu'il ne s'étoit imaginé. De ſorte que pour éviter la peine de revenir, & s'abſenter une ſeconde fois d'un lieu que ſon amour ne pouvoit quiter, il voulut voir la fin d'une conteſtation qu'il eſperoit de faire juger de jour en jour.

Dans ce tems il écrivit une lettre à Amatide pour lui rendre compte de ſon retardement, & voiant qu'il n'en recevoit point de reponſe il lui en écrivit une ſeconde pour ſe plaindre de ſon ſilence; mais il fut ſi malheureux qu'elle n'en receut pas une. Cette amante ſe voiant privée des nouvelles de ſon Amant crut qu'il ne

ſongeoit plus à elle. Cette penſée la toucha juſques au fond du cœur; ah ingrat, diſoit, elle en elle même, comment peus-tu oublier ſitôt celle qui t'aime ſi tendrement. Eſt-ce là le fruit des proteſtations que tu me fis à ton depart. Les ſermens inviolables d'un amour éternelle te paroiſſoient trop foibles pour marquer ta paſſion. Cependant une abſence d'un mois, m'ai effacée de ton eſprit comme ſi tu ne m'avois jamais connuë. Que je ſuis à plaindre, & que je me veux mal de ma credulité. Sortez donc de ma penſée ſouvenir fatal du plus infidele des hommes. Je veux ſuivre ſon exemple & rompre mes chaines pour toûjours.

Peu aprés qu'Amatide eut fait cette reſolution, Marinville en devint paſſionnement amoureux. Comme il étoit connu de ſon Pere, il n'eut pas beaucoup de peine à s'inſinuer dans ſa maiſon. Amatide

l'écouta avec plaiſir, & ſa recherche fut agreable à toute la famille.

Cependant le Baron d'Armogi qui n'avoit pas moins ſujet de ſe plaindre, aiant preſſé le jugement de ſon procez retourna en diligence à Toulouſe. Amatide aprit bien tôt ſon arrivée ; & n'évita pas ſeulement les occaſions de lui parler, mais encore celles de le voir & d'en être veuë.

La Baron chagrin de ne pouvoir lui renouveller les aſſurances de ſa paſſion, le fut bien davantage lors qu'il aprit qu'Amatide étoit ſur le point de ſe marier avec Marinville. Il jugea que c'étoit la raiſon pour laquelle il ne la voioit plus & la cauſe qu'elle n'avoit point répondu aux Lettres qu'il lui avoit écrites. De ſorte que tranſporté de jalouſie & de deſeſpoir il l'accuſoit tantôt d'ingratitude & tantôt de perfidie. Helas cruell e Amatide, diſoit-il à ſon tour. Comment as-tu pu m'ou-

blier ſi promptement, quel ſecret as-tu mis en uſage pour effacer de ton cœur une perſonne que tu jurois d'y vouloir toûjours retenir. Si ton inconſtance ne venoit que d'un ſentiment de delicareſſé je n'en accuſerois que mon malheur : mais je vois bien que tu as paſſé de l'amour à la haine, & que toutes les preuves que mon rival recoit de ton amitié, ne viennent que de mépris que tu fais de la mienne. Ah! ingrate, perfide pourquoi m'aimois-tu, ſi tu ne voulois pas m'aimer toûjours.

Armogi exprimoit ainſi ſa douleur, tandis que ſon rival jouiſſoit en repos des douceurs d'Amatide. Ces deux Amans s'aimoient avec tant de paſſion qu'ils ne pouvoient paſſer un moment ſans ſe voir. Leurs parens ravis de leur amour reciproque reſolurent de les marier au plutôt. Les nôces ſe firent publiquement; & afin de les rendre plus magnifiques le Pere d'Amatide vou-

lut que le feſtin ſe fit dans une bel-le maiſon qu'il avoit ſur le bord de la Garonne à une lieuë de Toulouſe. Aprés le repas il y eut un bal où quantité de Dames & de Cavaliers ne manquerent pas de s'y trouver. Armogi même voulut être de la partie, & rendre ſes yeux témoins de ſon propre malheur. Amatide l'aperceut, & en fut touchée, non pas tant par un ſentiment d'amour, que par la peine de le voir ſouffrir à ſon occaſion. Comme elle étoit ce jour la trop belle pour n'augmenter pas dans ſon cœur le regret de l'avoir perduë, il ſe retira dans un coin de la chambre pour ſe plaindre de ſon malheur & de la perte de toutes ſes eſperances.

Il étoit ainſi occupé de ſa diſgrace, lorſque Luciane qui ſavoit le ſujet de ſa triſteſſe s'aprocha de lui, & en lui reprochant ſon chagrin, lui dit qu'il y avoit une Dame qui l'eſtimoit beaucoup, &

que s'il vouloit prendre la peine de venir le lendemain à une telle heure chez elle, elle la lui feroit connoitre.

Armogi jugeant que Luciane pouvoit bien être la Dame & l'entremeteuſe tout enſemble accepta avec plaiſir le rendez-vous, & ne manqua point de s'y trouver le lendemain. Luciane le receut dans un deshabillé magnifique, & quoi qu'elle n'en eût pas beſoin, l'eclat de ſa parure ne ſervoit pas peu à relever celui de ſa beauté. Armogi en fut touché; & aprés quelques honnêtetez de part & d'autre, je ne ſai Madame, lui dit-il, ſi vous êtes celle dont vous me parlates hier, mais en tout cas je m'eſtimerois fort heureux qu'elle vous reſſemblât. Je vous ſuis tres obligée, répondit Luciane, & je vous avoüe que je ſuis jalouſe de la paſſion que vous avez pour Amatide, Si j'avois eu l'honneur de vous connoitre, repartit Armogi, je l'aurois ſans doute

moins aimée, ou plutôt je ne l'aurois point aimée du tout. Pour marque de cela je vous assure de ne plus songer à elle, & de n'avoir jamais d'amour que pour vous.

Luciane fut si charmée de ces paroles qu'elle lui en témoigna sa reconnoissance, & peu de jours aprés le rendit maitre de son cœur. Ces deux Amans étoient fort contens l'un de l'autre lorsqu'un jour Dorci qui entretenoit Luciane depuis long-tems, aiant decouvert qu'elle en aimoit un autre lui donna un soufflet en presence d'Armogi. Celui ci surpris de cette violence mit l'épée à la main. Dorci en fit autant, & se pousserent quelques coups assez vigoureux; mais enfin le malheur voulut que Dorci en receût un au travers du cœur dont il mourut sur le champ. Comme il n'y avoit point de témoins de cette action on la tint secrete, & la nuit on emporta le mort dans la ruë à cent pas de la maison. Le

lendemain la Justice vint lever le corps & fit les diligences accoûtumées, mais on ne put découvrir qui avoit fait le coup.

Peu de tems aprés Armogi faché du malheur qui lui étoit arrivé, & considerant que Luciane n'étoit pas si vertueuse qu'il avoit crû, prit la resolution de la quiter. Le souvenir qu'il avoit d'Amatide ne pouvoit s'effacer de son esprit, & augmentant le degoût qu'il avoit pour Luciane, l'empêcha de retourner chez elle. Cette fille fit tout son possible pour le rapeller: Sa passion redoubloit à proportion du mépris d'Armogi qui lui étoit d'autant plus sensible, que la mort de Dorci la laissoit sans suport, & dans un desespoir qui lui rendoit cette derniere perte insuportable.

Dans ce tems aiant apris que Marinville revenoit de Bourdeaux où il étoit allé pour des affaires de consequence, il resolut d'aller à

ſa rencontre pour ſe batre contre lui, & en cas qu'il l'eût tué de s'en aller en Eſpagne, afin de ne voir de ſa vie ni Amatide dont il n'étoit plus aimé, ni Luciane quil n'aimoit plus. Mais il en arriva tout autrement, car paſſant ſur les dix heures du ſoir devant la maiſon d'Amatide il en vit ſortir une femme voilée, dont la taille, l'action & l'habit l'exciterent à lui faire offre de ſervice. Il le fit d'une maniere fort galante, & quoiqu'elle ne lui répondît pas un mot, il ne laiſſa pas de marcher toûjours avec elle. Cependant voiant qu'elle gagnoit la campagne, & ſurpris de ſon ſilence, & d'une promenade ſi extraordinaire, il lui dit que puiſqu'elle ne vouloit point parler ni même ſe découvrir, il alloit prendre congé d'elle, parce qu'il avoit des affaires qui l'apeloient ailleurs. Je ne doute pas que tu n'en aie, ingrat répondit la Dame ſans ſe devoiler, je vois bien que

ton eſprit eſt occupé de penſées où je n'ai point de part, & quoique tu m'aye vû ſortir de che z moi, tu as encore de la peine à me reconnoitre, je ſuis Amatide, ô lache & infidele Amant, je ſuis Amatide qui ſachant la vie que tu mene dans les infames embraſſemens de Luciane, veus te combler de honte & de confuſion.

La voix, la taille & l'habillement ne permettoient point au Baron de douter que ce ne fût Amatide, mais le ſouvenir de ſon merite & de ſa vertu ſe preſentant tout à la fois à ſon eſprit rendit ſuſpect d'erreur ſes yeux & ſes oreilles. Il fut quelque tems dans cette incertitude. Mais enfin ſongeant aux effets que peut produire la jalouſie, & ſur tout dans le cœur d'une femme, il ſe perſuada que ce pouvoit bien être Amatide. Ainſi voiant qu'aprés les reproches qu'elle lui avoit fait, elle feignoit de fuir, il la ſuivit à grand pas. Et l'ayant

joint à l'entrée d'une vieille masure il la vit monter vers une forme d'apartement que l'injure du tems avoit laissé à demi découvert. Il monta aprés elle, & comme il étoit sur le point de l'arréter il lui dit, si vous êtes celle que vous dites, Madame, pourquoi fuiez-vous celui qui vous adore, est-ce à dessein de me faire connoitre que je vous ai toûjours poursuivie inutilement. C'est vôtre Amant qui vous parle & non pas celui de Luciane. Je le lui ferai connoitre quand vous voudrez, & si mes yeux vous ont perdu de veuë, mon cœur & mon esprit ne vous ont jamais oubliée. Soiez en persuadée, je vous prie, & croiez que comme vous êtes l'unique objet de ma flame, vous le serez toûjours de mes vœux & de mes desirs.

Aprés des protestations si pleines d'ardeur Armogi garda le silence, esperant qu'elle repondroit quelque chose, ou du moins qu'elle dé-

couvriroit ſon viſage. Mais voiant qu'elle ne faiſoit ni l'un ni l'autre, il reſolut de joindre un peu de violence à ſon amoureuſe ardeur. Il léva donc, comme par force, le voile qui cachoit ſon viſage, mais au lieu d'y trouver celui de ſa chere Amatide, il fut bien ſurpris de n'y voir qu'un afreux ſquelette qui ſembloit le menacer de la mort. Quelque valeur qu'il eût elle lui manqua en cette occaſion. Les os glacez du ſpectre qu'il avoit ſaiſi, glacerent tellement ſon cœur qu'il fut un long eſpace ſans pouvoir recouvrer ſes eſprits. Enfin le ſang & la chaleur naturelle commençant à les rapeller, il ſortit auſſi-tôt & s'en fuit de toute ſa force. En courant il tournoit de tems en tems la tête pour voir ſi ce fantôme ne le pourſuivoit point Il rentra ainſi tout éfraié dans la ville, & paſſant devant une Egliſe, il ſe mit à genoux contre la porte, pour remercier le

Ciel de l'avoir ſauvé d'une ſi horrible rencontre. Comme il achevoit ſa priere, il crut entendre des gens qui parloient dans l'Egliſe, mais il étoit encore ſi troublé qu'atribuant ce bruit à ſa peur, il ſe leva pour s'en aler. Il n'eut pas fait quatre pas, qu'ayant repris ſes ſens il s'imagina que ce pouvoit bien être des voleurs que l'avarice & la neceſſité portent ſouvent à n'épargner pas même les vaſes ſacrés. Dans cette penſée il retourna ſur ſes pas, & alant à la porte qui n'étoit que pouſſée elle s'ouvrit au moindre effort qu'il fit. Il tira auſſitôt ſon épée, & s'arrêta quelque tems à l'entrée pour voir ſi quelqu'un ſortiroit. Mais comme il ne voioit perſonne & qu'il n'entendoit plus rien, pour s'en éclaircir davantage, il s'avança juſqu'au cœur, où ne voiant que ſon ombre à la lueur d'une lampe d'argent qui étoit devant le maître Autel; il crut qu'il s'étoit trompé, & que ſi quelqu'un

qu'un

qu'un fût entré là dedans pour derober, il n'auroit pas negligé une si belle prise.

Pendant qu'il faisoit cette reflexion, il jetta la veuë vers une chapelle voisine où il vit paroître quelque chose de noir, hors d'un Sepulcre dont le couvert étoit levé. Il avança cinq ou six pas, & à la faveur d'une lanterne sourde qui étoit sur le bord de la tombe, il aperceut un homme deterré qui étoit encore à demi couvert de son suaire. Cette vision le troubla d'abord, mais peu aprés s'étant rassuré, il ala l'épée à la main pour reconnoitre de plus prés ce que c'étoit. Il fut bien surpris lors qu'il entendit une voix qui lui dit, retire toi, ingrat, je suis Luciane; & n'offense point une vie que je mets tous les jours en peril pour l'amour de toi; Reconnois en Luciane une femme imprudente & malheureuse, & ne t'étonne point de me trouver ici dans le sejour des Trepassez. Ce n'est

que parmi ceux qui ne vivent plus, qu'on peut voir une femme méprisée & au desespoir. Encore jouissent-ils d'un sort plus heureux, puisque dans l'état où je suis, je les regarde avec envie, & voudrois être de tout mon cœur dans le même repos. Cependant s'il te reste encore quelque souvenir de ton amitié passée, retire moi de cette sombre demeure, où ton ingratitude m'a conduit; sauve la vie à une femme qui ne l'estimoit que pour la passer avec toi, & qui sans ton secours ne peut s'empêcher de la finir dans ce tombeau.

Armogi fut si surpris de trouver Luciane en cet état, que dans la crainte que ce ne fût une illusion, ou qu'il ne lui arrivât la même chose qu'avec Arnatide, il aprehendoit de l'aprocher. Aprés la pitié surmontant la crainte, il aborda Luciane, la prit par dessous les bras & l'enleva du Sepulcre où elle étoit. A peine en fut-elle dehors

que le mort s'écoula dans le fond de ſon caveau, & ſe remit à leur veuë dans la même place qu'il occupoit. Ce terrible ſpectacle les fit fuir, & Luciane toute éfraiée le pria de l'accompagner chez elle, afin de lui dire tout ce qui lui étoit arrivé. Armogi y conſentit, & l'ayant conduite juſques dans ſon apartement, Luciane d'une voix tremblante lui parla de la ſorte.

La perte que je fis de vôtre amitié & le mépris que vous me témoignates, me furent ſi ſenſibles que je penſai en perdre l'eſprit & mourir de deſeſpoir. Quel chagrin à une femme de ſe voir mépriſée, & ſur tout par celui qu'elle ne peut hair. Elle voudroit quelque fois s'arracher la vie, & quelque fois auſſi attenter à celle de ſon ingrat. Cependant mon eſprit n'a jamais été capable d'un tel reſſentiment contre vous. J'aurois mille fois mieux aimé mourir que de vous cauſer la moindre peine. Je fis tout ce que je

pû pour vous ramener, mais voiant que tous mes eforts étoient inutiles, une de mes amies me conſeilla de recourir à une vieille Sorciere de ſa connoiſſance. Je l'alai trouver, & aprés lui avoir conté nôtre hiſtoire, je lui dit que ſi elle vouloit me donner quelque ſecret pour regagner vôtre affection, je lui en ſerois tres-obligée. Elle me repondit qu'elle en ſavoit un qui étoit infaillible, mais difficile à executer. Il ne ſauroit tant l'être, lui repliquai-je, que je ne l'entreprenne & n'en vienne à bout. Alors elle me dit qu'il faloit chercher un homme qui eût le courage de deſcendre dans le Sepulcre du malheureux Dorci, & de lui arracher le cœur; que ſi aprés l'avoir reduit en cendre je pouvois vous en donner à boire dans du vin, le vôtre me ſeroit acquis à perpetuité, & que c'étoit une experience que le ſuccez lui avoit mille fois confirmé. Je vous avoüe que cet expedient me fit horreur. Je con-

gediai auſſi tôt cette infame Medée, & mon deſeſpoir fut plus grand que jamais. Cependant comme une paſſion violente ne trouve rien d'impoſſible, quand il s'agit de ſe ſatisfaire, j'entrepris la plus inſigne cruauté dont jamais Femme ait été capable. J'alai trouver celui qui a les Clefs de l'Egliſe; je lui dis mon deſſein, & pour l'engager à me ſervir dans cette rencontre, je lui donnai tout ce qu'il voulut. Si bien que cette nuit il me fit entrer dans la Chapelle où vous m'avez veuë, & où lui même eſt venu m'aider à lever la pierre qui couvre ce Sepulcre, & à chercher parmi les morts le corps de l'infortuné Dorci A peine l'eut-il veu au pitoiable état où les vers & la pourriture l'avoient mis, qu'il s'enfuit de peur, & me laiſſa ſeule dans le Sepulcre où j'étois deſcenduë. L'envie de vous revoir étoit ſi grande que je voulus executer mon deſſein. Et comme j'alois porter la pointe de mon couteau contre

ſa poitrine gelée, je vis tout d'un coup que ce mort ſe leva ſur ſes pieds, & en s'élançant hors de la ſepulture, me dit avec une voix éfroiable; eſt-il poſſible, ingrate, & cruelle Luciane, que même dans le Tombeau mon cœur ne ſoit point en ſureté contre toi? Ces paroles me ſaiſirent, & ce fut dans cet inſtant que vous arrivates pour me ſauver la vie, que j'alois perdre infailliblement par l'horreur de mon crime.

Voila ce qui m'eſt arrivé, jugez aprés cela ſi je dois jamais être capable de joie. Il eſt vrai que ſi cette experience n'a pas produit l'efet que je pretendois en renouvellant vôtre flame, elle a du moins amorti la mienne, & m'a fait connoitre combien mon aveuglement étoit extrême. Oüi, la honte & le repentir que j'en ai ne m'abandonneront jamais; Et il me ſemble que tant que je vivrai, l'image du pauvre Dorci ſera toûjours preſente à mon eſprit

au même état qu'il m'a paru, lorſqu'il s'eſt échapé du cruel attentat de ma main.

A peine le Baron d'Armogi pouvoit-il croire ce que Luciane venoit de lui dire, tant la choſe lui paroiſſoit extraordinaire. Il ſe retira chez lui dans une ſi profonde triſteſſe qu'il fut pluſieurs jours ſans ſortir. Pendant ce tems il fit diverſes reflexions ſur les deſordres de ſa vie paſſée, & diſoit en lui même, ſuis-je encore aſſez temeraire pour ne pas craindre les menaces du Ciel? Dois-je douter que l'heure de ma mort ne ſoit prochaine, aprés tant de rencontres funeſtes qui m'avertiſſent de ma fin? Quel avantage me revent-iil du dereglement de mes paſſions, Marinville eſt toûjours poſſeſſeur d'Amatide, & ſi je ſuis privé du bien dont il joüit? Et quand même j'aurois lieu d'eſperer quelque part en ſon cœur, quelle confiance aurois-je en elle aprés ce que j'ai vû faire à Luciane? Dorci a été le

maître de sa personne fort long-tems ? Il a dissipé une grande partie de son bien auprés d'elle, & neanmoins elle l'a vû mourir sans regret. Non seulement elle en a eu de la joie, mais pour joüir d'un autre amour, elle a eu l'inhumanité d'aler troubler son repos jusques dans le tombeau, & de vouloir lui arracher un cœur qu'il lui avoit donné. Aprés cela dois-je jamais aimer ? Quand ce seroit Amatide, & qu'elle m'aimeroit autant que Luciane, puis-je m'assurer qu'elle, ne fera pas sur moi ce que l'autre a voulu faire sur le cœur de Dorci. Amour, fatal Amour, je ne veux plus vous connoitre, laissez mon cœur en paix.

Voila de la maniere qu'il raisonnoit en lui-même ; & à force de faire de semblables reflexions, il forma le dessein de quiter le monde. Il s'en ala au Couvent des Capucins où aprés avoir été quelque tems, il prit l'habit de saint François, &

l'on dit que sa vie est aussi exemplaire, qu'elle avoit été scandaleuse.

Amatide rendit mille graces au Ciel de le voir dans une retraite si salutaire. Et comme elle l'avoit autrefois aimé, & qu'elle ne s'en étoit retirée que par un depit amoureux, elle ne laissoit pas d'avoir encore pour lui quelque sentiment de tendresse qui lui faisoit deplorer de tems en tems sa mauvaise conduite.

Quant à Luciane elle fut si touchée de ce qui lui étoit arrivé,& si édifiée de la conversion du Baron d'Armogi, qu'elle voulut aussi quiter le Monde. Elle vendit ses pierreries & tout ce qu'elle avoit de plus pretieux pour se sacrifier toute entiere à la reforme, & aux rigueurs d'un Cloître. Elle se mit aux Carmelites & y prit l'habit. Comme c'est un lieu plein de devotion, & plus austere qu'aucun autre, il lui aura été facile d'y gagner le Ciel, en reparant par des larmes de penitence les desordres de sa vie passée.

L'Abé de ſaint Etienne finit ainſi cette hiſtoire qui ſatisfit tous ceux qui l'entendoient & particulierement Florinville & Arſenne qui lui firent connoitre par leurs remerciemens qu'ils n'en avoient jamais entendu de plus curieuſe. Ils aloient continuer une converſation qui commençoit à être fort aimable, lorſque deux hommes à demi yvres ſe joignirent à eux. Comme cette Compagnie n'étoit pas d'un caractere à s'entretenir avec l'autre, elle fut cauſe que celle-ci ſe ſepara bien-tôt ; mais ce ne fut pas ſans peine & ſans des proteſtations de ſe revoir au premier jour.





SEPTIE'ME ENTRETIEN.



RASTE regardoit à la Samaritaine l'heure qu'il étoit, lors qu'Orante le joignit, & aprés lui avoir témoigné la joie qu'il avoit de le voir, il l'emmena au Café. Ils n'y furent pas plutôt arrivez qu'ils entendirent une dispute fort plaisante entre un

Medecin, un Avocat, un Muſicien, & un Homme de guerre, ſur la preference de leur profeſſion.

Le Medecin pretendoit que la ſienne étoit la plus noble & la plus utile de toutes les profeſſions, qu'elle ne tendoit pas ſeulement à connoitre les maladies des hommes, mais encore à les guérir & à conſerver leur ſanté.

L'Avocat ſoutenoit que la ſienne étoit la plus noble & la plus neceſſaire; qu'elle n'avoit pas ſeulement pour objet de combatre les crimes, mais encore de deffendre l'honneur, la fortune & la vie des hommes.

Le Muſicien pretendoit que ſon art prevaloit ſur tous les autres; que ſon excellence conſiſtoit à charmer les oreilles, & par un plaiſir ſans égal, repandoit dans le cœur un beaume pretieux de ſanté capable de retirer un mourant de l'agonie.

L'Homme de guerre ſoutenoit que la profeſſion des Armes étoit la plus

utile & la plus illuſtre, qu'elle ne ſervoit pas ſeulement à defendre les droits & les interêts de la patrie, mais encore à immortaliſer ſa gloire.

Ces quatre Hommes étoient ſi animez les uns contre les autres, à ſoutenir les avantages de leur profeſſion, que pluſieurs perſonnes s'aprocherent pour les écouter. Et comme ils ne pouvoient convenir de leurs faits, ils prierent cet Abé qui ſe trouva là par hazard, de vouloir juger leur different. Il y conſentit, & auſſi-tôt il parla de la ſorte.

Il faut avoüer, Meſſieurs, que la profeſſion de l'Avocat eſt la plus belle & la plus honnorable du monde. Elle renferme toutes les vertus Morales, Chrêtiennes & Politiques. C'eſt la ſource feconde des intelligences & de toutes les vertus heroïques & oratoires. Elle ſert à debrouiller le Cahos des paſſions pour en tirer l'ordre & l'éclat de la juſtice. Elle humilie les vices qui s'élevent, &

éleve les vertus humiliées. En un mot, cette profeſſion poſſede toutes les preéminences & toutes les nobleſſes de l'ame & du corps ; & les titres en ſont écrits avec les caracteres de toutes les vertus, & les plus vives lumieres de l'Eloquence.

Ainſi quelle comparaiſon pouvez-vous faire de vos profeſſions avec celle de l'Avocat qui n'a en veuë que la juſtice & la ſageſſe. Ces deux vertus ne ſe trouvent point dans vos profeſſions : car quelle juſtice & quelle ſageſſe y a-t'il à un Medecin de faire des experiences aux depens de la vie des Hommes. Son art n'eſt qu'une ſcience de conjecture, ſujete à de grandes erreurs, & qui donnent ſouvent la mort à celui dont il veut prolonger la vie. Cela eſt ſi veritable que les Romains eurent autrefois tant de mépris & d'horreur pour les Medecins, qu'ils les chaſſerent de leur empire ; & l'hiſtoire remarque qu'il s'y trouva moins de malades qu'il n'y en avoit avant leur banniſſement.

Quant à la profeſſion des Armes elle eſt d'autant plus cruelle qu'elle s'opoſe à la charité & à la juſtice, & n'a ordinairement pour objet que la deſtruction de ſon ſemblable, de là vient que nos Monarques ne donnent plus à leurs ſujets la premiere charge de l'épée, & laiſſent à la robe la gloire de poſſeder la premiere dignité de l'Etat, qui chez les Romains precedoit toutes les dignitez militaires. Ainſi ne mettez plus la profeſſion des armes au deſſus de celle de l'Avocat ses victoires ſont douces & agreables, & celles de l'homme de guerres, ſont violentes & odieuſes. L'Avocat n'emploie que la raiſon pour triompher des eſprits, & le Soldat la force & la mort pour vaincre les hommes. C'eſt pourquoi la profeſſion de l'Avocat doit l'emporter ſur celle des Armes.

A l'égard de la Muſique c'eſt une profeſſion fort inutile. Toute ſon excellence ne conſiſte que dans un plaiſir creux, dont il ne reſte plus rien ſi-

tôt qu'il eſt paſſé. Il peut même devenir prejudiciable, car je me ſouviens d'avoir lû dans un ancien Auteur, qu'un particulier s'étoit tellement mis la Muſique en tête qu'il chantoit toûjours en parlant; en ſorte que ſa folie augmentant de jour en jour, il perdit entierement l'eſprit, & devint ſec comme un ſquelette. Aprés cela jugez quelle eſt la nobleſſe & l'utilité de cette profeſſion, & ſi ce n'eſt pas un aveuglement extrême de vouloir la comparer à celle de l'Avocat, qui eſt autant au deſſus d'un Muſicien qu'un Aſtre l'eſt au deſſus d'un Meteore.

Le Cavalier, le Medecin, & le Muſicien ne furent pas contens de ce jugement. Ils accuſerent l'Abé d'erreur & le traiterent de viſionnaire.

L'Avocat prit le parti de ſon defenſeur, & dit d'un ton grave, vous n'avez pas raiſon de parler de la ſorte. Monſieur l'Abé a jugé ſuivant le ſentiment de tous nos Docteurs, & particulierement de Monſieur Cujas,

de Monſieur Charles du Moulin, & du Docte Loïſeau qui declament contre la fureur des Armes, & ne traitent les Medecins que de charlatans, & les Muſiciens que de baladins & de vendeurs de rien. En effet de quelle utilité ſont les Soldats & les Medecins ſi ce n'eſt pour tuer les Hommes, & les Muſiciens pour les faire enrager par des tons faux, des diſonances, des *ut re mi fa*, mal obſervez, & par une infinité d'autres fautes auſſi groſſieres, & auſſi deteſtables. Ainſi quand nous ſerions privés de vos preſences, & que nous n'aurions plus de Soldats, de Medecins ni de Muſiciens, nôtre bonheur n'en ſeroit que plus grand, & la crainte qu'on a de vos aproches ne troubleroit plus le repos ni la tranquilité publique.

Le Cavalier, le Medecin, & le Muſicien ſe mirent en colere, & aloient ſe jetter ſur l'Avocat & ſur l'Abé, lorſque le Procureur Remon les ſepara, & fit venir du vin d'Eſ-

pagne pour les faire boire enſemble. Comme il en verſoit dans leurs verres, il leur dit d'un viſage riant, voici, Meſſieurs, du vin de reconciliation, c'eſt le nectar des Dieux qui va vous remettre en bonne humeur, & bannir de vos eſprits ces hautes idées que vous avez en faveur de vos profeſſions. Croiez-moi, ce ne ſont que des chimeres, d'autant plus dangereuſes qu'ils ne ſont propres qu'à abreger vos jours. Mais la liqueur Bachique, & le doux glou glou de la bouteille a bien plus de charmes que le fracas des Armes, que le degoût de la Medecine & le tintamarre de la Muſique. En achevant ces mots ils choquerent leurs verres, & burent *tanquam ſponſus*, c'eſt à dire juſqu'à ce qu'ils fuſſent fous.

Comme ils étoient ſur le point de ſe lever de table, ils voulurent encore parler de la preference de leurs profeſſions. La diſpute s'échauffa, & ils en vinrent aux mains. Le

Cavalier prit sa canne, le Medecin un Livre des Aphorismes d'Hypocrate, l'Avocat un sac de papiers, le Procureur une Ecritoire à Galma, & le Musicien une Bouteille. L'Abé qui étoit le moins engagé dans la bataille s'enfuit aussi tôt & laissa ces Messieurs se chamailler tant qu'ils voulurent. Les Verres & les Tasses furent cassées, les tables & les Cafetieres renversées, les Lustres & les Miroirs rompus, & pendant un quart d'heure ce ne fut que desordres, & coups donnez de part & d'autre. Enfin le combat étant fini chacun se retira, excepté le Procureur qui resta pour les gages. Il paia le regale & tout le fracas qu'on avoit fait.

Pendant que toutes ces choses se passoient Araste & Orante qui étoient dans un coin de la chambre, rioient sous cap de tout leur cœur. Ils admiroient l'entendement des Hommes, & les effets dangereux de l'yvrognerie. Ce vice, dit Orante,

eſt bien à mon ſens le plus grand qu'on puiſſe avoir. C'eſt la ſource de tous les crimes, & de toutes les infirmitez tant du corps que de l'ame. Un homme yvre eſt incapable de raiſonnement, & je ne mets point de diference entre lui & une bête. J'y en mets beaucoup, interrompit Araſte. Une bête ne fait point les incartades d'un homme qui eſt plein de vin. Elle fuit le combat quand elle n'eſt pas ſeure de la victoire. Mais un homme qui eſt yvre ne ſait ce qu'il fait ni ce qu'il dit; Il eſt fou, il eſt furieux & aveugle; il croit que toute la terre eſt à lui, & que rien ne peut lui reſiſter. jugez aprés cela quel doit être le ſuccez de ſes entrepriſes.

Vous avez raiſon, repartit Orante, un homme en cet état eſt incapable de jamais rien faire qui vaille. Il eſt brutal, il eſt ſtupidés, il eſt groſſier en un mot, il a toutes les mauvaiſes qualitez des animaux les plus feroces, & n'a rien que la figure de l'animal raiſonnable.

Les Païens qui attribuoient à eurs Dieux un grand nombre de crimes, avoient reprefentez l'yvrognerie fous le nom de Bachus, & l'ignorance ou l'anerie fous celui de Midas fon camarade, afin de faire voir que comme ils étoient unis d'inclination, leurs vices étoient infeparables.

Les honnêtes gens ont toûjours eu tant d'averfion pour l'yvrognerie, que les Grecs & les Romains les plus fages de tous les peuples, craignans que leurs Enfans ne tombaffent dans ce defaut, faifoient de tems en tems enivrer leurs efclaves pour leur en donner plus d'horreur & de mépris. C'eft auffi ce qui a fait que ces deux Nations ont été les plus illuftres & les plus éclairées de toute la Terre. Mais je ne fonge pas, continue Orante, que je m'engage dans un entretien qui eft un peu long, & que l'heure de la retraite m'apelle. Adieu donc cher Arafte; nous vous reverrons quand vous voudiez, & nous en dirons davantage.





HUITIE'ME ENTRETIEN.

IL y avoit prés d'un mois que Maisonfleur n'avoit été au Café, lors que Beronte le rencontrant au Palais, lui en demanda la raison. Elle vient, dit Maisonfleur, de ce que j'ai toûjours été occupé à un procés que j'ai gagné ce matin. J'en ai beaucoup de joïe, répondit Beronte, & j'espere que nous vous verrons plus souvent au Café. Je l'espere aussi, repartit Maisonfleur, & pour marque de cela, si vous voulez nous y irons dés à present.

Beronte y consentit, & aussi-tôt ils partirent. En entrant dans le Café ils aperceurent Casagne & Serpouille qui causoient ensemble. Comme ces deux Hommes ont beaucoup d'esprit & savent l'histoire en perfection, Beronte & Maisonfleur qui étoient de leurs amis les aborderent. La conversation fut fort agreable; on y parla de plusieurs choses. Et comme Casagne avoit raconté l'histoire d'Alcibiade, & de la Reine d'Esparte qui avoit charmé la compagnie, Serpouille dit qu'il en savoit une presque semblable de Childeric, & de la Reine de Turinge. Chacun le pria de la dire, & il la raporta en ces termes.

Pharamond Fondateur de la Monarchie Françoise se contenta de passer le Rhein avec les troupes qu'il avoit emmené de Franconie. Claudion son successeur étendit ses conquêtes du côté des Païs bas, & Mèroüés reduisit sous son obeissance les principales villes qui restoient aux

Romains

ians les Gaules. Childeric fils de Meroüée ne répondit pas d'abord à la vertu de ses Ancêtres, & au lieu de faire la guerre aux Gots & aux Bourguignons, qui possedoient encore les plus belles Provinces de ce Roiaume, il s'abandonna à la molesse & aux delices de sa Cour. Comme il étoit bien fait de sa personne, & qu'il trouvoit peu de cœurs capables de resister à sa bonne mine, ou à l'éclat de son rang, il rendit quantité de Femmes & de Maîtresses infideles. Il avoit cru d'abord ne devoir pas se mettre en peine de ce que feroient contre lui les Amans & les Maris jaloux, mais leur ressentiment alla plus loin qu'il ne se l'étoit imaginé. Ils souleverent contre son autorité la Noblesse Françoise, en lui representant que ce Roi trop attaché à ses plaisirs, laissoit leur valeur inutile; qu'il regnoit sur eux en tiranne suivant d'autres loix que celles de ses passions, & qu'aprés avoir depensé tout son revenu en profu-

ſions il étoit contraint de charger ſes ſujets de nouveaux impots, pour fournir aux depenſes neceſſaires de l'Etat. Ces diſcours ſemez avec adreſſe dans toutes les aſſemblées, firent un effet ſi promt & ſi violent, que la revolte devint generale dans tout le Roiaume. Childeric qui n'étoit pas en état de s'opoſer à ce torrent, abandonna ſa Couronne pour ſauver ſa vie, & chercha un azile chez ſes voiſins. Dans une revolution ſi ſubite, il ne laiſſa pas de trouver un ami fidele en la perſonne de Guiemans qui lui promit de menager ſon retour quand la premiere fureur des rebelles ſeroit apaiſée. Le ſecret étoit extrémement neceſſaire pour le ſuccez de ce deſſein, de peur que les jaloux qui avoient excité le feu, ne le ralumaſſent s'ils penetroient que Childeric dût remonter ſur le trône. Un paquet ſurpris pouvoit les en inſtruire, & ainſi pour ne pas s'expoſer aux caprices de la fortune, il faloit ſe

communiquer par des moiens qu'il fût impoſſible de découvrir. Childeric avoit une certaine piéce d'or qu'il rompit en deux, il s'en reſerva la moitié, & donna l'autre à Guiemans avec ordre de la lui renvoier quand il voudroit l'avertir qu'il pouvoit revenir en France ſans danger.

Childeric partit aprés avoir pris ces precautions, & ſe retira à la Cour de Bazin Roi de Turingue. L'acueil qu'il y receut lui rendit ſon exil ſuportable, & les charmes de la Reine lui firent oublier ce que ſa mauvaiſe conduite lui venoit de faire perdre. Il avoit trop d'experience en amour pour ne pas connoître les effets de cette paſſion; & quoiqu'il fût perſuadé qu'il ne pouvoit ſans ingratitude & ſans peril travailler à ſe faire aimer de cette Princeſſe, ces conſiderations ne furent pas aſſez puiſſantes pour lui faire cacher ſa tendreſſe. Bazine qui n'étoit pas moins prevenuë que lui, ne laiſſa

pas de reſiſter plus long-tems. Elle ne ſuccomba, que parce qu'elle ne connut pas bien les mouvemens extraordinaires dont ſon cœur étoit agité. Elle les atribua à la pitié, & crut ne faire que plaindre ſeulement ce Roi depoüillé, lors qu'elle l'aimoit éfectivement. Quand elle étoit ſeule avec lui, elle entretenoit ſa paſſion par des complaiſances qui n'avoient pour but que de le conſoler. Cette conduite qui rendit Childeric plus hardi le porta à s'émanciper d'une maniere dont la Reine ſe trouva ofenſée. Elle voulut ſe priver de ſa veuë, mais elle connut alors que l'amour s'étoit caché ſous les aparences de la compaſſion, & qu'elle n'étoit plus la Maîtreſſe de ſon cœur. Childeric ſçut ſi bien profiter de ſa foibleſſe, qu' il en obtint tout ce qui avoit fait l'objet de ſes deſirs.

La fortune qui auroit commencé à favoriſer ce Prince au ſujet de l'amour, acheva de le rendre heu-

reux du côté de l'ambition. Guiemans lui renvoia la moitié de la piéce d'or qu'il lui avoit laissée, & l'avertit par ce signal qu'il pouvoit revenir en France, pour y reprendre la même autorité qu'il avoit eu avant son exil. Il fit part de ce secret à la Reine qui en parut extrémement surprise, & lui dit tout ce que la tendresse & l'affliction lui purent inspirer. Childeric lui fit connoitre la necessité de leur separation, & lui protesta que l'absence ne changeroit rien aux sentimens de son cœur. Bazine témoigna en être persuadée, & fit neanmoins tout ce qu'elle put, aprés le depart de son Amant, pour éteindre une passion qui ne pouvoit la rendre que malheureuse. Bien que Childeric l'eût ardemment aimé, l'esperance de remonter sur le Trône le consola de la perte qu'il venoit de faire, & le pressa de revenir en France, sans songer que sa diligence l'éloignoit de Bazine.

Cette Princesse qui n'avoit pas les mêmes raisons pour adoucir sa douleur, ne pût demeurer plus long-tems éloignée du Roi de France, & partit secretement de la Cour de Turinge sans communiquer son dessen qu'à son Ecuier & à une de ses Filles qu'elle mena avec elle. Childeric n'eut pas plûtôt reçu le nouveau serment de ses Sujets qu'il aprit l'arrivée de Bazine. Il l'ala trouver à la Maison où elle étoit descenduë, & la conduisit à son Palais. Il lui fit compliment en chemin sur la peine qu'elle s'étoit donnée, & cette Princesse lui répondit qu'elle avoit tant d'estime pour lui, qu'elle l'auroit été chercher jusques aux extrémitez de la terre. Les marques d'amour qu'elle lui donna lui firent oublier qu'ils étoient tous deux mariez, & ces premiers engagemens ne l'empécherent pas d'épouser Bazine. La mort de Bazin qui arriva peu de tems aprés le délivra de l'inquietude

qu'auroit pû lui donner le reſſentiment d'un Mari juſtement irrité. Il regna paiſiblement avec Bazine qu'il rendit Mere du grand Clovis premier Roi Chrêtien. Les Hiſtoriens raportent une viſion de Childeric où ſous la figure de divers Animaux Bazine lui fit voir les Caracteres de ſes deſcendans ; mais comme cela ne fait rien à nôtre ſujet, je n'entrerai pas dans ce détail.

Cette hiſtoire parut tres-belle, & chacun en fut content excepté Beronte qui dit qu'elle étoit trop courte. C'eſt un témoignage, repartit Serpouille, qu'elle vous plaît, puiſque vous la ſouhaiteriez plus longue ; mais je l'ai raporté comme je l'ai lû dans un vieux Manuſcrit que j'ai trouvé dans la Bibliotheque du Roi. C'eſt en quoi, interrompit Maiſonfleur, qu'elle en eſt plus conſiderable, & pour reconnoître le plaiſir que vous nous avez fait en nous la racontant, je vous en dirai une ſi vous voulez qui

n'eſt pas veritablement ſi galante, mais qui eſt bien pour le moins auſſi curieuſe. La Compagnie ravie de cette ofre l'accepta, & Maiſonfleur parla en ces termes.

Chilperic Roi de Soiſſons Frere de Gontran, avoit épouſé en premieres noces Audouëre, dont on ne ſait par bien l'origine, mais il eſt certain qu'elle étoit fille d'un de ſes Sujets. Il en eut trois Fils Theodebert, Meroüée & Clovis, avec une fille nommée Bazine, qui ſe fit Religieuſe dans le Convent de ſainte Croix à Poitiers, dont ſainte Radegonde étoit Superieure. Il y avoit déja long-tems que Chilperic étoit marié, lors qu'on introduiſit auprés de là Reine une jeune fille d'une baſſe naiſſance, dont le pere n'étoit qu'un ſimple Laboureur de Brabancour petit vilage du Comté d'Artois, mais d'une beauté ſinguliere, & d'un eſprit brillant; Elle chantoit agreablement, & danſoit de fort bonne grâce. On l'apelloit Fredegonde. Elle

s'insinua si bien dans la confidence de la Reine, qu'elle la gouvernoit absolument, & s'étant aperceu que Chilperic la regardoit avec quelque distinction, elle se servit d'un artifice dont toute autre ne se seroit point avisée, pour donner occasion au Roi de rompre son mariage avec Audouëre. Pendant que ce Prince étoit occupé à la guerre contre son Frere Sigebert Roi d'Austrasie, elle persuada à la Reine d'être Marraine de sa propre Fille. Quand le Roi fut de retour, elle lui fit naître un scrupule sur la nouvelle aliance qui étoit entre lui & Audouëre. Soit que Chilperic donnât dans ce piege, ou qu'il fût bien aise d'avoir ce pretexte pour se défaire de la Reine, & se mettre en état de posseder Fredegonde en liberté, il obligea cette malheureuse Princesse à se retirer dans un Convent.

Cependant quelque amour qu'il eût pour Fredegonde, il ne pouvoit se resoudre à l'épouser; il craignoit

que Sigebert ſon Frere qui venoit de s'alier avec Athanagilde Roi d'Eſpagne, en épouſant ſa Fille Brunehaut, ne devint trop puiſſant, & crut qu'il étoit de la politique de rechercher la même aliance. Il fit donc demander à ce Prince ſon autre Fille nommée Galſuinde, & pour l'obtenir plus facilement, il propoſa de donner au Fils d'Athanagilde ſa fille Bazine. Mais comme elle étoit déja profeſſe, & que le Prince d'Eſpagne étoit Arrien, les Etats du Roiaume de Soiſſons n'y voulurent pas conſentir. Neanmoins le mariage de Chilperic ne laiſſa pas de ſe faire avec Galſuinde. Les raiſons qui avoient fait penſer Chilperic à ce mariage, ne furent pas aſſez puiſſantes pour l'obliger à traiter honnêtement ſa nouvelle Epouſe. Il étoit ſi attaché auprés de Fredegonde qu'il ne pouvoit ſe contraindre en preſence de la Reine. Elle diſſimula pendant quelque tems; mais enfin ne pouvant ſouffrir davantage

les mépris du Roi ſon mari, elle le pria avec inſtance d'en uſer autrement, ou de lui rendre ſa dot, & de la renvoier en Eſpagne. Chilperic tacha de l'apaiſer, & promit de ne lui plus donner aucun ſujet de chagrin. Cependant lors qu'on le croioit revenu de ſes égaremens, & qu'il paroiſſoit la regarder de meilleur œil, on la trouva étranglée dans ſon lit. Le ſoupçon tomba ſur le Roi avec d'autant plus d'aparence que peu aprés il épouſa Fredegonde.

Sigebert aiant apris la mort de ſa belle ſœur, crut devoir la venger ſur ſon propre Frere, & engagea Gontran à joindre ſes forces aux ſiennes pour faire la guerre à celui qu'ils regardoient comme le meurtrier de Galſuinde; mais Chilperic ſçut ſi bien ſe juſtifier de ce crime, qu'il detourna l'orage qui le menaçoit. Neanmoins Sigebert s'étant remis en Campagne l'ataqua & le pourſuivit avec tant de chaleur qu'il

l'obligea de s'en fuir à Tournai. Il ſe preparoit à l'aſſieger dans cette place, lors que Fredegonde qui voioit le Roi ſon Mari hors d'Etat de ſe defendre, ſuborna deux aſſaſſins, qui alerent poignarder Sigebert dans ſa tente.

Quelque tems aprés Merouée qui étoit devenu l'aîné des Enfans d'Audouëre, parce que Theodebert avoit été tué dans une guerre que leur Pere avoit eu contre le Roi d'Auſtraſie, voïant qu'il prétendoit laiſſer ſon Roïaume aprés ſa mort aux Enfans qu'il avoit eus de Fredegonde, prit les armes contre lui, pour le chaſſer du Trône. Pluſieurs grans Seigneurs du Roiaume, trouvant Meroüée dans cette diſpoſition, lui conſeillerent pour rendre ſon parti plus puiſſant, d'épouſer Brunehaut Veuve de Sigebert, qui avoit été releguée à Roüen par ſes deux beaux Freres. Meroüée ala rendre viſite à cette Princeſſe & fut ſi charmé de ſon eſprit & de ſa beauté, qu'en-

core qu'elle eût prés de quarante ans, il ne fit aucune difficulté de s'engager dans ce Mariage inceſtueux. Chilperic en aiant eu avis marcha incontinent droit à Roüen avec ce qu'il put aſſembler de Troupes, & aprés avoir pris la Ville & s'être ſaiſi des nouveaux mariez, il fit declarer leur Mariage nul, comme fait ſans ſon conſentement. Il laiſſa Brunehaut priſonniere à Roüen, ramena ſon Fils avec lui, & s'en retourna à Soiſſons. Il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'il ſe vit aſſiegé par les Champenois qui tenoient le parti de Childebert. Fredegonde qui étoit dans cette Place ne voulant point y expoſer ſa perſonne, ſe ſauva avec Clovis dernier des Enfans d'Audoüere. Chilperic fit une ſi vigoureuſe reſiſtance qu'il obligea les Champenois à lever le Siege, & peu aprés les aiant défait, cette Princeſſe revint à Soiſſons. Elle dit entr'autres choſes au Roi ſon Mari, que la guerre qu'il venoit de terminer

étoit une ſuite de la revolte de Meroüée ; que comme ce Fils rebelle avoit ſuſcité toutes ces revolutions, il faloit abſolument le punir ; que ſi on ne le faiſoit pas, on s'en repentiroit tôt ou tard, & qu'ainſi il étoit de la prudence d'éviter de nouveaux malheurs qui pourroient à la fin cauſer la perte de ſa perſonne & de ſes Etats. Chilperic perſuadé par ſes raiſons fit raſer Meroüée, & l'enferma dans un Cloître. Cette cruelle Reine croiant ne pouvoir aſſurer la Couronne à ſes Enfans tant que ceux d'Audoüere ſeroient vivans, gagna Gontran Bozon qui avoit autrefois commandé les Armées de Sigebert, & qui avoit fait perir Theodebert dans une embuſcade qu'il lui avoit dreſſée. Elle ſe ſervit du miniſtere de ce même Gontran pour perſuader à Meroüée de ſortir de ſon Convent, & de ſe mettre à la téte d'un nouveau parti qu'il avoit formé ſous ſon nom. Mais à peine fut-il arrivé au Camp,

qu'il fut aſſaſſiné par celui qui lui avoit mis les armes à la main.

Il ne reſtoit plus que Clovis des Enfans d'Audoüere, & Fredegonde ne deſeſperoit pas de trouver les moiens de s'en défaire auſſi bien que de ſes deux aiuez : mais le Ciel qui ne vouloit pas la laiſſer joüir du fruit de tous ſes crimes, lui enleva par la peſte en moins de ſix mois les trois enfans qu'elle avoit eus de Chilperic. Ce Roi n'ayant plus d'heritier que Clovis, lui donna toutes ſes afections ; mais ce malheureux Prince ne joüit pas longtems de cet avantage & fournit lui-même à ſa belle mere les moiens de le perdre. Il devint amoureux de la fille de la Dame d'honneur de Fredegonde, & un jour étant avec elle, & avec d'autres perſonnes qu'il croioit plus dans ſes interêts que dans ceux de la Reine, il déchargea ſon cœur, & dit que s'il pouvoit jamais parvenir à la Couronne, il ne laiſſeroit pas la mort

de ſes Freres impunie, & qu'il traiteroit Fredegonde ſuivant la rigueur des loix. Ce diſcours fut raporté à la Reine, & comme elle avoit ſujet d'en craindre l'éfet, elle ſongea à prevenir Clovis. Elle l'accuſa auprés de ſon Pere d'avoir atenté par des charmes à la vie des trois Enfans qui étoient nez de leur mariage, & de s'être ſervi du miniſtere de ſa Dame d'honneur & de ſa fille pour les empoiſonner. Le Roi donna dans ce piege quoique groſſier, & fit arréter ces deux malheureuſes, qui étant apliquées à la queſtion, pour ſe delivrer de l'horreur des tourmens, avoüerent tout ce qu'on voulut. Le Roi aiant veu le procés verbal de queſtion, commanda à Didier & à Bozon Capitaines de ſes Gardes, de ſe ſaiſir de la perſonne de Clovis; ce qu'ils firent avec beaucoup d'inhumanité, parce que c'étoit des creatures de Fredegonde. Ils conduiſirent par ſon ordre ce malheureux Prince à Chelles, & de là à

Noiſai vilage au delà de la Marne, où ils le poignarderent, & perſuaderent au Roi qu'il s'étoit tué lui-même, pour s'exemter du ſuplice que ſon crime meritoit. Quelques jours aprés la Dame d'honneur de la Reine & ſa fille furent condamnées à être brûlées toutes vives. La cruauté de Fredegonde n'en demeura pas là. Cette Princeſſe, de peur qu'il ne reſtât quelqu'un qui pût venger la mort de tant d'innocens, trouva le moien de ſe défaire d'Audoüere, & de ſa Fille Bazine, quoi qu'étant toutes deux dans un Cloître, elles ne lui dûſſent donner aucun ombrage. Il ne manquoit plus à Fredegonde, que d'avoir un Fils qui pût ſucceder au Roiaume de Soiſſons, & elle acoucha enfin de Clotaire, qui réunit encore une fois en ſa perſonne le Roiaume de France qui n'a pas été ſeparé depuis. Comme cette Princeſſe avoit grand interêt d'avoir des Enfans, & que d'ailleurs elle n'étoit pas inſenſible à

l'amour, toutes ses faveurs n'étoient pas pour le Roi ; elle avoit plusieurs Amans, qui avoient part à ces caresses. Les principaux étoient Gontran Bozon dont nous avons déja parlé, Bertrand Archevêque de Bordeaux, & Landri Maire du Palais. Ce dernier étoit celui qu'elle consideroit davantage, & qui comme plus jeune, étoit plus assidu auprés d'elle.

Un jour le Roi aiant fait une partie de chasse, se leva matin & laissa Fredegonde au lit. Ce Prince n'aiant pas trouvé son équipage prêt, remonta dans sa chambre, dont la porte étoit ouverte, & y entra sans bruit. La Reine étoit pour lors à sa toilette, & si fort occupée de sa coiffure qu'elle ne vit point le Roi, qui lui frapa sur l'épaule avec une baguete. Cette Princesse croiant que c'étoit son favori, dit sans se tourner : *Landri, un galant homme ne doit jamais prendre les Dames par derriere.* Le Roi sur-

pris de ce difcours fortit fans rien dire, & la Reine fut avertie de fa méprife par les Femmes qui étoient auprés d'elle. Fredegonde ne douta pas que Chilperic ne fe portât à la vengeance, & jugea à propos de le prevenir. Elle envoïa incontinent chercher Landri, & lui conta ce qui venoit de lui arriver. Landri étoit d'avis qu'ils miffent leur vie en fureté par une promte fuite; mais Fredegonde qui ne fe portoit jamais qu'à des refolutions violentes, lui dit qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que de tuer le Roi, lors qu'il reviendroit de la chaffe. Elle lui fit voir l'execution de ce deffein fi facile, que Landri y confentit, & donna fur le champ tous les ordres neceffaires pour le faire reüffir. Il choifit des gens les plus déterminez, & les aiant mis en embufcade, ils affaffinerent ce malheureux Prince lors qu'il defcendit de cheval dans la cour de fon Palais, puis fe fauverent dans

une Ferme voiſine. Fredegonde ſe retira auſſi-tôt à Paris, & ſe mit ſous la protection de l'Evêque. Elle envoia enſuite ofrir la regence du Roiaume & l'education de ſon Fils à Gontran qui l'accepta, & defendit l'un & l'autre contre Childebert & ſa Mere Brunehaut, qui vouloient s'emparer du Roiaume de Soiſſons & de la perſonne du jeune Clotaire. Fredegonde ſe voiant independante continua ſa vie licentieuſe avec tant de ſcandale, que Pretextat Archevêque de Roüen ne pût s'empêcher de lui en faire quelques remontrances ; mais cette Princeſſe qui ne pouvoit ſouffrir qu'on eût la hardieſſe de blamer ſa conduite, le fit aſſaſſiner pendant qu'il celebroit la Meſſe. Gontran étant mort quelque tems aprés, Fredegonde eut aſſez de credit pour faire élire à ſa place Landri regent du Roiaume de Soiſſons, ce qui obligea Childebert de porter la guerre dans les Etats du jeune Clotaire;

mais la Reine s'étant mise à la tête des Troupes avec son Fils qu'elle fit porter de rang en rang pour animer les Soldats au combat, vainquit entierement les Austrasiens. Quelque tems aprés Fredegonde entra avec une Armée dans l'Austrasie, dont Brunehaut s'étoit fait déclarer Regente pendant la minorité de ses petits fils Theodebert & Theodoric, & défit les Troupes de cette Princesse, mais une fievre maligne l'empêcha de profiter de sa victoire, & mit fin à sa vie & à ses crimes.

Vous avez eu raison, interrompit Beronte, de nous avoir dit que si cette histoire n'étoit pas fort galante, elle étoit au moins fort curieuse. Je n'en ai jamais vû de plus remplie d'incidens ni de mieux circonstantée. Il faut avoir la memoire aussi heureuse que la vôtre & posseder l'histoire comme vous faites pour détailler avec exactitude tant de faits si extraordinaires. J'avoüe,

répondit Maiſonfleur, que j'ai la memoire aſſez bonne, mais quand elle ne le ſeroit pas, je ne pourrois oublier l'hiſtoire de Fredegonde, dont les actions ſurprenantes & tragiques, font voir qu'elle n'avoit pas moins d'eſprit que de cruauté.

Il eſt vrai, repartit Beronte, que cette Princeſſe étoit redoutable, mais que cela ne vous étonne pas, les femmes qui n'ont point de vertu ſont toûjours dangereuſes ; Et quand un homme eſt aſſez fou pour en prendre une de ce caractere, il eſt bien à plaindre. Point du tout, reprit Maiſonfleur, il n'a que ce qu'il merite, il doit ſoufrir avec patience, & quant aprés ſon cocuage elle le feroit roüer à coups de bâton, il ne doit pas le trouver étrange, au contraire il auroit ſujet d'être ſurpris ſi elle en uſoit autrement, parce qu'elle agiroit contre l'ordre de ſa nature corrompuë.

Cela eſt fort bien dit, interrompit Serpouille. Il n'y a rien de plus

méchant qu'une femme abandonnée, puiſque même celles qui ne le ſont pas ſont quelquefois à craindre. Les premieres agiſſant ſelon la force de leur temperament, & les autres ſelon la foibleſſe de leur ſexe. En voici un exemple tout recent. Comme j'étois ces jours paſſez en viſite chez de tres-honnêtes gens, & qu'on vint à parler de l'excellence du vin d'Eſpagne, l'on dit que cette boiſſon étoit fort agreable, & que les femmes en faiſoient des roties en l'abſence de leurs maris. La fille du logis, croiant qu'on vouloit dire qu'elles n'auroient oſées le faire en leur preſence, devint rouge, & dit toute en colere qu'on ne ſe ſoucioit guere des maris. Cette reponſe me ſurprit & j'en fus fâché : car outre que cette Demoiſelle a du merite, elle eſt belle & bien faite, & a les plus beaux yeux du monde. Ils ſont bleus, grans & bien fendus, & pour peu qu'elle voulût jouer de la prunelle il n'y a guere de cœur ca-

pable de lui resister. Pour moi j'en ai été charmé, mais le peu de cas qu'elle fait des Maris* a éteint dans mon ame le feu qu'elle y avoit alumé.

Il faloit, dit Maisonfleur, que vous n'eussiez pas été fort amoureux pour vous rebuter si aisement. Quand je l'aurois été mille fois davantage, répondit Serpouille*, j'aurois fait la même chose. J'aime en homme sage, & non pas en aveugle ni en étourdi. Ma raison gouverne ma volonté, & mon cœur obéit à ma raison. Par ce moien je serai toûjours le maître de ma liberté, & ne l'engagerai jamais mal à propos. Si tout le monde en usoit de même on ne verroit point tant de desordres ni de separations dans les Mariages. Mais les charmes de la beauté flate nos esprits de mille plaisirs imaginaires. Et quand par la suite nous les possedons, nous reconnoissons que tous ces plaisirs ne sont que les efets d'une imagination échaufée.

Je

Je ſuis de vôtre ſentiment, repartit Maiſonfleur : car dans l'amour comme dans l'amitié, l'on eſt plus heureux par les choſes qu'on ignore que par celles qu'on ſait. Cependant afin de ne pas être tout à fait ſauvage ni inſenſible aux beautez de la nature, il faut aimer, mais d'une maniere delicate, c'eſt à dire aimer comme ſi l'on devoit haïr, & haïr comme ſi l'on devoit aimer. Par ce temperament vous tenez toûjours l'empire de vos paſſions, & vous empéchez que vôtre cœur ne s'abandonne à l'excez.

Il eſt mal-aiſé, dit Caſagne qui n'avoit point encore parlé ſur ce ſujet, de garder un milieu en amour. Car l'objet eſt charmant ou il ne l'eſt pas. S'il eſt charmant vôtre cœur ne pourra lui reſiſter, & s'il ne l'eſt pas, vous ſerez toûjours auprés de lui dans une grande tranquilité. Ainſi vôtre raiſonnement n'eſt pas fort juſte. Pardonnez moi, répondit Maiſonfleur, il eſt tres-juſte ; car quoi que l'objet ne ſoit

pas charmant, il peut être agreable; & c'eſt aſſez en amour pour plaire. Ce ne ſont pas toûjours les plus grandes beautez qui touchent davantage. Un je ne ſçai quoi, une bagatelle gagne le cœur, & le rend inſenſiblement la victime de ſon objet. C'eſt pourquoi il faut garder ce juſte temperament dont j'ai parlé, afin de ne pas tomber d'une extrémité dans l'autre.

Cette converſation auroit durée davantage ſi elle n'avoit été interrompuë par un debris de la Comedie qui vint fondre dans le Café. Comme la cohuë étoit fort grande nos quatre Meſſieurs ſe leverent, & aprés avoir pris congé les uns des autres, chacun s'en alla chez ſoi.





NEUVIÉME ENTRETIEN.

LE Chevalier de Campras venoit d'entendre la Messe aux grands Augustins ; lors qu'il aperceut sur le Pont ...f deux Carrosses accrochez l'un l'autre , & deux Mousquetaires Roi dans chaque Carrosse , qui poussoient de grands coups d'épée

à travers la portiere. Campras qui
les connut à leurs livrées, courut
auſſi-tôt pour les ſeparer, mais
comme cela ne ſe pouvoit faire auſſi
promtement qu'il auroit ſouhaité, il
ordonna à ſon laquais de prendre
par la bride les chevaux d'un des
carroſſes, tandis qu'à coups de
canne il obligea le Cocher à lâ-
cher les reſnes aux chevaux, qui
avançant auſſi-tôt ſeparerent les
combatans; mais en même tems
aiant ſauté chacun en bas de la
portiere, ils revinrent à la charge
avec plus d'ardeur que jamais. Alors
Campras mit l'épée à la main. Il
courut encore à eux, & croiſa ſi
bien les leurs, qu'il les empêcha
de ſe bleſſer & les ſepara. Cepen-
dant ne voulant point les quiter
dans une occaſion ſi importante, il
les fit entrer dans un Café pour tâ-
cher de les accommoder. Il leur de-
manda le ſujet de leur querelle. Rei-
nevillai, qui étoit un des deux, lui
dit que le Comte de Carnavan qui

étoit celui contre lequel il venoit de se batre, avoit fait des railleries de lui à Mademoiselle de Marinville. Il est vrai répondit le Comte ; mais c'est parce que vous lui avez dit cent choses desobligeantes de moi, & qu'étant amoureux d'elle, vous ne voulez pas que personne la voïe que vous.

Le Chevalier de Campras qui connoissoit la Demoiselle pour une fille de moienne vertu, les regarda d'un œil de pitié, & haussant les épaules, en verité, leur dit-il, vous avez tort tous deux. Mais, vous, en se tournant du côté de Reinevillai, en avez infiniment plus que le Comte. Quoi faut-il pour un objet honteux, & même pour quelque chose, que ce puisse être, s'élever sur les ruines de la reputation d'autrui? Est ce le caractere des honnêtes gens! Non sans doute. Et vous Comte qui avez tant d'esprit, est il possible que vous vous laissiez entrainer par une passion capable de vous faire

tomber dans les dernieres foibleſſes.
Il faut avoir plus de force ſur vous même, & ſans vous amuſer à un ſujet ſi bas, ne vous occuper que de choſes nobles & dignes de vôtre naiſſance. Par ce moïen vous vous rendrez conſiderable, & par l'eſtime qu'on fera de vous, & par mille autres avantages qui vous en reviendront. Ainſi, Meſſieurs croiez moi, preferez l'amitié à l'amour & ſoiez bons amis. Effacez promtement & pour jamais de vos cœurs tout ce qu'une aveugle paſſion vous a inſpiré. Enfin rompez d'indignes chaînes qui ſont d'autant plus dangereuſes qu'elles ne peuvent ſervir qu'à vous rendre eſclaves, & à vous faire perdre le tems, la fortune & la vie.

Ces paroles firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit de ces rivaux, qu'ils s'accommoderent ſur le champ, & reſolurent de ne plus voir la Demoiſelle. Dans ce tems il arriva au Café deux perſonnes de leurs amis,

qui ſe joignirent à eux. Aprés s'être témoignez pluſieurs honnêtetez, on fit venir du vin de Canarie, dont on but extrémement, & ſur tout nos deux Amans qui noierent dans cette liqueur le ſouvenir de leur amour & & de leur querelle.

Cependant ce petit regal ne ſe fit point ſans que la converſation n'y eût beaucoup de part. On y parla de pluſieurs choſes agréables. Et comme le Chevalier de Campras avoit raconté l'hiſtoire d'un de ſes amis qu'on avoit mené en priſon pour un autre, Reinevillai dit qu'il en ſavoit une preſque ſemblable arrivée depuis peu à un homme de ſa connoiſſance. La compagnie curieuſe de la ſavoir, le pria de la lui dire, & auſſi-tôt il commença de cette maniére.

Beauval eſt bien le meilleur garçon qu'on ait jamais veu. Il n'a de ſa vie fait mal à perſonne, & n'eſt ſenſible qu'à la crainte. Ce n'eſt pas qu'à l'entendre parler il n'ait fait

de grandes prouesses, & que son cœur ne soit semblable à celui des Heros ; mais il y à une grande diference entre ses actions & ses paroles. Celles-ci sont les éfets d'une antousiasme qui lui est naturel dans le discous, & celles-la les productions d'une extrême mollesse dans les moindres occasions. Vous en allez juger parce que je vais vous dire.

Il étoit onze heures du soir comme Beauval sortoit de chez sa Maîtresse avec laquelle il avoit soupé. A peine eut-il fait cent pas dans la ruë, qu'il aperçut un homme yvre qui couroit droit à lui l'épée à la main, en criant au voleur, au voleur. Beauval ne voiant personne fait, & craignant que cet homme n'en voulût à sa vie, gagne promtement au pied. Il donna dans une Escouade du Guet qui l'arréta. Celui-ci croiant que c'étoit des gens qui vouloient le tuer leur demanda quartier, & leur ofrit sa bourse. Dans ce tems l'yvrogne arriva qui voulut

charger l'Escouade, mais elle l'entoura si bien, qu'elle s'empara de lui, & le mena prisonnier avec Beauval comme s'ils eussent été des filous. On les enferma separement. Le lendemain le Lieutenant Criminel les interrogea. Et aiant jugé que le vin avoit causé l'action de l'un; & la crainte celle de l'autre; il ordonna leur élargissement. Mais l'yvrogne fut condamné à quarante livres d'amande pour avoir attaqué la garde publique, & à pareille somme au profit de Beauval, qui sortit avec autant de fierté que s'il avoit conquis toute la Terre.

Charmé du succez de son afaire, il alla le soir dans un Café où étant arrivé, il dit d'un ton de petit maître, hola, hé garçon, du Café. Aprés en avoir pris quelques tasses, il conta son avanture à plusieurs personnes de sa connoissance & cela d'une maniere fort glorieuse pour lui. Il suposa qu'aiant été attaqué par trois hommes l'épée à la main,

il fut obligé de tirer la ſienne, & que le bruit de leur combat avoit attiré une Eſcouade du Guet, qui arriva dans le tems qu'il en avoit contraint deux de ſe retirer & qu'il étoit prêt de faire demander la vie au troiſiéme ; que cette Eſcouade s'étoit d'abord jettée ſur eux deux, & qu'elle les avoit menez priſonniers au grand Châtelet ; mais que le Lieutenant Criminel, aiant eſtimé ſon action, l'avoit mis en liberté, & condamnant celle de l'autre, l'avoit châtié par la bourſe.

Parbleux, interrompit le Comte de Carnavan, voila l'hiſtoire d'un grand menteur & d'un fiefé poltron. Cependant à l'entendre on le prendroit pour un autre D. Guichot.

Il eſt vrai, repartit Campras, & je vois bien que dire & faire ſont chez lui deux choſes fort opoſées. Il devroit pourtant ſe corriger ſur cet article, ou du moins garder des bienſeances, & ne pas donner des

bourdes qu'on peut découvrir par la ſuite.

Un homme d'honneur & de jugement le feroit, dit Reinevillai. Mais comme il n'a ni l'un ni l'autre je crois qu'il ne changera jamais.

C'eſt un grand malheur pour lui, répondit Campras. Mais au moins ſon avanture lui aprendra à ſe retirer chez lui de meilleure heure.

Cela pourroit être, reprit Reinevillai, pourveu qu'il ne ſoit pas chez ſa Maitreſſe ; car quand on eſt auprés de ce qu'on aime le tems paſſe vîte, & on ne s'aperçoit pas de ſa longueur.

Vous avez raiſon, dit le Comte de Carnavan. La preſence de l'objet aimé a un ſi grand pouvoir ſur la liberté du cœur qu'on ne ſe laſſe point de lui parler ni de l'entendre. Les jours ne paroiſſant pas plus longs que des momens, & lors qu'on en eſt éloigné, les momens ſemblent des années. Je le ſai par experien-

ce, car avant que le Chevalier de Campras m'eût guéri du mal dont mon cœur étoit infecté, je ne dormois ni le jour ni la nuit, & je ſoufrois ce qu'on ne peut exprimer, mais c'eſt aſſez parler ſur ce ſujet. Il faut que je vous diſe une avanture qui n'eſt pas moins agreable que celle que Reinevillai nous a raconté. Quand il vit la compagnie diſpoſée à l'écouter, il parla de la ſorte.

Janctin eſt un homme fort à ſon aiſe, & qui aime la joïe au dernier point. Il n'eſt pas difficile en amour; la brune, ou la blonde, la petite ou la grande, la griſete ou la bien parée tout cela eſt de ſon goût. Comme il paſſoit ſur les dix heures du ſoir dans la ruë ſaint André, il rencontra une ces chauves ſouris de Venus qu'on apelle vulgairement racrocheuſe. Cette beauté nocturne lui donna le bon jour, quoi qu'il fût tres-nuit. Janctin charmé de cette attaque l'aborda, & lui dit plu-

ſieurs douceurs auſquelles la gaillarde répondit favorablement. Janctin ravi de ſa bonne fortune redoubla ſes careſſes, & enfin la partie fut bien-tôt faite. Cette charmante le mena chez elle où aprés avoir goûté pendant quelque tems, les douceurs de ſa converſation, un Breteur entra bruſquement dans la chambre, & dit en tirant ſon épée, comment vous dedauchés ma femme, il faut que je vous tuë. Janctin eut d'abord recours aux prieres, & aux ſoumiſſions. Mais voiant qu'elles n'adoucissoient point ce pretendu mari, il lui donne huit ou dix piſtoles qu'il avoit dans ſa bourſe. Cette pluïe de Danaé calma la fureur du Breteur qui s'en alla promptement. Janctin qui avoit un Diamant au doitg de trente piſtoles, craignant encore quelque nouvelle viſite, prit le parti de la retraite. La donzelle ſe jetta auſſi-tôt à ſon cou pour le conſoler de ſa diſgrace. Et comme elle le baiſoit de toute ſa force, elle mit

adroitement la main dans ſa poche, & lui prit une montre qui valoit au moins dix piſtoles ; Enſorte que Janctin s'en alla ſans montre, & ſans argent. Mais il n'en fut pas quitte pour cela, car paſſant dans la ruë Poupée, quatre filous ſe jetterent ſur lui, & lui prirent ſon chapeau & ſa perruque, avec un manteau d'écarlate & ſon diamant. Je crois qu'ils l'auroient mis nu comme la main ſi un Carroſſe qui venoit de leur côté, ne les euſſent obligé de ſe retirer. Janctin s'en fuit auſſi-tôt; Et comme il enfiloit ſa ruë à toutes jambes, un pot plein de piſſat qu'on repandit ſur ſa tête, lui fit faire un grand cri, & termina ſa courſe & ſes malheurs.

Cette Avanture eſt aſſez plaiſante, dit Campras, mais elle n'eſt pas extraordinaire. Les gens qui ſont canailles & qui ſe retirent tard chez eux courent ſouvent de pareils riſques. Je ſai une hiſtoire preſque ſemblable arrivée depuis peu à un de

mes voisins. La compagnie aiant souhaité de la savoir, il la dit de cette maniere.

Raimonville Huissier est un homme d'un embonpoint admirable, & qui a autant de simpathie pour la debauche, que d'antipathie pour les honnêtes plaisirs. Ces airs d'amasser du bien, & de faire des constitutions de rente ne sont point de son goût. Il declame tous les jours contre les avares, & dit qu'ils n'auront jamais de part au Roiaume des Cieux. J'avoüe que ce vice est odieux, & qu'il porte avec lui sa peine & sa condamnation. Mais quelque laideur qu'il ait, il est bien moins éfroiable que la debauche qui traine aprés elle la misere & l'infamie. Raimonville n'aprehendant ni l'ün ni l'autre, vit comme s'il étoit fort riche, ou comme s'il n'avoit plus qu'un jour à vivre. Dés le matin aprés avoir fait legerement ses expeditions, il passe le reste de la journée au Cabaret, &

une partie de la nuit avec l'objet de ſes amours. Là il l'entretient de la beauté de nos cotaux, de l'excellence de nos vins, & de la grande quantité qu'on doit en avoir. Aprés. Il parle des charmes & des apas de ſa belle, & lui proteſte en l'embraſſant, que la ſaiſie réelle d'une Terre n'a pas tant d'atraits pour lui que la ſaiſie de ſa charmante perſonne. Enſuite il revient à la bouteille, & aprés retournant à l'amour, il s'aplaudit, & éclate de rire de tout ſon cœur.

Un jour qu'il avoit fait ce manege là auprés de ſa Nymphe, il fût fort ſurpris d'entendre ſonner minuit, ce qui l'obligea de ſe retirer. En s'en allant, il ne ſongeoit qu'aux plaiſirs qu'il venoit de goûter, lorſque paſſant dans la ruë des Maturins quatre jeunes gens qui venoient du cabaret, l'obligerent à baiſer le derriere nu d'un des leurs. Monſieur l'Huiſſier qui n'étoit pas accoûtumé à de pareils complimens

fit d'abord le retif, mais comme il se vit menacer, il fut contraint d'obéir. On dit que dans le tems qu'il aprocha son visage, on lui envoia par le nez une exhalaison qui n'étoit pas des plus agreables, & qu'ensuite on lui demanda un écu blanc pour le parfum, & pour l'ofrande aprés quoi il s'en alla fort chagrin de cette avanture. Il est vrai qu'il avoit sujet de s'en plaindre, mais ce qui lui arriva un moment aprés étoit bien plus cruel, car comme il étoit à cent pas de chez lui, trois grands coquins, le prenant pour un autre, lui donnerent plus de vingt coups de bâton. Il avoit beau crier au meurtre, on m'assasine, personne ne venoit à son secours; en sorte que le pauvre diable gagna sa maison comme il pût, & a été plus de quinze jours au lit malade. On tient qu'il a fait serment de ne plus se retirer si tard, mais non pas de ne plus voir sa bergere pour laquelle il a plus d'amour que jamais.

Il ſeroit à ſouhaiter, interrompit le Comte de Carnavan, qu'il lui arrivât chez elle quelque cataſtrophe, afin de l'obliger à n'y plus retourner. Je ſuis ſeur que cela ne peut lui manquer, repartit Campras, parce que comme il n'y a ni honneur ni profit à voir ces gens là, le moins qui lui peut arriver c'eſt d'aller un jour à l'Hopital, ou chez le Chirurgien Roberdeau. Ces extrémitez ſont également dangereuſes, & pour peu qu'on ait de jugement on doit les éviter.

Dans le tems que cette compagnie ſe racontoit ainſi des hiſtoires les uns aux autres, il arriva un jeune Cavalier de leurs amis, qui les pria de lui dire leur ſentiment ſur une afaire de cœur qui le regardoit. Aprés qu'on lui eut demandé ce que c'étoit, il répondit en ces termes.

Le Baron de * * * aiant engroſſé ſous promeſſe deux filles qui ont acouché à même tems de deux en-

fans à la fois, leurs parens pretendant que c'étoit une ſubornation, l'ont pourſuivit en crime de rapt. Cette afaire l'embarraſſant extrémement, parce qu'il ne ſavoit où ſe refugier, il vint pour demeurer chez moi; mais ne l'y croiant pas en ſeureté, je le mis chez ma Maîtreſſe. Il n'y fut pas long-tems ſans s'en faire aimer; de ſorte qu'aujourd'hui étant allé pour les voir, je les y ai trouvé aux priſes. Le plaiſir qu'ils prenoient étoit ſi grand qu'ils me regardoient ſans ſonger à moi. J'ai été ſi étonné de ces infidelitez que je ſuis ſorti ſans pouvoir leur rien dire. Mais comme cet outrage m'eſt fort ſenſible je ne prétens pas en demeurer là. Mon deſſein, ſauf vôtre meilleur avis, eſt de maltraiter cette coquine, & de faire tirer l'épée à mon rival.

L'action eſt vigoureuſe, interrompit Campras, mais elle n'eſt pas ſpirituelle ni même conforme aux lois de l'honneur. C'eſt tout ce que vous

pourriez faire si c'étoit vôtre femme. Mais comme elle ne l'est pas, & qu'elle est autant maîtresse de son corps que vous êtes maître du vôtre, elle peut se donner à qui lui plaira sans que vous aiez raison de la fraper ni même de vous en plaindre. Pour moi si j'étois en vôtre place je n'en ferois que rire, quoique dans le fond de l'ame j'en fusse tres-fâché. Le mépris vous mettra au dessus de cette infidelité, au lieu que si vous témoignez en être en colere, vous serez au dessous d'une miserable dont l'infamie triomphera de vôtre honneur & de vôtre amour. A l'égard de son amant vous pouvez lui en faire quelques reproches, mais il faut que cela se fasse en galant homme, & sans emportement. Par là vous lui ferez voir ce que les loix de l'amitié prescrivent, & combien il s'est rendu indigne de la vôtre par un si mauvais procedé.

Le raisonnement, quoique tres-bon, ne satisfit point le Cavalier. Il

dit tout en colere qu'il vouloit donner cent coups de bâton à sa Maîtresse, & se couper la gorge avec son rival. Il est inutile, interrompit Campras, de nous demander nôtre sentiment si vous voulez suivre le vôtre. Mais sachez que vous ne l'aurez pas si-tôt executé que vous en serez peut-être fâché. Les afaires ont quelquefois de mauvaises suites, & les plus courtes folies sont toûjours les meilleures. La compagnie aiant été de cet avis, le Cavalier s'en alla sans rien dire, & chacun se quitta bons amis.







DIXIEME ENTRETIEN.



HILANTE eſt un des plus illuſtres Avocats du Roïaume, & d'une des meilleures Familles de Paris. On peut le mettre au rang des plus grands Hommes. Il a beaucoup de vertu, d'eſprit & d'expedition. Il ſait dix ſortes de langues & en connoit toutes les graces & les beautez. Il eſt également bon Poëte, & bon Orateur, & les lumieres qu'il a dans toutes les Sciences ne contribuent pas peu à le rendre ſi éloquent. Toutes ces excellentes qualités lui ont attiré la bien-

veillance du Roi qui lui a donné une penſion fort conſiderable. Il eſt vrai qu'il en fait un tres-bon uſage, & qu'il prend même ſur ce qui lui eſt neceſſaire pour en faire des liberalitez. Que les ames comme la ſienne ſont belles & qu'elles ſont dignes de loüanges!

Un jour que cet homme incomparable étoit fatigué du travail du Cabinet, il alla aux Tuilleries autant pour ſe delaſſer l'eſprit que pour y reſpirer l'air. Comme il ſe promenoit dans un parterre tout émaillé de fleurs & qu'il en conſideroit toutes les beautez, il fut agreablement ſurpris d'y rencontrer ſon cher Arſené qu'il n'avoit vû depuis long-tems. Ils ſe firent mille amitiez, & furent ravis de trouver l'occaſion de ſe promener enſemble. Mais voiant que la nuit aprochoit, & qu'ils avoient encore pluſieurs choſes à dire, ils allerent ſe repoſer dans un Café. Ils eurent le plaiſir d'y trouver Sophion & Clodo-

mir

nir qui ſont de leurs amis. Ils ſe joignirent tout quatre, & aprés avoir pris chacun une taſſe de Café, ils tomberent ſur de belles queſtions, & entre autre ſur celle de ſavoir qui avoit plus de gloire, ou celui qui oublioit un ſervice qu'il avoit rendu, ou celui qui l'aiant receu n'en conſervoit la memoire que pour chercher les occaſions de le reconnoitre.

Philante ſoutint que celui qui oublioit le ſervice qu'il avoit rendu, recevoit plus de gloire que celui qui s'en ſouvenoit, & qui ſouhaitoit de le reconnoitre; que le premier faiſoit paroître ſa generoſité par ſon oubli, & que le dernier ne marquoit la ſienne que par des vœux & des deſirs inutiles, que dans l'un la puiſſance ſe reduiſoit en acte, & que dans l'autre la volonté n'avoit ni acte ni puiſſance, ainſi que toute la gloire étoit pour le bienfacteur, & que l'autre ne jouiſſoit que d'un honneur imaginaire.

Je ne ſuis pas tout à fait de vôtre ſentiment, interrompit Arſenne. Celui qui ne ſe ſouvient pas de ſes bienfaits n'en a pas ſouvent plus d'honneur, parce que ce peut être un defaut de ſa memoire plutôt que de ſa volonté. Mais celui qui conſerve le ſouvenir du ſervice qu'on lui a rendu, & qui ſouhaiteroit de le reconnoitre, merite autant de gloire dans ſon impuiſſance que l'autre dans ſa liberalité. Le genereux trouve deux avantages dans ſa generoſité. Par le premier il ſe fait honneur à lui-même en faiſant paroître la grandeur de ſon ame, & par le ſecond il ſe fait des creatures qui lui ſont d'autant plus obligées qu'ils voudroient ſouvent le ſervir au depens de leur vie.

Cela eſt bon dans la ſpeculation, répondit Philante, mais tres-rare dans la pratique. La plûpart des hommes n'ont de la reconnoiſſance qu'autant qu'on leur continuë des liberalitez. Ils ceſſent d'en avoir obli-

ation ſi-tôt qu'elles finiſſent, & erdent ſouvent la memoire du bien u'ils ont reçu. Que Dorante faſſe tout e qu'il voudra pour s'excuſer de ſon ngratitude envers Fauſine, il n'aura amais raiſon. Elle l'a ſecouru dans le ems qu'il étoit fort malheureux, & u lieu de la reconnoitre, à peine ſe ouvient-il de l'avoir connuë.

Zantipe étoit priſonnier, & accablé de miſere & de maladies. Calpurnie l'a aſſiſté de ſa bourſe, & l'a retiré de priſon. Zantipe en a eu ſi peu le reconnoiſſance que Calpurnie étant tombé dans l'infortune, il ne lui a pas ſeulement rendu l'argent qu'elle lui avoit prêté, quoi qu'il en eût beaucoup, mais même il n'a pas voulu lui parler.

Votius a rendu ſervice à Thelemon, il l'a même ſauvé de la corde, Thelemon lui a pris ſon bien & l'a reduit dans la miſere. Votius a emploié les larmes & les prieres, mais Thelemon a toûjours été inexorable. Enfin il eſt priſonnier. Votius va le

voir, & lui fait ofre de ſervice. Thelemon l'accepta, & a l'adreſſe de le faire mettre en ſa place. Votius eſt plus à plaindre que jamais, parce qu'il eſt tout enſemble & priſonnier & miſerable. Ah quelle lacheté & quelle cruelle ingratitude.

Il eſt vrai, repartit Saphion qui n'avoit point encore parlé, que nos plus grands ennemis ſont ſouvent ceux auſquels nous avons fait plus de bien. Soit que cela vienne de la honte de ne pouvoir ſuporter la veuë d'un homme qui les a ſecouru dans leur beſoin, ou de la jalouſie d'être primé en generoſité, ces deux raiſons cauſent l'ingratitude de la plûpart des hommes. Cependant avec tout cela je ne voudrois pas refuſer de faire plaiſir à qui que ce ſoit. On ne trouve pas toûjours des ingrats, & l'experience nous fait connoitre que de petits plaiſirs ont ſouvent attirez de grans ſervices.

Vous avez raiſon, interrompit Philante, & neanmoins ce ne ſeroit

pas dans cette veuë que je voudrois obliger quelqu'un. L'action ne seroit ni belle ni honnête. Il faut faire du bien par le seul plaisir d'en faire. Et quand vous seriez assuré de n'en recevoir que de l'ingratitude, on ne doit pas se rebuter. Il est d'une belle ame d'agir genereusement. Au lieu que quand on oblige dans l'esperance de la reconnoissance le service est moins agreable, parce que la generosité n'en a pas été la cause, mais un interêt mercenaire qui témoigne la bassesse de son cœur.

Clodomir qui avoit gardé le silence jusqu'alors, & qui étoit charmé de ce raisonnement, dit tout haut, je suis de vôtre sentiment Philante. Rien n'est plus honnorable à celui qui oblige que de faire connoître son desinteressement. C'est la marque d'une vertu parfaite, & il est impossible que son oubli ne suive de prés sa liberalité. Il acquiert par là une veritable gloire, & si celui qu'il a comblé de ses

bien-faits ne peut les reconnoitre, il n'en est pas moins honnête homme, mais il en est plus malheureux.

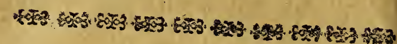
Que vos liberalitez, illustre Philante, ont reduit de gens dans cet état. Vous vous êtes fait un plaisir de les obliger sans songer à la reconnoissance. Dans le tems que j'étois abandonné de mes parens vous êtes venu à mon secours, vous avez fait genereusement ce qu'ils étoient obligez de faire, & vous avez triomphé du sang & de la nature.

Que d'obligations je vous ai, illustre & cher Philanthe, mon cœur en est tout penetré; & si mes services & tout ce que j'ay au monde étoient capables de les reconnoitre, je les emploiois avec autant de plaisir, que vous en avez eu à m'obliger. En attendant que je puisse avoir cet avantage, soufrez que je fasse des vœux pour vôtre prosperité. Que le Ciel vous regarde toû-

jours d'un œil favorable ; que le bonheur sans cesse accompagne vos pas, & que vos jours soient aussi longs que vous pouvez le souhaiter & que vos vertus le meritent.

Tandis que le cœur de Clodomir s'épanchoit ainsi en reconnoissance, la generosité de Philante souffroit ; & il passoit de tems en tems la main sur son visage pour cacher le rouge que sa vertu y faisoit paroitre. Enfin aprés que Clodomir eut fini, je vous suis tres-obligé, répondit Philante, des vœux que vous faites en ma faveur. Je voudrois les avoir meritez, & je vois bien que je les dois plutôt à vôtre amitié qu'aux services que vous pretendez que je vous ai rendus, & dont je ne me souviens point. En achevant ces mots, il tira un papier de sa poche; & pour changer la conversation, il dit, voici des vers qui sont d'un de nos meilleurs Poëtes, ils me semblent tres-beaux, & si vous souhaitez je

vous les lirai. La compagnie l'en aiant prié, il en fit cette lecture.



CONSEILS DE MONSIEUR A MADEMOISELLE.

J'ay des conseils à vous donner
Ce n'est pas le moien de plaire,
Iris on ne divertit guere
Quand on ne fait que raisonner.
Aussi j'aurois gardé sagement le silence,
Ou vous n'auriez de moi que de vaines chansons
Si je n'avois connu qu'une heureuse naissance,
Avoit sur vôtre cœur prevenu mes Leçons.
Soufrez donc que ces vers aident à vous conduire,

En cet âge charmant dont vous allez
jouir,
Assez d'autres sans moi voudront vous
rejoüir,
Mais peu se chargeront du soin de
vous instruire.



Commencez aujourd'hui le cours
D'une longue suite d'années ;
Esperez en croissant d'heureuses desti-
nées ;
Et qu'une belle humeur anime vos
beaux jours.
Il sied mal à quinze ans d'être triste &
reveuse,
Mais n'accordez à vos desirs,
Si vous avez dessein d'être long-tems
heureuse,
Que ce que la nature a d'innocens
plaisirs.



Vous n'avez pas besoin, Iris, que je
m'arréte
A vous montrer quelle est cette se-
vere Loi
Qui vous commande d'être honnête

Le ſang dont vous ſortez le fera mieux que moi.
Cet ordre Souverain n'admet point de diſpenſes
Et l'honneur en eſt ſi jaloux
Que ſur les moindres aparences
Ce Juge rigoureux prononce contre vous.



Fuiez dans vos diſcours l'enflure & la baſſeſſe
Qu'ainſi qu'en vos habits rien n'y ſoit affecté
Qu'une noble ſimplicité
En faſſe l'ornement, la grace & la richeſſe.
Celles dont la temerité
De termes trop ſavans parent leur Eloquence,
Au lieu de montrer leur ſcience,
Ne montrent que leur vanité.



Evitez la plaiſanterie
Dont les traits mediſans percent juſques au cœur,
Et pour rejouir l'Auditeur

Ne faites point de raillerie
Qui puiſſe bleſſer ſon honneur.
Si vos paroles prononcées
Sont l'image de vos penſées,
Voiez ſans vous flater d'un traitement trop doux
Ce que des têtes bien ſenſées
Sur de pareils diſcours, doivent juger de vous.



Qu'une ſevere contenance
Ne condamne jamais la modeſte licence
Des propos que vous entendrez
Aux bons mots que l'on dit joignez plutôt les vôtres,
Mais faites quand vous en direz,
Que les gens que vous raillerez
Puiſſent rire comme les autres.



Qui ſouffre l'aſſiduité
De l'Amant qu'a fait ſa beauté
En vain auprés de lui veut paſſer pour cruelle,
Un homme qui ſe voit d'une femme écouté
Semble devoir eſperer d'elle.



N'accoutumez point vôtre cœur
Seduit par la vertu de l'objet qui le tente,
A s'atendrir par la douceur
Même d'une amitié qui peut être innocente,
L'honneur dans ce commerce est fort mal assurée,
Ne vous y laissez point surprendre.
Un ami si sage & si tendre
Est bien plus dangereux qu'un Amant declaré.



Je ne defens point à la prude
De prendre un peu de soin de ce qu'elle a d'attraits,
Ce seroit une ingratitude
De negliger les dons que le Ciel nous a faits.
Mais si vous pretendez qu'on vous estime sage
Aprenez que le trop grand soin
De conserver cet avantage
Est un infaillible témoin
Qui prouve qu'on en fait quelque galant usage.

Celui qui ſans diſcernement
Adreſſe à tous venans les loüanges
qu'il donne
Fait grand tort à ſon jugement
Et ne fait honneur à perſonne.
Mais auſſi d'un cœur inhumain,
N'allez pas inſulter aux foibleſſes des
autres
Et que les défauts du prochain
Vous donnent ſeulement du degoût pour
les vôtres.



Ne diſputez jamais avec trop de cha-
leur
Mais jugeant de ſang froid & du pour
& du contre,
Si vous vous trompez par malheur
Loin de ſoutenir vôtre erreur
Laiſſez vous vaincre en ce rencontre,
Et par un beau retour plein de ſince-
rité
Revenez à la verité
Qui que ce ſoit qui vous la montre.



Il ne faut point chercher à voir
Les interêts cachez d'une intrigue ſe-
crete,

Quand on eſt curieuſe, & qu'on veut tout ſavoir
On eſt ſurement indiſcrete.
Si le ſecret vous eſt malgré vous revelé
Cachez le avec un tel ſilence,
Même à celui dont l'imprudence
Vous en a fait la confidence,
Qu'il doute quelquefois s'il vous en a parlé.



Celle qui ſoufre en ſa preſence
Qu'on vente en elle des apas
Ou des vertus qu'elle n'a pas,
N'eſt qu'une Idole qu'on encenſe
Une juſte loüange a dequoi nous charmer,
Mais un eſprit bien fait doit prendre
Bien moins de plaiſir à l'entendre
Que de peine à la meriter.

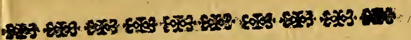


La mode eſt un tiran dont rien ne nous delivre
A ſon bizarre goût il faut s'accommoder
Mais ſous ſes foles loix étant forcé de vivre

Le ſage n'eſt jamais le premier à la
ſuivre
Ni le dernier a la garder



Philante aiant achevé la lecture de ces vers qui plurent fort à la compagnie, donna matiere à Clodomir de lire ceux-ci.



A MADEMOISELLE ***.

Cette charmante, Iris, ceſſe de ſouhaiter
Des vers qu'Apollon me refuſe
Et n'eſpere pas que ma Muſe
Puiſſe à preſent te contenter.
Je ne ſuis plus, quoi que tu faſſes
Tel que j'étois dans mes beaux jours
Quand à la ſuite des amours
Je badinois avec les graces.



C'eſt alors que j'aurois chanté
Tous les charmes de ta beauté
Sur un ton ſi doux & ſi tendre
Que mon cœur par mes chants ſe laiſ-
ſant émouvoir

Auroit presqu'autant pris de plaisir à m'entendre
Que mes yeux en ont à te voir.



Cet heureux tems n'est plus, excuse ma foiblesse,
Tout ce que je puis faire en l'état où je suis
C'est de combatre les ennuis
Que traine aprés soi la vieillesse,
Mon esprit plus timide & mon corps plus pesant
Me font voir toute ma misere
Je pleure le passé, je me plains du present
Et l'avenir ne me plait guere.



Non, non, puisque mes cheveux gris
Ont fait fuir les jeux & les ris,
Il ne faut plus que je t'ennuie.
Quel agrément trouverois-tu
A m'entendre prêcher d'un ton de Jeremie
Qu'il n'est aucun plaisir sur la fin de la vie
Que celui d'avoir bien vécu.



Cependant c'est ce que je pense
Ce que chacun doit penser à son tour,
Ce que toi-même enfin tu penseras un jour,
Heureuse si tu peus m'en croire par avance
Et si dés aujourd'hui faisant quelques eforts,
Un sentiment si salutaire
T'arrache à des plaisirs qui ne dureront guere.
Pour t'épargner mille remords.



Ces vers furent trouvez de si bon goût qu'on les aplaudit extrémement. Et Arsene pour continuer à divertir la compagnie fit la lecture de la piéce suivante.



MORALE POLITIQUE.

Crains tout de ton ami, crains tout de ta Maîtresse,

Il n'est plus de sincerité,
Le Siecle est corrompu l'on n'y voit que
bassesse
L'on y voit qu'infidelité.
La bonne foi n'est plus que foiblesse ou
sottise
L'interêt fait sembler la trahison per-
mise.
L'honnête homme, & l'homme de bien
Ils peignent la verité facile
Ils ne separent plus l'honnête de l'utile
Et quand l'interêt parle, ils n'écoutent
plus rien.
Si le vice produit une heureuse abon-
dance
Le méchant n'y voit rien qui lui soit
odieux
Ou s'il est vrai qu'il voit l'horreur de
son ofense,
La douceur qu'il en tire est ce qu'il voit
le mieux.
Et pour se derober au remords qui le
géne'
Il change le destin du penchant qui l'en-
traîne
Au lieu de l'avoir combatu,

Il contraint sa raison d'éprouver ce
qu'il aime
Et ne pouvant monter jusques à la
vertu
Il la fait décendre elle même.
Un scelerat qui voit que tout cede à ses
vœux
Que le malheur fait les coupables,
Et qu'on n'est innocent qu'autant qu'on
est heureux
Selon le rang qu'on tient le crime se
mesure.
Il change chez les grands de nom &
de nature
L'injustice chez eux n'est que raison
d'Etat.
Les crimes sont permis en bonne poli-
tique
Et toute leur noirceur disparut à l'é-
clat
Que la fortune communique.
Il faut oser faillir pour pouvoir s'élever,
Le bonheur ne suit pas la timide inno-
cence
Qui forme un grand dessein ne sauroit
l'achever.

Que la vertu ne ſoufre un peu de violence.
Pour monter aux grandeurs il faut avoir recours
A des menagemens & de laches detours.
Qui ne relache rien de ſa delicateſſe,
Dans tout ce qu'il projete avance foiblement,
On n'aquiert pas les biens à force de baſſeſſe,
Qui veut les meriter les obtient rarement.
Ce n'eſt plus la vertu qui regne dans les cœurs
L'uſage en eſt perdu, le ſiecle l'a bannie
Ce qui devroit venir de la gonté des mœurs
Vient de l'adreſſe du genie.
On croit de ſon devoir s'être bien aquité
Lors que l'on a fait voir un air de probité,
Le reſte eſt inutile, & n'entre point en conte

Tout roule sur un beau dehors
Et pour mettre le cœur à couvert des remords
On ne met que le front à couvert de la honte.



Cette lecture finie Sophion pour achever la satisfaction de la compagnie, & particulierement de ceux qui aiment le Tabac, lut ces Vers à sa loüange.



VERS POUR L'ELOGE du Tabac.

Petun, agreable Ambrosie,
Vrai Theriaque des soucis,
La manne qui seule adoucis
Les troubles de ma fantaisie;
Ah que je cheris les éforts
De ces delicieux transports,
Par qui ma tristesse est charmée
Ce Tabac en s'évaporant

D'avec ſoi reduit en fumée
Le chagrin importun qui me va devo-
rant.



Je me moque de ces Critiques
Qui d'un prejugé ſans raiſon
Abhorrent cette exhalaiſon.
Que leurs jugemens ſont iniques !
Les Aſtres qui ſont dans les Cieux
Fument la nuit de tout leur mieux,
Phebus ce grand beuveur du monde
Montre qu'ils ne ſont que des foux
Parcourant la machine ronde
De l'un à l'autre bout;
Pour fumer comme nous.



Jupin irrité par nos crimes
Prêt d'exterminer les humains
Quite la foudre de ſes mains
Pour les parfums de nos victimes.
Et ces meteores divers
Que nous voions fendre les airs,
Ce ſont des pipes allumées
Que les Dieux prennent tour à tour,
Rempliſſant avec ces fumées
Tout le vaſte poupris de leur divin
ſejour.



Les monts brulants sont des tavernes
Où fument les Dieux souterrains.
Neptune avec ses Dieux marins
Fument du vent dans leurs cavernes;
Le poumon fume incessamment
Reparant de cet aliment
Les esprits auteurs de la vie;
Et lors que cessent ses eforts
L'ame aussi-tôt n'a plus d'envie
De faire plus long-tems son sejour dans le corps.



Puisque la loi de la Nature
Change en fumée & en esprits
L'aliment que nous avons pris
Pour en tirer sa nourriture;
Et que le tems que nous vivons
Est le même que nous fumons,
Comme une ordre qu'il nous faut suivre,
Je veux donc vivre pour fumer
Et veux fumer afin de vivre,
Puisqu'au fond c'est tout un que de vivre & fumer.



Enfin porter un diademe
Posseder de riches tresors,
Gagner des villes & des forts
Et bruler d'un amour extreme
Savoir tous les plus beaux secrets
De la nature & ses efets
C'est se repaitre de fumée,
Puis donc que par ses doux apas
Elle est de tout le monde aimée
Pourquoi serois-je seul qui ne fumerois
pas.



Ah! que c'est une reverie,
Baume de vie, ô cher Petun,
De n'aimer pas ton doux parfum,
Puisque tout n'est que piperie.
Piper regnoit au tems jadis,
Puisqu'on pipoit au Paradis,
Les oiseaux aiment la pipée,
Le monde pipe à qui mieux mieux
Bref pour finir cette équipée
Piper est le metier des hommes & des
Dieux.



Ces vers parurent fort plaisans & on

on rit de bon cœur. Caſſandre qui étoit arrivé il y avoit un moment, & qui les avoit entendu avec plaiſir, dit que puiſqu'ils étoient à la loüange du Tabac en fumée, il vouloit dire une chanſon a la loüange du Tabac en poudre. Comme il a la voix tres-belle, la compagnie l'en pria, & auſſi-tôt il chanta celle-ci de la meilleure grace du monde.



CHANSON NOUVELLE ſur un air d'Opera.

Non je ne puis m'y reſoudre,
Vous avez beau m'exhorter,
Iris je ne puis plus quiter,
Le Tabac que je prens en poudre.
Long-tems d'un eſprit obſtiné
Comme vous je l'ai condamné,
Mais dans les vertus qu'il poſſede,
Mes maux y trouvent du ſecours.
C'eſt mon plaiſir, c'eſt mon remede,

Ai-je tort de l'aimer toujours ?
Je ne puis soufrir qu'on me gronde
Accommodez-vous avec lui ,
Si c'est un vice aujourd'hui
C'est celui de tout le Monde.
Chacun s'en sert à tout moment ,
L'on en presente galament ;
L'on porte en main la Tabatiere ,
Vous en voiez d'Agathe & d'or ,
L'on prend la plus riche matiere
Pour loger un si grand Tresor.
Tous les jours vous blâmez la France
D'avoir pris ce goût odieux ,
Mais sachez qu'il regne en tous lieux,
Tirez en cette consequence.
Le Tabac dans l'Univers ,
Satisfait tant de goûts divers ,
Si l'Espagne , si l'Angleterre ,
Y trouvent de si doux apas ,
S'il charme enfin toute la Terre ,
Tant de gens ne se trompent pas.
Dans vôtre colere éloquente ,
Dans son odeur que vous blamez ,
En la sentant vous vous pâmez,
Elle est pour vous trop violente.
En bonne foi tous ces parfums

Ne vous sont que trop importuns,
Si vous trouvez l'œillet aimable,
Le Jasmin ou quelqu'autre fleur,
Le Tabac d'humeur sociable,
Pour vous plaire on prendra l'odeur.
De la tristesse il nous dégage,
Il nous rend un esprit nouveau,
Des eaux qu'il tire du cerveau
Il nous guérit, il nous soulage.
Par son puissant chatouillement
Il excite à l'éternument,
Chacun nous dit, Dieu vous benisse,
Toujours d'un ton civil & doux,
Et vous maudissez comme un vice,
Ce qui nous fait benir de tous.
Belle Iris, cessez d'en médire,
Pourquoi vous déplait-il si fort,
Avec vous il a du raport,
C'est vous comme lui qui m'inspire
Dans mon chagrin, dans mon ennui
Je pense à vous, je songe à lui.
S'il est mauvais vous étes fiere,
Mon cœur en sent les mêmes coups
Et je languis sans Tabatiere,
Comme si j'étois loin de vous.

On fut tres-ſatisfait de cette chanſon. On demanda à Caſſandre s'il en étoit l'auteur, il répondit que non, & que c'étoit un de ſes amis de qui le merite égaloit la reputation. Cette loüange ne ſervit pas peu à augmenter l'eſtime qu'on avoit pour elle. Caſſandre ravi de ſon ſuccez dit qu'il avoit une petite piéce du même Auteur qui étoit des plus belles & des plus galantes. On le pria de la faire voir, & auſſi-tôt il tira un papier de ſa poche où il lut ces Vers.

BALADE.

Il eſt un jeu divertiſſant ſur tous,
Jeu dont l'ardeur ſouvent ſe renouvelle,
Il divertit & la laide & la belle.
Soit jour, ſoit nuit à toute heure il eſt doux
Or devinez comment ce jeu s'apelle.



Le beau du jeu n'eſt connu de l'Epoux,

C'eſt chez l'Amant que ce plaiſir excelle
De regardans pour y juger des coups
Il n'en faut point, jamais on n'y querelle,
Or devinez comment ce jeu s'aplele.



Pour troubler ces plaiſirs, les Maris en courroux
Souvent paſſant la nuit à faire ſentinelle,
Mais les Amans d'accord, pour punir ces jaloux
A leur intention s'en donnent de plus belle,
Or devinez comment ce jeu s'apelle.



On evite le bruit du monde & de la cour
On ne trouve ce jeu plaiſant qu'à la ruelle
A tout autre l'on veut l'éclat & le grand jour
A celui-ci l'on aime à jouer ſans chandelle,
Or devinez comment ce jeu s'apelle.



Les belles à present n'ont plus tant de rigueurs
On se plait à ce jeu, toutes ont de cervelle,
Que dans ce monde cî, le plus grand des malheurs
Est d'être sans amant & de rester pucelle,
Or devinez comment ce jeu s'apelle.

ENVOI.

Trop severe beauté, qui percez de vos coups
Mon cœur, qu'amour a fait si tendre & si fidele,
Si j'avois le bonheur d'y jouer avec vous,
Ce cœur vous aimeroit d'une ardeur éternelle.
Or devinez comment ce jeu s'apelle.



Ma joie que la lecture de cette piéce causa ne put mieux s'exprimer que par les aplaudissemens dont elle

fut ſuivie. Philaute qui rend toûjours juſtice à tout le monde, & qui n'eſt jamais jaloux de la gloire de perſonne, étant ſufiſamment ſatisfait de celle que ſon merite lui attire, dit à la loüange de cet Ouvrage, que l'invention & les vers en êtoient fort galans, qu'on y voioit des penſées delicates, & que les envelopes qui les couvroient ne donnoient pas moins de plaiſir par la varieté de leurs ombres que par celle de leurs beautez. Le ſentiment d'un ſi rare genie fut auſſi-tôt aprouvé. Et aprés avoir dit encore quelque choſe ſur ce ſujet, on ſe ſepara fort contents d'une converſation ſi agreable.







ONZIE'ME ENTRETIEN.

FLORIDAN a beaucoup de ſanté, d'argent & d'embonpoint, mais tres-peu d'eſprit, de jugement & de memoire. Quand il parle, il ne ſait ce qu'il veut dire, & quand il a parlé, il ne ſe ſouvient plus de ce qu'il a dit. On peut joindre à toutes ces rares

qualitez celle d'être la plus grande dupe, & le plus visionaire de tous les hommes.

Silvande a de l'esprit & de la memoire, mais il manque de jugement. Il n'est pas plus capable de garder un secret que le Barbier de Midas. La turlupinade fait son capital. Il raille indifferemment tout le monde, & il aimeroit mieux perdre un bon ami que de manquer à dire un bon mot. Quant à sa figure, elle n'a ni grace ni beauté. Il est d'une taille mediocre & d'une maigreur éfroiable. Sa couleur est livide ou basanée, & lors qu'il ne parle point on le prendroit plutôt pour une Momie d'Egipte que pour un homme vivant.

Celion a la taille grande le visage petit & les yeux pleins de feu. Il fait l'Orateur, & veut passer pour un heros. En un mot, il est fort content de sa personne, mais personne ne l'est de lui. Il parle toûjours de ses combats & de ses victoires, & on diroit à l'entendre qu'il a merité plus de

triomphes que les Alexandres & les Cesars.

Voila les portraits & les veritables caractères des trois personnes qui feront le principal sujet de cet entretien. Un jour qu'ils avoient envie de boire du vin de liqueur, ils allerent ensemble dans le Café de Gantois ruë Mazarine. Comme c'est un lieu fort agreable, & où il va quantité d'honnêtes gens, & même de tres-beaux esprits, il s'en trouva quelques uns qui prirent plaisir à les entendre.

Floridan commença d'abord à demander une bouteille de vin de Canarie. On la lui aporta, & quand il en eut goûté, il demanda d'un air brusque, quel étoit ce vin la. Le garçon lui répondit que c'étoit du vin de Canarie. Ce n'est pas de celui-la que je vous ai dit, reprit Floridan, c'est du vin de Cotte rotie. Vous me pardonnerez, interrompit le garçon, c'est du Canarie que vous m'avez demandé, & si nous en avions de meil-

leur nous vous le donnerions avec plus de plaisir pour répondre à l'honneur que vous nous faites. A ces mots Floridan se radoucit, & le regardant avec un souris, dit tout haut, qu'importe Cotte-rotie ou Malvoisie, tout cela est bon à boire. Je l'avoüe, repartit le garçon, mais celui-la, Monsieur, est du vin de Canarie, & du meilleur qu'il y ait en France.

Cette Scene parut fort plaisante; & ensuite nos gens donnerent vigoureusement sur la bouteille qui fut bientôt à sec. Comme elle n'avoit servi qu'à les mettre en goût, ils en demanderent une autre; & dans ce tems Silvand pour rejouir la compagnie, dit qu'il étoit arrivé depuis peu une histoire fort singuliere au sujet d'une Demoiselle de l'Ile nôtre Dame. Celion & Floridan, aiant souhaité de la savoir, il la raconta de cette maniere.

Aminte qui est le nom de la Demoiselle dont je vais parler, a l'ame

grande & belliqueuſe. Elle a la taille belle & le port majeſtueux, ſon viſage quoi qu'irregulier eſt aſſez agreable, ſes yeux ſont fort beaux, & tout cela joint enſemble fait que bien des gens en deviennent amoureux.

Boiſdoré que vous connoiſſez étant un jour aſſis ſur un banc aux Tuilleries, fit connoiſſance avec Aminte qui y étoit auſſi. Comme il ſe trouva heureuſement qu'ils étoient d'un même quartier, Boiſdoré lui en témoigna ſa joie, & lui dit que s'il ne croioit pas que ſes devoirs lui fuſſent importuns, il auroit quelquefois l'honneur de les lui rendre chez elle. Aminte touchée de cette honnêteté, lui répondit que les gens comme lui n'incommodoient jamais perſonne, & qu'il pouvoit y venir quand il voudroit.

Boiſdoré charmé de cette réponſe ne manqua pas d'y aller le lendemain. Aminte le reçut parfaitement bien, & la converſation fut tres-agreable. Deux jours aprés il y retourna, & à

la troiſiéme viſite, il lui fit ofre de ſon cœur. Mais la cruelle le refuſa, & lui fit connoitre que le moïen de lui plaire n'étoit pas de lui parler de galanterie. Cet obſtacle redoubla la paſſion de Boiſdoré, & deſeſperant de la gagner par ſes douceurs, il me propoſa de feindre de nous batre en ſa preſence, & de me laiſſer vaincre. J'acceptai ce parti avec plaiſir. Et comme un jour elle mit la tête à la fenêtre, Boiſdoré & moi qui êtions en ſentinelle, tirames l'épée l'un contre l'autre. J'affectai d'abord de tenir ferme; mais voiant qu'il me pouſſoit de trop prés, & que les beaux yeux de la Demoiſelle l'animoit au combat, je voulus reculer. Dans ce tems il gagna le fort de mon épée, & auſſitôt il paſſa ſur moi & me deſarma. Je m'en allai de mon côté, & lui monta chez la Demoiſelle qui le reçut à bras ouverts, & le regarda comme un Heros. Il ne manqua pas de lui faire mon éloge ſuivant la maxime des victorieux, qui pour augmen-

ter leur gloire exagerent toûjours la valeur des vaincus. Aprés avoir été quelque tems auprés d'elle, il me vint trouver dans un Cabaret où nous nous étions donné rendez-vous. Il me rendit mon épée, & nous bûmes à la santé de la Demoiselle, & en memoire de nôtre victoire.

Floridan quoique stupide, ne put s'empêcher de rire de cette Avanture. Il demanda si la Demoiselle étoit morte; non répondit Silvande, elle est encore en vie. Mais ne nous avez-vous pas dit, repartit Floridan, qu'elle avoit le visage lait & les yeux égarez, point du tout, interrompit, Silvande, je vous ai remarqué qu'ils étoient tres-beaux & que son visage étoit agreable. Cependant, il me semble reprit Floridan que vous avez ajouté que sa taille étoit petite. Rien moins que cela, repliqua Silvande. Je vous ai observé, qu'elle étoit grande, & que son port étoit majestueux. Parbleu, dit Floridan, il y a bien du beau & du magnifique dans tout cela.

Tandis qu'il faifoit paroitre par ces interrogations ridicules, le peu d'efprit, de jugement & de memoire qu'il avoit, on aporta une feconde bouteille de vin de Canarie. Elle fut attaquée avec autant de vigueur que la premiere, & buë auffi promtement. Ils en demanderent une troifiéme, & en attendant qu'on l'aportât, Celion qui avoit une demangeaifon de parler, dit qu'il lui étoit arrivé plufieurs Avantures, & une entre autre qui meritoit bien d'être racontée; Silvande & Floridan le prierent de la dire, & auffi-tôt il parla de la forte.

Mille exemples nous font voir que le propre de l'amour eft de changer entierement le cœur de l'homme. Il donne fouvent de l'ambition à ceux qui font nez dans une baffe fortune, & leur fait entreprendre des actions heroïques. Par un autre éfet de fon caprice, il abat le courage de ceux dont la naiffance & la gloire de leurs Ancêtres les mettoient en état d'imi-

ter les exploits des plus grands conquerans. Il les fait renoncer à l'ambition, & les porte à ne chercher que la solitude pour rever avec loisir à celle qui a fait naitre leur passion, & qui les a rendus insensibles à toute autre chose. C'est ce que vous allez voir dans l'avanture que je vais vous dire.

J'étois né pour les grandes actions, & les combats que j'ai fait contre les Turcs, & pour le service du Roi contre les rebelles de ses Etats, devoient me procurer les plus glorieux emplois de la guerre. Peut-être qu'à la fin je les aurois obtenus, si l'amour ne se fût emparé de mon cœur, & ne l'eût rendu sensible au plus bel objet du monde. C'étoit la fille du Comte de . . . dont les charmes & les apas m'attirerent plusieurs rivaux. J'eus le bonheur de les suplanter excepté trois des plus braves & des plus determinez. Je resolus d'emploier la force, où l'adresse n'avoit pu reussir, & de les attaquer par tout où

je les trouverois. Un jour que j'allois à la campagne je les rencontrai à une lieue de Paris. La colere que leur presence me causa fut si grande, que je mis le pistolet à la main, & je me batis contre les trois l'un aprés l'autre. Je cassai d'abord l'épaule du premier. Je tuai le cheval du second qui en tombant lui rompit la jambe, & ensuite j'allai l'épée à la main au troisiéme, qui tira aussi-tôt la sienne & vint à ma rencontre. Nous nous bâtimes vigoureusement. Je reçi un coup qui me blessa legerement au poignet, mais en même tems je lui en donnai un autre qui lui perça le bras de part en part ; Desorte que ne pouvant plus tenir son épée, il voulut la changer de main. Dans ce moment je m'en saisi, & me rendis son vainqueur. Ce combat quoi que tres-honnorable pour moi, m'attira de si facheuses afaires, que je fus contraint de sortir du Roiaume. Je vous avoüe que cette sortie me fit beaucoup de peine, parce qu'elle

m'éloignoit de la perſonne du monde que j'aimois le plus. Cependant l'eſperance que j'avois de la revoir adouciſſoit quelquefois mon chagrin, je vequis de cette maniere prés de deux mois, faiſant tout mon poſſible pour accommoder mon afaire. Lors qu'elle fut terminée je revins à Paris, où j'apris pour mon malheur que la Demoiſelle étoit mariée au plus grand de mes ennemis. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour moi. Elle me donna tant de douleur que j'y ſonge continuellement. Les lieux les plus obſcurs ſont ceux que je cherche pour déplorer cette perte, & s'il faloit livrer mille combats pour la reparer, je ſerois auſſi aſſuré de la victoire que du triomphe que nous allons faire de cette troiſiéme bouteille.

A ces mots le garçon leur ſervit à boire, & la bouteille ne dura guere plus long tems que les deux premieres. Ils firent venir du Café, & aprés en avoir pris chacun deux taſ-

ſes, le car d'heure de Rabelais arriva. Floridan ne voulut paier que ſa part. Celion & Silvande diſoient que c'étoit à lui à paier le tout. Sur cette diſpute, ils voulurent voir ce que le ſort en decideroit. On joüa à pair & à non. Silvande retint pair, & Celion perdit. Celui-ci prit ſa revanche contre Floridan qui retint non & gagna. Celion ſoutint qu'il avoit pris pair, & lui dit tant de choſes pour l'en perſuader, que Floridan croiant avoir perdu les trois parts, paia le tout.

Pendant cette diſpute, les Auditeurs ſe prenoient par les côtez à force de rire; & Batonville qui en étoit du nombre, voulant ſe divertir, loua Floridan ſur ſon bonheur & ſur ſon adreſſe au jeu. Celui-ci en demeura d'accord. Et néanmoins, reprit-il, il ſemble que j'ai paié; comment cela ſe peut-il faire. Il eſt vrai, répondit Batonville, mais c'eſt un honneur que la fortune vous a voulu deferer. Elle ne le fait pas con-

tinuellement ; & j'en ſuis ſi perſuadé que dans une autre rencontre vous gagneriez tout ce qu'on joueroit contre vous. Cet embonpoint naturel, & cette couleur vermeille qui vous accompagnent feront que vous aurez toûjours l'avantage ſur les autres, & qu'on vous regardera comme le plus agreable & le plus réjouiſſant des mortels.

Vous n'étes pas le ſeul, repartit Floridan, qui m'ait dit cela. Pluſieurs perſonnes auſſi graves que vous m'en ont aſſuré, & même de fort jolies Demoiſelles m'en ont donné des preuves ccnvaincantes. En finiſſant ces mots, il commença une de ſes Avantures où le galimatias triomphoit : mais il fut interrompu par une querelle qui arriva entre un Caſtillan & un Navarrois au ſujet de l'eſprit & de la beauté de leurs Maîtreſſes. Le premier ſoutenoit que la ſienne étoit la plus ſpirituelle & la plus charmante du monde. Le dernier prétendoit au contraire que c'é-

toit ſa Maîtreſſe, & qu'elle meritoit d'être Reine ou Imperatrice, tandis que l'autre ne ſeroit digne tout au plus que d'être ſa ſujete.

Sur cette plaiſante conteſtation, ils en vinrent a des railleries piquantes, & enſuite à des paroles plus fortes. Le Caſtillan qui étoit yvre à ce qu'on dit, ne pouvant ſoutenir davantage cette querelle, jetta une taſſe pleine de Café dans le viſage du Navarrois, & en même tems mirent tous deux l'épée à la main. Comme le Navarrois ne voioit pas bien clair à cauſe que ſes yeux étoient remplis de Café, il ſe batit un peu en retraite. Dans ce tems l'épée lui tomba de la main, & le Caſtillan que la fureur l'animoit, ne s'en apercevant point, lui pouſſoit toûjours de grans coups de la ſienne; enſorte que le pauvre Navarrois ſe trouva obligé de parer des mains, & alors la compagnie qui ne pouvoit les ſeparer, fit un grand cri, en diſant prenez garde, vous l'allez tuer. Le Caſtil-

lan cessa de le pousser, & se contenta de le marquer de quelques coups sur la tête. Cette action a eu ses partisans. Les uns ont été pour le Navarrois, & les autres pour le Castillan. Cependant le plus grand nombre ne fut pas pour celui ci. Je ne veux pas dire qu'ils aient tort d'avoir été contre lui, mais je dirai que nos trois originaux ne furent pour personne, car d'abord qu'ils virent les épées nues, ils decamperent promptement, & sur tout le brave Celion qui s'enfuit des premiers, tant il aprehendoit que sa valeur ne l'abandonnât dans une occasion si perilleuse.







DOUZIEME ENTRETIEN.

DAMON & Licas bûvoient des liqueurs dans un Café, où ils s'étoient donné rendez-vous, pour s'entretenir tête à ête de quelques afaires qu'ils avoient nſemble, lors qu'un homme que Damon avoit vû une ſeule fois à la romenade entra, & les aborda avec

la même familiarité que s'il les avoit pratiquez l'un & l'autre toute sa vie. Il apella Damon par son nom en le saluant, & ne le surprit pas moins parce qu'il ne pensoit pas en être si bien connu, qu'il fut étonné des questions qu'il lui fit coup sur coup sans attendre ses réponses, en lui demandant des nouvelles de la plûpart de ses proches parens & presque de tous les honnêtes gens avec qui la societé l'unissoit.

Licas n'hezita point à croire que c'étoit un ami particulier de Damon, & s'imagina que la civilité l'engageoit de le prier à prendre part à leur petit regal. Damon qui vouloit éloigner ce perturbateur de leur conversation, prit la parole, & dit naturellement à Monsieur Fantasquin, c'est le nom du personnage, qu'il joindroit ses instances à celles de Licas pour le faire asseoir, s'ils n'avoient ensemble quelques discutions secretes qui lui interdisoient le plaisir de jouir de sa compagnie ; mais il n'étoit

plus tems. Fantasquin étoit déja en possession d'un siege, & apellant un garçon, prétoit aussi peu l'oreille à Damon, qu'il avoit paru attentif aux ofres de Licas.

Fantasquin, le plus vain de tous les mortels, ne fut pas plûtôt assis qu'il s'arma d'un verre, & commença la conversation en disant, qu'il attendoit un homme de qualité qui devoit arriver dans un moment & qui l'avoit prié de l'introduire chez un Ministre d'Etat dont il avoit besoin. Il prit de là occasion de vanter son credit, ses habitudes, & la consideration qu'avoit pour lui presque tout ce qu'il y a de gens distinguez dans tous les Ordres du Roiaume. Il fit le détail d'un grand repas où il s'étoit trouvé le jour precedent. Il parla de nouvelles en homme qui respire souvent l'air des Tuilleries; Enfin Damon l'interrompit pour lui demander si les Comediens ne donnoient pas ce jour là les Fâcheux de Moliere, lui faisant entendre à demi mot qu'il pourroit y

faire un Rôle. Il lui répondit qu'il ne ſortoit jamais de chez lui ſans s'arrêter au premier carrefour pour lire toutes les affiches d'un bout à l'autre; que cette curioſité l'inſtruiſoit de ce qui y avoit de plus nouveau dans l'empire des lettres, & fourniſſoit de matiere aux conferences où il ſe trouvoit trois fois la ſemaine dans une aſſemblée de beaux eſprits. Il s'en rencontre toûjours quelqu'un, dit-il, qui connoit l'Ouvrage dont je parle: on en explique les ſujets, on aplaudit ce qu'il y a de bon; on critique ce qui eſt mauvais; & comme vous ayez beaucoup de memoire, ajoute Damon, vous faites vôtre profit de tout cela, & repandez enſuite dans les lieux où vous allez, des recits pleins d'erudition, des ſentimens juſtes, & des deciſions ſouveraines qui ne vous coutent gueres.

Je ne laiſſe pas, repliqua Fantaſquin, d'avoir un millier de Volumes bien conditionnez, que je ne fais voir à perſonne de peur qu'on ne m'en

emprunte, & que je ne vois guere moi-même, parce que je n'en ai pas le tems.

Il eſt vrai, repartit Damon, qu'un homme qui vous connoit me diſoit l'autre jour que vous êtes accablé d'afaires; que vous vous retirez toutes les nuits à deux heures; que vous vous levez à dix, que vous reſtez à vôtre toilete juſqu'à midi ſonné, aprés quoi vous allez diner chez quelqu'un, & paſſez le reſte du jour à philoſopher, & à vous faire admirer dans tous les endroits où l'on a l'honneur de vous voir.

Ne parlons point de cela, interrompit Fantaſquin; La Philoſophie que je profeſſe eſt moins morale que Politique; c'eſt mon paſſepartout, & mon œconome, mais pour revenir à la queſtion que vous venez de me faire, je vous dirai qu'on repreſente aujourd'hui une piéce nouvelle, dont l'Auteur ne doit pas attendre un bon ſuccez.

On lui en demanda la raiſon. C'eſt,

dit-il, que le goût du parterre se rafine tous les jours, & qu'aprés avoir perdu Corneille, Racine & Moliere, il semble que tout ce qui nous est resté d'Auteurs de Theatre ait perdu le bon sens.

Ce que vous dites est outré, s'écria Licas; les grans Hommes dont vous parlez n'ont pas mieux commencé que nos modernes, mais ils sont venus dans des tems plus favorables. Ils étoient recherchez, parce qu'il y avoit alors plusieurs Troupes de Comediens dans Paris, qui rendoient par leur émulation les bons Auteurs plus contens de leurs peines, & le Public plus satisfait des plaisirs. Si les Corneilles & les Racines ne commençoient que d'aujourd'hui, leur reputation n'iroit pas si loin qu'elle a été. Ils trouveroient des Acteurs qui les mépriseroient comme des gens qui ne peuvent se passer d'eux & qui les font subsister: qui croiroient leur faire trop d'honneur en recevant leurs piéces, & qui enfin les rebuteroient par

les injustices d'une cabale qui rejette souvent les meilleurs ouvrages pour favoriser les fadezes d'un de sa Troupe.

Rien n'est plus vrai, dit Damon, que l'unité des spectacles n'est pas favorable au Public ; ils seroient donnez avec plus de soin, & paroitroient plus agreables si on les multiplioit. Je sai des piéces qu'on n'a point vuës & qu'on ne verra jamais, qui assurement iroient de pair avec les plus belles qu'on representoit autrefois, si les connoisseurs desinteressez, & les plus redoutables souffleurs avoient des Theatres & des Comediens à choisir.

Il est constant, reprit le Philosophe d'un ton grave & serieux, que la ruine de Cartage causa celle de Rome ; qu'un amant sans rival bâille souvent auprés de sa Maîtresse, & devient aussi froid qu'il étoit plein d'ardeur, lors qu'il avoit interêt d'élever le merite de sa passion sur les debris de son concurrant ; qu'enfin les espé-

ces uniques , loin de se perfectionner, degenerent par un defaut d'activité que l'oposition fait naitre, & qui est le principe de la generation des plus belles choses.

Ce galimatias philosophique fit rire les deux amis & deconcerta Fantasquin, qui pour s'épargner une plus longue confusion changea de discours, en leur faisant remarquer un homme à Rabat dont l'encolure épaisse, & la phisionomie stupide ne donnoient pas une grande idée de son genie.

C'est un Avocat, dit Fantasquin, qui a plus d'esprit qu'il n'est gros. Ce n'est pourtant ni du beau ni du bon, mais c'est de celui qui ne s'épuise point pour faire durer un mauvais procez. Il y a dix ans qu'il plaide contre un honnête homme, qui malgré son bon droit se ruine à défendre une juste cause, & qui ne peut ni s'accommoder, ni perdre, ni gagner.

Damon & Licas qui connoissoient les personnes dont il parloit convin-

rent que Fantasquin savoit la carte, & se divertissant à le faire parler comme un homme qui se fourroit par tout, qui s'informoit de tout, & faisoit de sa tête un magazin de bonnes & de mauvaises choses pour paier son écot, lui demanderent s'il ne connoissoit pas un Cavalier en deüil à qui l'on portoit une caraffe d'orgea.

Il lui est arrivé depuis peu une avanture desagreable, répondit Fantasquin, c'est le Fils d'un gros Marchand, il méprise le negoce, & se croiant plus grand Seigneur que ses ancêtres, il prend tous les airs d'un noble de nouvelle impression. Il brille avec des courtauds; il fait de la depense, il est souvent brouillé avec l'argent comptant; alors il emprunte, il escroque, il vole son Pere, & depuis peu s'étant voulu faire une dupe d'une fille de famille qui a de la resolution, elle se vengea d'une fausse quittance, qu'il lui aporta pour un paiement qu'elle l'avoit prié de faire,

en le chaſſant de chez elle à coups de bâton.

Celui, continua-t'il, que vous voiez à la même table, eſt un Officier reformé qui a de l'eſprit & de la valeur. On m'a compté un trait de ſa jeuneſſe aſſez plaiſant à dix-huit ou vingt ans, il étoit fort eſpiegle, & même un peu débauché. Cependant ſes parens le deſtinoient pour l'Egliſe. Cet état ne lui convenant point, il quita un beau jour le petit colet, & s'enrola dans une Compagnie de Cavalerie. Etant en quartier dans un Bourg de Flandres, un de ſes camarades fit part à ſa chambrée d'une decouverte qu'il avoit faite : c'étoit une douzaine de gros Jambons que ſon hôte faiſoit fumer à la cheminée d'une cuiſine, où l'on n'avoit pas accoutumé de le laiſſer ſeul. Il propoſa comme une galanterie d'en faire la capture, & aprés pluſieurs projets pour en venir à bout, ils reſolurent de paſſer par deſſus le toit d'une maiſon voiſine, & de deſcendre par la cheminée celui que nous

voions. Il accepta le parti avec joie, & vers la minuit il se couvrit de guenilles ; trois de ses camarades lui attacherent une corde sous les bras, & le descendirent. Il s'avisa en chemin faisant de se noircir le visage de suie, & lors qu'il fut en bas, il se fit une ceinture de Jambons, aprés quoi il donna le signal de la retraite. Le poids dont il s'étoit chargé, l'aiant rendu plus lourd en remontant, la corde rompit ; il tomba d'assez haut sans pourtant se faire de mal ; mais le bruit de sa chute réveilla l'hôte qui couchoit dans une chambre voisine. L'hôte apella une Servante qui alluma une chandele, pour aller voir ce que c'étoit ; elle faillit à mourir de peur, en apercevant le Cavalier travesti, qui n'avoit rien de blanc que les yeux ; elle ne douta point que ce ne fût un diable. L'hôte & l'hôtesse aux cris qu'elle fit accoururent, & penserent la même chose. Ils apellerent quelques voisins qui les confirmerent dans leur fraieur par celle qu'ils eu-

rent eux mêmes. Enfin on fit lever le Curé pour exorciſer le pretendu demon : il vint avec ſon étole & de l'eau benite. Le Cavalier étoit tout droit ſous la cheminée avec les Jambons, & ne parla point juſqu'à ce que le Curé aprés les ceremonies ordinaires le conjura de la part de Dieu de ſortir de la maiſon. Il répondit froidement qu'on lui ouvrît le chemin, chacun ſe rangea. Il s'en alla au petit pas, & fut joindre ſes camarades, qui partagerent le butin avec lui, & burent à la ſanté de ces bons Flandrins qu'on n'a jamais pû deſabuſer de leur prevention.

Cet autre, ajoûta Fantaſquin qui a l'air éfaré, eſt un Libraire nommé Paſſemart qui eſt bien le plus grand fou & le plus grand fripon de la terre. Il avoit promis à un Auteur douze exemplaires reliés en veâu d'un Livre en trois Volumes qu'il avoit composé, & quand ce vint au fait & au prendre, il ne voulut les lui donner qu'en blanc. Sur quoi l'Auteur

lui aiant dit qu'il les lui avoit promis reliés, celui-ci eut l'efronterie de lui répondre que cela étoit faux. L'auteur voiant que cet escroque ne cherchoit qu'à se faire donner sur les oreilles, afin de ne pas donner les exemplaires, lui parla fort honnêtement, comme s'il avoit eu afaire à un homme d'honneur. Mais Passemart naturellement arrogant & fier de ce qu'il tenoit le bon bout de son côté, lui dit toûjours qu'il ne lui donneroit ses exemplaires qu'en blanc. Cependant, Monsieur Passemart, reprit l'Auteur d'un ton afable, vous me les avez promis reliez. Aparemment que vous ne vous en souvenez pas. Prenez la peine de le demander à vôtre frere qui étoit present lors que vous me les promites. Je ne fais pas grand cas, repartit fierement Passemart, du témoignage de mon frere. C'est un petit garçon qui me doit du respect. Je n'en doute pas Monsieur Passemart, répondit l'Auteur en souriant. On sait que vous êtes un homme de merite digne d'ê-

tre Marguillier de vôtre Parroiſſe & Sindic des Libraires. Vous avez la main bonne & les doigts un peu crochus. Mais enfin n'importe, Monſieur Paſſemart, vous m'obligeriez ſenſiblement de me donner mes douze exemplaires reliez. Vous ſavez que cela ſe doit. Je ſai, interrompit Paſſemart, que cela ne ſe doit pas, & que vous ne les aurez point autrement que je l'ai dit. Peut être que vous vous trompez, Monſieur Paſſemart, & que vous ſerez obligé de me les donner comme je les demande. Mais avant que d'en venir là, voulez-vous en paſſer par l'avis des Sieurs Joſſet & Pralart qui ſont gens de bien. Non, repartit bruſquement Paſſemart. Hé bien dit l'Auteur, voulez-vous vous en raporter à vôtre beau Pere qui eſt homme de probité. A mon beau Pere, s'écria Paſſemart, moins à lui qu'à un autre. A qui diable voulez vous donc vous en raporter. A moi-même, repliqua Paſſemart. Ce ſeroit donc comme à la

Comedie, repartit l'Auteur ; vous seriez Juge & partie tout ensemble. Ah! ma foi ajouta t'il, je vois bien qu'il faut que la bouche du Juge en decide. C'est là où je vous attens, dit Passemart, & c'est là, répondit l'Auteur, où vous me verrez demain, & où vous serez sanglé comme une Bourrique.

En achevant ces mots, il s'en alla à la barriere des Sergens, & un moment aprés il lui envoia Monsieur Loial natif de Normandie avec un compliment fort bien verbalizé pour plaider le lendemain aux Consuls. Passemart ne manque point de s'y trouver, non pas en manteau rouge, ni en cravate cachée dans sa veste, ni en perruque fourrée sous son chapeau, comme vous le voiez, mais en habit de ceremonie, c'est à dire en manteau noir & en rabat. Il est vrai quil avoit une Tabatiere à la main, & que de tems en tems il se donnoit quelques rejouissances de narine pour faire voir qu'il étoit homme de compa-

gnie, & qu'il ne s'embarassoit pas beaucoup de son procés. Il étoit accompagné de son Procureur avec lequel il sortoit du Cabaret où il l'avoit mené pour l'entretenir de son afaire, & l'encourager par la liqueur bachique à faire pour lui des merveilles. Un moment aprés on leur donna audience. Le Procureur du Libraire qui avoit pris du vin un peu plus que de raison, crioit de toute sa force, & ne savoit ce qu'il disoit. Celui de l'Auteur qui étoit à jeun ne pouvoit deserrer les dents; en sorte que les parties furent obligées de plaider eux mêmes leur cause; & aprés qu'on les eut bien entendus, le Libraire fut condamné à donner les douze exemplaires reliez & aux depens.

L'Auteur en usa genereusement à son égard. Il ne voulut point lever la sentence ni lui faire paier aucun frais. Il lui donna même tout le tems necessaire pour lui fournir ses livres. Mais le Libraire qui ne pouvoit se dementir, ne répondit point à cette

honnêteté. Il eut la malice de coler une vingtaine de feuillets dans le present qui étoit destiné pour le Roi. De maniere qu'on ne pouvoit les ouvrir sans les dechirer. Ce procedé comme vous voiez est d'un grand coquin ; & ce qu'il a fait par la suite va vous le confirmer.

Un jour étant allé chez son beau Pere, & aiant trouvé un des tiroirs de son comptoir ouvert, où il aperçut un certain metail que le Soleil forme du plus pur de ses raions, cet objet tentatif excita les aproches de la main de Passemart. Comme il avoit manié ce jour-la de la glu, & que je vous ai remarqué que ses doigts sont un peu crochus, il ne put s'empêcher de mettre à couvert quelque partie de ce metail. Il prit même les clefs du Magazin de son beau Pere, où il alla prendre quantité de bons Livres. Son beau Pere s'étant aperceu de ce vol, jugea bien que celui qui l'avoit fait ne manqueroit pas de revenir à la charge. Dans cette pensée, il fit ca-

cher plusieurs personnes pendant deux ou trois jours dans son Magazin, tellement que Passemart y étant entré avec quelques crocheteurs pour emporter tout ce qu'il pourroit, fut bien surpris lors que ceux qui étoient cachez se jetterent tout d'un coup sur lui, en criant au voleur. Alors le pauvre Passemart passa mal son tems. Il eut recours aux prieres & aux larmes, mais voiant qu'il avoit afaire à des gens qui avoient le cœur tendre comme caillou, & qui le menaçoient de le faire pendre, il voulut se poignarder. Mais n'en aiant pas le courage, il tomba à la renverse & fit le mort. On envoie aussi-tôt querir son beau Pere pour assister à ses funerailles. Il vint à l'heure même, & fut bien surpris de voir quel étoit le Voleur. Cependant on eut soin de lui donner du vinaigre pour le faire revenir, & alors il se mit à genoux pour implorer la misericorde du beau Pere. Sa colere fit place à la compassion. Il eut pitié de ce mal-

heureux, & aprés lui avoir fait une mercuriale digne de lui, il lui pardonna en faveur de sa mere & de ses parens qui sont de fort honnêtes gens. Je ne sai si Passemart lui a restitué son argent & ses Livres, mais je sai bien qu'il s'en retourna chez lui penaut comme un fondeur de cloche, & qu'il fut plusieurs jours sans oser sortir de sa chambre, tant il avoit honte de son action, ou pour mieux dire, tant il avoit de chagrin de ne l'avoir pas accomplie.

Cette afaire fit grand bruit parmi les Libraires. Ceux qui avoient de l'honneur la blamerent extrémement, & ceux qui n'en avoient point l'excuserent. Quelques uns de ces derniers vinrent voir Passemart pour le consoler. Ils lui dirent que la chose n'étoit qu'une bagatelle; qu'elle pouvoit arriver au plus honnête homme, & qu'ainsi il ne devoit pas s'en attrister. Passemart charmé de ces paroles, reprit son efronterie ordinaire. Il reparut dans sa boutique, & saluoit un

chacun d'un visage riant, comme s'il avoit fait la plus belle action du mõde.

Celui que vous voiez à sa droite, dit Fantasquin, est encore un Libraire nommé Tenbru Fils d'un miserable Relieur en parchemin, & d'une gourgandine qui avoit été en sa jeunesse le partage des palefreniers & des laquais. Cet échapé de canailles est bien le plus insolent maraut qu'on ait jamais veu Il se moque des Ordonnances ; il vend des Livres defendus & parle des Auteurs avec indignité, quoi qu'il ne soit pas digne d'en être le valet, Il est chagrin quand ils font imprimer leurs ouvrages à leurs depens ; & il est au desespoir quand ils se vendent. Il les décrie par tout ; il prie ses confreres de ne les pas debiter & les afficheurs d'en déchirer les afiches. Enfin il fait tout son possible pour en arréter le cours ; & l'on peut dire qu'il a toutes les mauvaises qualitez d'un mechant Libraire sans en avoir une seule qui soit bonne. Il a trompé plusieurs Auteurs illustres, & cela de la maniere du monde la plus

vilaine. Son mauvais naturel ne lui en a jamais donné de remords. Il cherche tous les jours à recommencer ſur nouveaux frais, & il n'a pas de plus grand depit que quand il a manqué ſa proie. Aprés cela, jugez ſi ce n'eſt pas un fripon en titre d'office, & ſi ſon corps ne meriteroit pas bien un jour d'être porté à Monfaucon, ou tout au moins aux écoles de Medecine pour ſervir d'Anatomie, aprés avoir ſervi de ſpectacle au public.

C'eſt autre qui queſtionne tout le monde, & qui a l'air d'un fat, reprit Fantaſquin, eſt un Poëte des plus crotez & des plus ignorans. Il ne ſait ce qu'il dit ni ce qu'il écrit. Il met ſon nez par tout, & n'ouvre jamais la bouche que pour dire des ſotiſes. Il pretendit ces jours paſſez que Boileau étoit un mauvais Poëte, & qu'il avoit trouvé ſoixante & quatorze fautes dans un des vers; ce qui parut impertinence veu qu'il n'y avoit pas la moitié tant de lettres. Enſuite il nous dit que Eſculape étoit le Dieu des Forge-

rons , & Vulcain le Dieu de la Medecine ; que celui là n'étoit cocu que parce qu'il n'avoit pu gouverner ſa femme , & que celui-ci n'étoit à craindre que parce qu'il étoit le fleau des enclumes & des marteaux. Cette diviſion ridicule nous fit rire ; en ſorte que ce Poëte s'en étant apercu ſe mit en colere. Il nous dit mille impertinences & s'en alla bruſquement. Mais par malheur pour lui il s'en repentit bien-tôt, car un Tabouret qu'il rencontra dans ſon chemin , lui fit faire une culbute , qui redoubla la joie des Auditeurs , & le chagrin du pauvre Poëte.

Aprés avoir pris beaucoup de plaiſir au recit de toutes ces hiſtoires, Damon & Licas qui vouloient profiter de leur entrevue , lierent enſemble une converſation ou Fantaſquin ne comprenoit rien. Il eut la diſcretion de ne les pas interrompre ; & pour ne pas s'ennuier , il s'endormit les coudes ſur la table , comme s'il eût été dans le meilleur lit du monde.

Il ronfloit de ſi bonne grace, que les deux amis ſe voulant ſeparer firent conſcience de l'éveiller : ils ſe retiroient, lors qu'un jeune Marquis ſorti de ſon Carroſſe, & ſe jetta à corps perdu dans le Café. Il aperçut le Philoſophe aſſoupi. Un éclat de rire qu'il fit en le regardant aprit à ces Meſſieurs que c'étoit la perſonne qualifiée qu'il attendoit : ils lui rendirent témoignage qu'il étoit depuis long-tems au rendez vous. Il fait ſans doute un fond de repos, dit le Marquis, pour être plus en état de paſſer la nuit chez un Traiteur, avec un de ſes amis qu'il crut abſolument me faire connoître, & qu'il doit regaler ce ſoir à mes depens. Voila l'afaire de conſequence pour laquelle il m'attend. Mais il faut reveiller ſa Philoſophie. Il fit auſſi-tôt un camouflet, & tira l'incivil dormeur de ſon aſſoupiſſement d'une maniere ſi prompte & ſi vive, qu'il renverſa ſoucopes, gobelets & carafes. Le Marquis malicieuſement refuſa long-tems de paier

la fracture du criſtal, & les boſſes de la vaiſſelle d'argent. Le Philoſophe peſta, & ſe vit ſur le point de laiſſer ſon manteau en gage. Il dit des injures au Marquis, qui aprés s'être bien diverti de ſon chagrin, mit enfin la main à la bourſe, paie tout, & monta en Carroſſe avec Fantaſquin, ſi charmé de ſe voir dans un char doré, qu'il oublia le parfum du Camouflet, & ſalua gracieuſement tous ceux qu'il rencontra pour ſe faire remarquer aux côtez d'en petit Maitre.





TREISIEME ENTRETIEN.

FLORENTIN a la taille avantageuse, l'air noble & l'esprit decisif. Il hait la debauche & aime la vertu. Dailleurs il est Philosophe & parle en homme de bon sens. Les exemples le touchent peu. Il veut des raisons tirées des principes de la nature & des maximes de la Morale; & ce n'est que

par ce moien qu'on le persuade, & qu'il se rend.

Belleme est un Gentil-homme d'extraction, mais mal fait de corps & encore plus mal fait d'esprit. Il a l'air d'un vieux Comedien usé. Il declame toûjours en parlant, & n'est jamais vêtu comme les autres. Il accuse tout le monde d'ignorance & de vanité. Cependant l'on peut dire qu'il est lui même le plus ignorant & le plus vain de tous les hommes. Il croit faire un grand honneur à quelqu'un quand il s'entretient avec lui. Il affecte toûjours des expressions ridicules, & se met en colere lors qu'on le contrarie, ou qu'on ne l'écoute pas.

Volcasse n'est ni bien ni malfait. Il a le visage triste & l'humeur chagrine. Tantôt il veut une chose, & tantôt il ne la veut pas. Enfin il est inconstant dans toutes ses manieres, & ressemble à certaines gens que plus ils révent moins ils font. Cependant avec tout cela il ne manque pas d'esprit. Il parle tres-bien & possede l'histoire en perfection.

Vn jour étant ſorti de chez lui pour aller dans un Café qui n'en eſt éloigné que de cent pas, il fut prés d'une heure à faire ce voiage dans l'incertitude s'il y iroit ou non. Quand il s'en vit proche il rebourſa chemin pour s'en retourner chez lui ; mais faiſant reflexion qu'il n'en étoit ſorti que parce qu'il s'y ennuioit, il s'arréta auſſi-tôt pour voir le parti qu'il prendroit. Il demeura quelque tems comme immobile ne ſachant à quoi ſe determiner, & je crois qu'il ſeroit encore dans le même endroit ſi un orage qui tomba tout à coup ne lui eût fait faire trois ou quatre grands ſauts qui le tranſporterent dans le Café.

D'abord qu'il y fut, il jetta ſes regards de tous côtez pour chercher une place, quoiqu'il y en eût beauhoup de vuides. Tandis qu'il étoit ainſi embarraſſé de ſa perſonne, Belleme & Florentin qui étoient dans le Café depuis une demie heure, le voiant dans cette peine, lui offrirent

une place auprés d'eux. Volcaſſe les regarda ſans leur répondre, & enfin aprés pluſieurs prieres de leur part, il accepta cette place. Quand il fut aſſis, Florentin lui demanda l'état de ſa ſanté. Je me porte, dit-il, à mon ordinaire. J'en ſuis fort aiſe, répondit Florentin, car je ne vous ai jamais vû malade. Les aparences, repliqua Volcaſſe, ſont ſouvent trompeuſes, les maladies de l'ame ſont bien plus cruelles que celles du corps. Non pas toûjours, interrompit Florentin. Un homme d'eſprit ſe met au deſſus de ces ſortes de maux, & ils n'ont de pouvoir ſur lui qu'autant que ſa foibleſſe leur en donne. Mais les maladies du corps ſont inſuportables; elles cauſent celles de l'ame; & alors toute la Philoſophie devient inutile. Il faut recourir à la Medecine qui ſeule eſt capable de les guérir, ou du moins de les ſoulager. Du moment qu'elle en ôte la cauſe, ou qu'elle la diminuë, l'éfet s'enſuit, & ainſi ne nous dites plus que les ma-

ladies de l'ame ſont plus cruelles que celles du corps.

Je ne ſuis point de vôtre ſentiment, repliqua Volcaſſe. L'experience nous fait connoître le contraire ; Et puiſqu'on tient que la crainte de la mort eſt pire que la mort même, il faut demeurer d'acord que les maux de l'eſprit ſont bien plus grands que ceux du corps. Cela eſt ſi vrai que Scevole ſe brula la main en preſence de Porſenna ſans en témoigner la moindre douleur, & que cette action éfraia tellement ce Roi qu'il leva le ſiege de devant Rome qui étoit ſur le point d'être priſe & ſacagée.

J'avoüe, reprit Florentin, que Porſenna fit cette faute, mais je ſuis ſûr qu'un autre ne l'auroit pas faite pour peu qu'il eût eu d'eſprit & de jugement.

Je n'en ſai rien, dit Volcaſſe, mais en tout cas, ceci ne laiſſe pas de prouver que les maux du corps ſont moins puiſſans que ceux de l'eſ-

prit, puiſque Scevole ſurmonta par ſon ſilence la douleur que lui cauſa ſa brulure, & que Porſenna ne put vaincre avec toute ſa reſolution la terreur panique dont ſon ame fut ſaiſie.

Il ne faut pas croire, répondit Florentin, qu'un exemple ou deux decident nôtre queſtion. Ils ne peuvent ſervir tout au plus que d'exceptions à la regle generale ; & c'eſt peu de choſe en comparaiſon des preuves convaincantes que nous avons du contraire. Combien voions-nous de gens à qui la douleur du corps a été la faculté de l'eſprit, & qu'elle leur eſt revenuë d'abord que le mal a ceſſé. Il eſt donc vrai de dire que les maux du corps l'emportent ſur ceux de l'ame qui ne ſont que les acceſſoires, dont les autres ſont les cauſes principales. Auſſi la guériſon des premiers eſt bien plus difficile en ce qu'elle ne depend pas de nous, mais des cauſes ſecondes ; Et la guériſon des derniers plus facile parce qu'elle

depend de celui qui ſoufre ; ainſi plus il eſt raiſonnable, moins il eſt malheureux , puiſqu'il tire de la force de ſon raiſonnement tout ce qui peut le conſoler dans ſes diſgraces. Je pourrois encore ajoûter que les maux de l'eſprit ſont ſouvent imaginaires, mais que ceux du corps ſont toûjours réels & efectifs : que d'ailleurs, comme je l'ai remarqué , leur contagion eſt d'autant plus grande , qu'elle attaque l'homme juſques dans la partie la plus noble & le met hors d'état de pouvoir agir.

Vous croiez donc , répondit Volcaſſe, que l'ame eſt impuiſſante quand le corps eſt accablé de douleurs. Au contraire plus la chair eſt abatuë par les ſoufrances , plus l'eſprit ſe detache de la matiere , & fait des operations ſpirituelles.

Vous êtes dans une grande erreur, repartit Florentin. L'ame n'agit qu'autant que les organes du corps lui en donnent la liberté. D'abord qu'ils ceſſent leurs fonctions , elle

cesse de faire sa science ; & ne pouvoir demeurer dans un corps qui n'a plus d'action, elle s'en separe, & retourne à son principe pour y demeurer éternellement.

Belleme qui n'avoit point encore parlé sur ce sujet, voulut faire voir la beauté de son esprit, & dit d'un ton de declamateur que l'ame étoit une grande coquine d'abandonner un corps dans sa misere, & que s'il croioit la sienne capable de cette lacheté, il la chasseroit de chez lui comme indigne d'y rester un moment.

Florentin & Volcasse, voiant ce raisonnement, ou pour mieux dire cet entousiasme ridicule, rirent de bon cœur. Ils voulurent changer la conversation, mais Belleme l'empêcha, & fit une enfilade de galimatias qui auroit duré long-tems s'il n'avoit été interrompu par l'arrivée d'une bouteille de vin muscat qu'on leur servit.

Quoi que ce vin fût excelent, Vo-

caffé ne le trouva pas bon. Il en demanda de meilleur. On lui en aporta de cinq ou six essais, & enfin il se fixa au dernier qui étoit du même tonneau que les autres.

Comme la conversation les avoit un peu animez, ils donnerent vigoureusement sur la bouteille qui fut bien tôt vuide. On en fit venir une autre, & quand elle fut sur ses fins, Belleme fit un grand soupir en disant que le vin étoit admirable & digne de la bouche des Dieux.

Les Dieux, interrompit Volcasse, ne boivent & ne mangent point. Ils sont d'une nature spirituelle, & trouvent leurs delices & leurs substances en eux-mêmes; mais si vous voulez parler juste, dites que ce vin est digne de la bouche des Heros ou des demi-Dieux, & vous aurez raison.

Je parlerois tres-mal, répondit Belleme, si je suivois vôtre conseil. Il n'y a jamais eu de Heros ou de demi-Dieux. Et ceux dont l'antiquité fait

mention n'étoient que des ombres: & des fantômes qu'on a inventez pour donner de l'émulation à la valeur des hommes.

Vous n'y penſez-pas, repartit Volcaſſe; c'étoient des hommes éfectifs; & la raiſon pour laquelle on les a qualifiez de Héros ou de demi-Dieux, c'eſt que leurs actions étoient ſi grandes & ſi extraordinaires qu'on ne croioit pas qu'ils fuſſent engendrez par des hommes mortels; & comme la pluralité des Dieux faiſoit un des principes de la Religion des Paiens, on s'imaginoit que ces fauſſes Divinitez avoient eu commerce avec des femmes, dont étoient ſortis ces grands hommes; Et c'eſt pourquoi l'antiquité les a qualifiez de Heros ou de demi-Dieux.

Leurs Peres étoient donc incertains, dit Philanthe; oüi repliqua Volcaſſe. Par raport à la nature, mais non pas par raport aux Dieux. Les uns étoient à ce qu'on dit, enfans de Jupiter, les autres du Soleil & ainſi du reſte. Ju-

gez aprés cela ſi des cauſes ſi nobles & ſi celeſtes ne devoient pas produire des efets merveilleux. Auſſi tous ceux qui en ſont venus, ont été des prodiges de prudence & de valeur, ſoit pour la conduite, ſoit pour l'execution des conquêtes les plus glorieuſes. Toutes les hiſtoires nous en fourniſſent de fameux exemples, comme des Hercules, des Theſées, des Achilles, des Ænées & tant d'autres qu'elles ont conſacrez, quoi qu'illegitimes, comme participans de la nature humaine & de la divine.

Les anciens qui font paſſer Caſtor & Pollux pour Jumeaux n'atribuent le droit d'immortalité qu'à ce dernier qui en fit part à ſon Frere fils de Tindare, pour dire que le naturel étoit plus excellent que le legitime, & que toute la gloire de celui-ci ne venoit que du merite extraordinaire de l'autre. Mais je ne m'aperçois pas que la beauté de la matiere m'entraine au delà de mon ſujet. En voila donc aſſez pour vous montrer que les

Heros ou demi-Dieux n'étoient pas des fantômes comme vous prétendez, mais des hommes réels, & admirables, par l'éminence de leurs vertus.

Tout ce que vous me dites là, interrompit Belleme, bien loin de me persuader me confirme dans ma pensée ; & je ne saurois croire que les Heros ou demi-Dieux que vous nommez aiant jamais été au monde. Ce sont des fables & des fictions Poëtiques plus propres à divertir l'esprit qu'à l'instruire.

Ce sera tout ce qu'il vous plaira, répondit Volcasse. Mais cependant ce que je vous ai dit est veritable. Si vous aviez lû les Histoires saintes & profanes vous n'auriez pas lieu d'en douter. Voilà la cause de vôtre erreur & qui vous rend incroiable tout ce que vous ignorez.

Je serois fort malheureux, reprit Belleme, si je n'en savois pas plus que vous. Je n'ai pas vêcu jusqu'à present sans aprendre tout ce

qu'un Gentilhomme doit ſavoir, & je vois bien que vous & moi avons eu des Gouverneurs fort diferens.

Je le vois bien auſſi repartit Volcaſſe ; & ſi les vôtres avoient reſſemblez aux miens vous ſauriez des choſes que ... Il aloit continuer, lors que Florentin prit la parole & dit en riant, vous avez raiſon Volcaſſe & Belleme n'a pas tort. Ainſi Meſſieurs finiſſons là deſſus, & parlons de choſes plus agreables. En achevant ces mots, il commença cette hiſtoire.

Comme l'amour eſt ſouvent l'ocupation de ceux qui n'ont rien à faire, l'exercice ou le travail empêche ordinairement d'être amoureux. Si le Conſeiller Menandre ſe fût apliqué avec autant d'ardeur à ſa profeſſion qu'à tout ce qui lui étoit contraire, il n'auroit pas eu tant de peines & de chagrins. Il jouiroit tranquilement d'une charge & d'un bien conſiderable ; mais le penchant qu'il

avoit pour les plaiſirs de l'amour, lui a fait mépriſer ſon devoir, & ne l'a rendu ſenſible qu'aux charmes de ſa paſſion. Voila la cauſe ſecrete de ſon infortune.

Un jour qu'il ſe promenoit aux Tuilleries, il aperceut deux jolies Demoiſelles qui s'y promenoient auſſi, dont l'une le toucha extrémement. Elle ſe nommoit Clarinte. Elle avoit de l'eſprit & de la beauté, mais elle n'avoit pas de bien, & en vouloit avoir à quelque prix que ce fût. Cependant elle étoit toûjours vétuë magnifiquement, & les filles qui ont un gros mariage ne ſont pas plus propres. Menandre qui étoit donc charmé de Clarinte eut toutes les envies du monde de lui parler. Il la ſuivit, elle s'en aperceut; & lors qu'elle voulut retourner ſur ſes pas, voiant qu'il la regardoit d'un œil tendre, elle laiſſa tomber ſon évantail en paſſant prés de lui. Menandre le ramaſſa auſſi-tôt, & le lui rendit d'une maniere galante. Clarinte l'en

remercia fort honnêtement, & en même tems s'assit sur un banc qui étoit prés d'elle. Cet Amant ne manqua pas de s'y mettre & d'entrer en conversation. On peut croire qu'elle ne fut pas fort serieuse, car l'esprit de Menandre & celui de Clarinte étoient trop enjoués pour prendre un parti si contraire à leurs inclinations.

Aprés avoir été quelque tems ensemble, les Demoiselles s'en allerent. Menandre les conduisit jusqu'à la ruë, & voiant qu'elles n'avoient point d'equipage pour s'en retourner, il leur ofrit le sien. Elles l'en remercierent dabord, mais il les en pressa avec tant d'instance qu'enfin elles l'accepterent, & il les remena chez elles. Cette rencontre donna tant de joie à cet Amant qu'il ne manqua pas le lendemain de rendre visite à Clarinte. Il lui fit connoître le pouvoir de ses charmes & combien son cœur en étoit penetré; qu'il y avoit songé toute la nuit, &

qu'il n'avoit eu de l'impatience de revoir le jour que pour lui faire cette declaration.

Clarinte reçut cet aveu en fille du monde, c'est à dire d'une manière galante & sans paroitre trop attentive à ce qu'il lui disoit. Menandre ravi de sa bonne reception continua ses assiduitez auprés d'elle. Plus il la voioit, plus elle lui sembloit aimable, & il auroit preferé sa compagnie à celle de la plus belle personne du monde. Un jour qu'il l'étoit allé voir, il y trouva Lisidor Fils d'un Tresorier de France qui étoit en date avant lui, & qui faisoit depuis longtems de la depense auprés d'elle. Cette entreveuë ne fut pas heureuse à ces deux Amans; ils devinrent bientôt rivaux, & tacherent à se suplanter l'un & l'autre. Ils firent plusieurs presens à la Demoiselle pour la faire declarer en faveur du plus heureux. Mais elle tiroit toûjours en longueur; & soit qu'elle connût qu'un & un font deux, & qu'en amour

comme en guerre deux valent mieux qu'un, elle ne pouvoit ſe reſoudre à quitter l'un pour l'autre. Cependant ces deux rivaux la preſſoient continuellement de ſe determiner. A la fin voiant que Menandre étoit plus genereux que Liſidor, & que la ſource des finances de celui-ci commençoit à ſe tarir, elle le congedia ſous pretexte qu'elle alloit ſe marier. Quoi que ce ne fût qu'une défaite, ce malheureux amant ſe retira, mais fort chagrin d'avoir emploié ſon tems & ſon argent pour une ingrate qui ne l'avoit aimé qu'à cauſe de ſa depenſe.

La joie que Menandre eut de ſe voir ſans concurrant ne ſe peut exprimer. Il redoubla ſes preſens & ſes careſſes à Clarinte, & enfin ſa paſſion devint à un tel excez qu'il negligeoit les afaires publiques & même les ſiennes particulieres pour paſſer les jours & les nuits auprés d'elle. On dit qu'il y a mangé preſque tout ſon bien; que ſa charge eſt

ſaiſie réellement, que ſa Belle ne le regarde plus de bon œil, & qu'il ſera bien-tôt ſans charge, ſans bien & ſans maitreſſe. Tel eſt le pouvoir de l'amour qui ruine ceux qui s'y abandonnent, & qui les fait ſouvent mépriſer des perſonnes dont ils devroient être les plus aimez.

Florentin alloit continuer cette Morale, lors qu'il fut interrompu par la lecture d'une Satire injurieuſe, qu'un Pedant revolté avoit eu l'effronterie de faire contre un homme d'une des plus illuſtres & des plus anciennes Maiſons du Roiaume, un homme de qui le pere avoit été Ambaſſadeur extraordinaire en Eſpagne & en Portugal, & contr'Amiral de France au Siege de la Rochelle, & grand Amiral par commiſſion : un homme dont la ſœur avoit été mariée au grand Chancelier de Lituanie, & ſur-Intendante de la maiſon d'une Reine qui étoit fille & ſœur d'Empereur : un homme qui a l'honneur d'avoir pour parrain le plus

grand Roi du monde & pour Marraine Anne d'Autriche Mere de cet incomparable Monarque : Et enfin un homme de qui le merite s'est fait distinguer, par mille bonnes qualitez. Cependant malgré tous ces titres d'honneur & de gloire, un échapé de Cuistre, un avorton du Parnasse a eu l'insolence d'attaquer sans aucune raison un homme de ce caractere. Il est vrai que comme cette Satire n'est remplie que d'injures grossieres & ne ressent que la crasse du College, il la méprise de même que plusieurs personnes de consideration. Florentin & sa compagnie furent aussi de ce sentiment. Ils convinrent tous qu'un satirique dont l'esprit est si mal fait & le cœur si mal placé ne pouvoit donner atteinte à la reputation d'un honnête homme, & qu'il lui faisoit plus d'honneur par ses calomnies qu'il ne lui en auroit fait par ses Eloges.





QUATORZIEME ENTRETIEN.

Fait quelque tems avant le decés de Charles second Roi d'Espagne.



LEONCE est assez bien fait, mais il marche mal, & a l'air éfronté. Il fait le Marquis & n'est pas même de famille noble. Tout son revenu consiste dans l'adresse qu'il a de batre la carte & de rouler le Dé mieux qu'un autre. Il va chez les gens de qualité où l'on joüe ordinairement & fami-

liariſe avec eux comme s'il étoit leur égal. Il eſt vrai que tout cela lui attire quelque fois de facheux retours, mais ſon ame inſenſible aux afrons les lui fait avaler ſans en goûter l'amertume.

Cleodon eſt fort âgé & fort timide. Il a une femme tres-jolie qui eſt moins à lui qu'à ſes amis. Il ne doute pas qu'elle ne ſoit infidelle ; & ce qui eſt de plaiſant c'eſt qu'il n'oſe s'en plaindre tant il aprehende de la mettre en colere , où qu'elle ne lui diſe en raillant qu'il a raiſon. Il tacha de s'en faire aimer à force d'argent & de careſſes, mais l'ingrate ne l'en aime pas davantage , & ne le conſidere que pour fournir à ſon luxe & pour ſoutenir ſa vanité.

Traſimond eſt un homme de grand bruit & de peu d'éfet. Il parle toûjours de nouvelles & d'afaires d'Etat. Sa folie eſt ſi grande ſur ce ſujet qu'il en oublie ſouvent le boire & le manger. Enfin rien ne l'occupe tant que ce qui ne le regarde point, & rien

ne lui eſt plus indiferent que ce qui le regarde.Cette conduite l'a reduit dans un aſſez mauvais état, & il ſe coucheroit ſouvent à jeun ſans le ſecours de ſes amis.

Ces trois perſonnes ſe trouverent un jour dans un Café, où aprés plusieurs honnêtetez de part & d'autre, Traſimond dit, c'eſt une choſe étrange que l'inconſtance des choſes humaines. Rien ne fait tant juger de la décadence des Etats que leur ſuprême grandeur. La Couronne d'Eſpagne qui étoit autrefois la plus floriſſante du Monde a bien diminué de ſon éclat; & elle ſeroit encore dans un moindre luſtre ſans le ſecours de ſes voiſins.

D'où peut venir cette foibleſſe, interrompit Cleodon?

De ce que des Soldats, répondit Traſimond, on en a fait des Marchans. Les Rois d'Eſpagne les ont envoiez à la conquête du Mexique & du Perou, & cette expedition a éfeminé leurs courages. L'or de ces deux

Empires a tellement excité leur avarice qu'ils ont abandonné tout autre exercice pour s'apliquer au commerce.

Vous mocquez-vous , repartit Cleodon. La decouverte des Indes Occidentales a enrichi l'Eſpagne; L'or y eſt devenu auſſi commun que le cuivre l'étoit auparavant. Comme ce metail eſt le nerf de la guerre, le Roi d'Eſpagne devroit être le plus puiſſant & le plus redoutable du monde.

Il eſt vrai , repliqua Traſimond, que c'eſt un point important d'avoir ſes cofres pleins quand on veut entreprendre une guerre ou la ſoutenir. Mais cela ne ſufit pas. Il faut ſe munir de Soldats, & comment en lever dans un Roiaume qui n'eſt plus qu'une vaſte ſolitude ? Les Terres ſont incultes en Eſpagne faute de Laboureurs , & à peine y a-t'il aſſez de Troupes pour garder les Places frontieres. D'où vient cela ? de ce que la plûpart des Eſpagnols comme je l'ai

remarqué, sont passez aux Indes. Je vais plus loin, quand il y auroit des hommes en quantité, que pourroit-on faire de ceux à qui on viendroit de faire quitter la charrue ou le negoce, pour prendre les armes? Il est plus aisé de reussir avec une petite Armée de Lions, qu'avec une grande de Cerfs ou de Daims. Vous en pouvez juger par ce qui est arrivé aux deux Indes, où une poignée de Soldats a vaincu des millions d'hommes qui n'étoient point aguerris.

Je demeure d'acord avec vous, dit Cleodon, que la molesse est la perte des Etats & la principale cause de leur ruine. Si les Assiriens n'étoient pas devenus voluptueux à l'exemple de Sardanapale leur dernier Roi, Arbaces n'auroit pas fait si aisement la conquête de leur païs. Cyrus eut bon marché des Medes, parce qu'ils étoient devenus éfeminez. Le luxe des Perses les fit passer sous une domination étrangere, & Alexandre lui-même mit des bornes à ses Victoi-

res lors qu'il s'abandonna à la volupté, & prit les mœurs des Peuples qu'il avoit soûmis. Un petit Roi des Indes semblable à ceux de Cochin & de Cananor, le reduisit à la necessité de lui demander son amitié, parce qu'il n'osoit attaquer ses Etats. Il fut trop heureux d'emploier la mediation de la Reine Cleophilé pour obliger Porus à faire une demarche qui sauvoit son honneur. Les Parthes qui pendant plusieurs siecles avoient soûtenues toutes les forces Romaines sans être ébranlez, se laisserent vaincre par une troupe de Voleurs qui les trouverent sans resistance, parce que leur courage s'étoit amoli par une longue oisiveté.

Il ne faut pas aler si loin, répondit Trasimond. Les Genois & les Pisans, qui avoient couvert la Mediterranée de leurs Galeres & de leurs Vaisseaux, & qui au Levant s'étoient rendus les arbitres de toutes les Nations, furent contrains de se soumettre à un Duc de Milan, de-

puis qu'ils se furent adonnez à la marchandise. Cette longue muraille qui separe la Chine de la Tartarie, ne put garantir Van-lié de l'invasion de Thiem-ming Empereur des Tartares, parce qu'il avoit eu plus de soin de faire fleurir dans ses Etats les Sciences que les Armes.

Cependant il faut demeurer d'acord, interrompit Leonce qui n'avoit point encore parlé, que les conquêtes des Espagnols aux Indes les rendirent redoutables dans les deux Mondes.

Il est vrai, repartit Trasimond, qu'ils furent crains en tous lieux tant qu'ils eurent les armes à la min; mais depuis qu'ils eurent assujetti la plus grande partie de l'Amerique, & qu'ils n'y allerent plus que pour faire commerce, leur valeur se ralentit, & on cessa d'avoir pour eux la même consideration. Il leur arriva ce qui étoit déja arrivé aux Portugais qui avoient aquis la même reputation dans l'Inde Orientale. Dés qu'ils y furent paisi-

bles & qu'ils negligerent les armes, ils ſe laiſſerent dépoüiller de leurs plus riches Provinces par les Anglois, & les Holandois, qui ont toûjours excellé dans la guerre & dans le commerce en même tems.

Vous m'avoüerez au moins, répondit Leonce, que jamais Prince n'a poſſedé de ſi vaſtes états que le Roi d'Eſpagne.

C'eſt ce qui en fait la foibleſſe, repliqua Traſimond. Il eſt du corps politique comme du corps humain. Un homme d'une taille extraordinaire a de la peine à ſe mouvoir, & manque ordinairement de courage. Le cœur s'afoiblit par la diſſipation des eſprits, qui ne ſe portent pas aiſement aux parties éloignées. Un homme d'une taille mediocre a plus de vigueur & de vivacité ; ſes forces ramaſſées agiſſent avec plus de promptitude. On éprouve la même choſe dans les Etats, où il eſt plus aiſé de ſecourir les Provinces attaquées quand elles ſont proches du centre, & qu'étant

contigues rien n'en interrompt la communication.

Si cette maxime eſt veritable, dit Cleodon, le Roi d'Eſpagne a preſque été le plus heureux & le plus puiſſant des Monarques. Il a un voiſin qui a ſoin de ſi bien reculer ſes Frontieres, que s'il eût voulu continuer, les Etats de ce Prince ſeroient renfermez entre les deux Mers, les Pirenées & le Tage.

Si vous faites conſiſter le bonheur dans le repos, interrompit Traſimond, le Roi d'Eſpagne n'a qu'à ceder le reſte des Païs-bas à Loüis le grand, le Milanois au Duc de Savoie, & les Roiaumes de Naples & de Sicile au Pape. Aprés cela vous pouvez compter qu'il n'aura jamais de guerre en Europe, & qu'il ſera le plus tranquile de tous les Princes.

J'en ſuis perſuadé, reprit Cleodon; mais qui nourriroit les Eſpagnols s'ils cedoient la Sicile.

Qu'ils quittent le negoce, répondit Traſimond, & reprennent la

charruë. Ils trouveront dans leur païs tout ce qui eſt neceſſaire pour la vie; & les Mines de la Galice, ou de l'Andaloufie leur fourniront de l'or ſuffiſamment, ſans l'aller chercher avec mille perils au delà de la Ligne. Mais c'eſt aſſez parler ſur ce ſujet, ajouta Traſimond ; diſons quelque choſe de plus galant, & qui nous remette un peu en belle humeur. En achevant ces mots il commença une hiſtoire de cette maniere.

L'amour qui eſt le foible des grans Hommes, & l'extravagance des petits eſprits, eſt une des folies de Marton. Comme je crois que vous ne le connoiſſez pas, il eſt bon que je vous en faſſe d'abord le portrait, afin de vous donner une plus parfaite idée de ſon caractere. Sa taille eſt grande, ſes épaules ſont larges & hautes ; il alonge le col en marchant ; ſes jambes ſont longues, trop fournies & toutes d'une venuë ; ſon né eſt des plus gros & des plus grands ; ſes yeux ne diſent rien & lui ſortent de

la tête ; ſon front eſt petit & étroit. Le ris qui embelit ordinairement le viſage enlaidit le ſien. Sa voix eſt tremblante ; ſes paroles ſont mal articulées, & enfin ſon air & toutes ſes manieres ſont deſagreables.

Vous pouvez juger par cette peinture naturelle ce que doit être le perſonnage dont je parle. Cependant il eſt fils d'un des plus honnêtes hommes du monde qui lui a laiſſé prés de cinquante mille écus en mourant. Il eſt vrai qu'il en fait un tres-mauvais uſage, & qu'au lieu de ſucceder au merite de ſon pere, il s'eſt contenté d'heriter de ſon bien, & ne l'emploie qu'à ſes plaiſirs, où à ſes debauches.

Un jour qu'il étoit à l'Opera, il ſe trouva prés d'une Demoiſelle de mediocre vertu, mais d'une beauté charmante, & d'un eſprit brillant. Elle ſe nomme Leonice. Marton n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur elle qu'il ſouhaita de la connoitre. Il lia converſation avec elle, & lui dit

plusieurs douceurs d'une maniere assez plate. Leonice l'examina d'abord, & voiant que c'étoit un homme comme il lui faloit, elle lui répondit favorablement. Quand l'Opera fut fini, Marton la conduisit chez elle. Comme il étoit tard, elle le retint à souper & lui fit assez bonne chere. Le lendemain il l'alla voir dans le dessein de la regaler à son tour, mais elle ne le voulut pas, & le traita encore mieux que le jour precedent. Le cœur de Marton qui étoit plein d'amour & de reconnoissance, cherchoit à tous momens les occasions de lui en donner des marques. Leonice qui avoit son dessein les éludoit adroitement, & ne lui acordoit que ce que l'honnêteté pouvoit permettre. Cette conduite desoloit Marton. Il étoit dans une langueur extréme, & auroit donné toute chose au monde pour posseder cette Belle. Tandis qu'il étoit ainsi penetré, ou pour mieux dire accablé de sa passion, Leonice se fit arréter prisonniere par

un Huiſſier de ſes amis pour deux cens piſtoles qu'elle feignoit devoir à un Marchand de la ruë ſaint Honoré. Elle le fit auſſi-tôt ſavoir à Marton qui vint à l'heure même, & donna les deux cens piſtoles. Elle voulut lui en faire ſon billet, mais il le refuſa, & lui dit qu'il voudroit en avoir fait davantage pour ſon ſervice. Leonice charmée de cette generoſité, eut ſoin de ne la pas negliger. Elle lui accorda quelques faveurs pour augmenter ſes liberalitez; & enfin elle a ſi bien fait, qu'il lui envoia ces jours paſſez un fort beau lit de Damas, avec une Tapiſſerie de haute liſſe qu'il avoit eu de la ſucceſſion de ſon pere. On dit même qu'il lui a donné un Contract de cinq cens livres de rente. S'il continuë, je crois qu'il n'ira pas loin, & que nous le verrons bien-tôt au bout de ſes finances je ſouhaite pourtant que cela n'arrive pas, & qu'il reconnoiſſe bien-tôt ſon aveuglement.

J'en doute, interrompit Cleodon. Quand l'amour s'eſt emparé d'un cœur, ce cœur n'a point de plus grand plaiſir que ſon amour. Cette paſſion eſt la Reine de toutes les autres. Pour elle le premier des Philoſophes donna de l'encens à la beauté qui l'avoit charmé, & en fit ſa Divinité, Pour elle Hercule changea ſa Maſſuë en quenoüille; Achille ſervit à genoux Polixene, adoration qui lui couta la vie; & je ne ſai par quel deſtin fatal à la gloire des Conquerans, Maſſiniſſe & Antoine ne furent jamais ſi fort haïs de leurs Soldats, que lors qu'ils furent les plus amoureux, l'un de Sophonisbe, & l'autre de Cleopatre. Je ne finirois de longtems ſi je voulois vous faire voir la puiſſance de cette paſſion, & les malheurs qu'elle a produit. Mais c'en eſt aſſez pour vous montrer que le pauvre Marton ne guérira jamais de la ſienne, & qu'il conſommera tout ſon bien auprés de ſa Belle.

J'en ſuis tres-perſuadé, dit Leon-

ce. Il vaudroit mieux qu'il l'emploiât à joüer. On ne perd pas toûjours, & l'on gagne quelquefois des sommes considerables. Mais de depenser son bien auprés d'une Maîtresse l'on perd continuellement, & si l'on y gagne quelques douceurs, elles sont si accompagnées d'amertumes, qu'elles en font perdre le plaisir. J'en sai quelques-uns, qui ont fait fortune au jeu, & quantité d'autres qui ont été ruinez par les femmes.

La fortune que produit le jeu, répondit Trasimond, est bien hazardeuse, & l'infortune que produisent les femmes de debauche, est infaillible. Il faut éviter l'un & l'autre, & ne les regarder que comme des objets d'autant plus dangereux qu'ils paroissent agreables.

Si Meronte avoit eu du jugement il n'auroit jamais joüé. Il auroit plus de vingt mille livres de rente ; & ne seroit pas à la charge de ses parens & de ses amis.

Termofile étoit de grande maison;

il avoit eu une des belles charges de l'armée, & auroit fait fortune ſi ſa conduite eût répondu à ſon bonheur. Mais le deſordre de ſes paſſions le jetta dans la debauche, & la mort au lieu de l'enlever glorieuſement dans le lit d'honneur, le fit perir honteuſement dans les bras d'une Actrice *de l'Opera.*

Poliandre avoit de la naiſſance, un beau nom, & plus de ſoixante mille livres de rente. Il pouvoit paroitre avec éclat à la Cour, & en ſuivant la trace de ſes ancêtres parvenir aux plus hautes dignitez. Poliandre n'en a rien fait. Il a deshonnoré ſon nom & ſa naiſſance par ſes debauches. Il a mangé tout ſon bien avec les Catins & les Gitons, & il eſt la honte & l'horreur de ſa maiſon.

Que de pareils gens ſont peu à plaindre, & qu'ils doivent ſervir d'exemple à ceux qui ne font que d'entrer dans le Monde ! Le moien de devenir ſage promtement, c'eſt de ſe corriger ſur les defauts d'autrui.

Cette depenſe eſt facile, & pour peu qu'on en faſſe les frais, il eſt impoſſible qu'on ne ſe perfectionne. Il y a tant de plaiſir à vivre en honnête homme, que ceux qui ne le ſont pas, feignent de l'être pour parvenir. La recompenſe ſuit de prés la vertu,& rarement voit-on des vertueux infortunez : & s'il s'en trouve quelqu'un de malheureux, c'eſt la tirannie qui les oprime, mais leur innocence les conſole, & ils triomphent en eux mêmes de l'injuſtice de leurs ennemis.

Policrate avoit prêté deux mille piſtoles à Geſimond ; & au lieu d'en avoir de la reconnoiſſance il l'a fait mettre priſonnier. Il l'a accuſé d'uſure & vouloit l'envoier aux Galeres. Policrate a fait connoitre ſon innocence ; il a été déchargé de ſon accuſation, & ſa partie condamnée aux dépens. Policrate ne l'a pas pouſſé à bout. Il s'eſt contenté de ſon principal, & lui a remis les interêts & les dépens. Quelle generoſité à Po-

licrate , & quelle lacheté à Gesimond.

Amazonte avoit épousé une femme qui étoit fort belle, mais qui n'avoit ni bien ni naissance. Il lui avoit fait de gros avantages par son Contract de mariage. Elle en a eu si peu de reconnoissance qu'elle lui a été infidele, & a voulu attenter à sa vie. Amazonte lui a pardonné ses crimes & l'a reprise auprés de lui. Quelle foiblesse, ou quelle bonté d'Amazonte!

Il ne faut pas, interrompit Cleodon, attribuer cette action à l'une ni à l'autre de ces deux causes. Il y a de la gloire à pardonner, & même à faire du bien à ses ennemis. C'est la plus belle de toutes les vengeances.

Polidor qui avoit beaucoup d'esprit & de merite aimoit sa femme de tout son cœur, & ne cherchoit que les occasions de lui plaire. Sa femme au contraire ne l'aimoit point, & ne souhaitoit que sa perte. Elle voulut lui ôter la vie par le poison, & n'a-

yant pû y reüssir, elle le fit assassiner. La justice s'empara de cette femme; & quand elle fut condamnée & Polidor guéri, il eut la generosité d. demander sa grace au Roi. Mais . Prince inflexible pour les mauvaise. actions le renvoia à la Justice. Polidor en fut sensiblement touché. Il auroit donné sa vie pour sauver celle de sa femme, & ils eut le déplaisir qu'elle la finit entre les mains d'un Bourreau.

Il est vrai, dit Trasimond, que cette afaire fit grand bruit. Le Peuple qui ne juge jamais bien des choses, croioit que le Roi feroit grace, mais les gens éclairez pensoient tout le contraire. L'action étoit trop noire & le public trop interessé. Il faloit un exemple. Si c'est une vertu de pardonner, ce n'est pas un crime de punir quand la punition est legitime.

Il se trouve un funeste enchainement entre les crimes & une charmante societé entre les vertus, bien

qu'elles ſemblent en quelque façon opoſées, comme ont toûjours paru la charité & la juſtice. L'une eſt tendre, l'autre inſenſible ; L'une eſt douce, l'antre ſevere ; L'une eſt ſoumiſe, l'autre imperieuſe, & toutes deux conduiſent par diferentes voies à la perfection.

Aprés les outrages que Polidor avoit reçu de ſa femme, quand il en auroit demandé la vengeance, ſa demande n'auroit pas été opoſée à l'honnêteté ni aux bonnes mœurs. Mais comme il ne l'a pas fait, & qu'il a emploié tout ſon credit pour la ſauver, il en eſt plus digne de loüanges.

Dans le tems que Traſimond parloit de la ſorte, il arriva un Cavalier de ſes amis qui l'interrompit pour lui dire qu'il venoit d'aprendre une choſe fort extraordinaire, & pour ainſi dire toute neuve. C'étoit un mari que la jalouſie obligeoit ſouvent à roüer ſa femme à coups de bâton, &

dans le même inſtant qu'il l'avoit batuë jusqu'à la rendre preſque morte, il s'aviſoit de la reſuſciter à force de lui rendre le devoir conjugal, & de le reïterer plus vigoureuſement que s'il n'avoit jamais eu le moindre ſoupçon de ſa vertu ; mêlant ainſi les coups de bâton aux plus ardentes careſſes de l'amour, & les plus vigoureuſes careſſes de l'amour aux plus rudes coups de bâton. Enſorte qu'on ne pouvoit dire qui avoient plus de violences ou les coups ou les careſſes, tant ils étoient entremêlez & confondus extraordinairement les uns parmi les autres. Cette hiſtoire tragi-comique excita ſi long-tems la riſée generale, qu'elle empêcha le Cavalier de continuer ſes reflexions ſur ce ſujet.

La ccompagnie étoit encore dans la chaleur des aplaudiſſemens, & dans les mouvemens de la joïe que lui avoit donné ce recit, lors qu'un laquais vint dire à Leonce qu'une Demoiſelle de ſes amies qui étoit à

quatre pas de la porte souhaitoit de lui parler. Leonce y alla aussi-tôt, & quand il fut dans la ruë, un Exemt accompagné d'une douzaine d'Archers se jetterent sur lui, & le menerent prisonnier au grand Châtelet. Il est vrai que dans ce tems ses amis & quelques autres personnes coururent pour le secourir, mais n'étant pas suffisans, il falut ceder à la force, & ils eurent le chagrin d'être les témoins de sa disgrace On dit que c'étoit pour avoir friponné de mille écus au jeu le fils d'un Conseiller de la Cour que cependant il ne coucha pas dans la prison, parce qu'il rendit une partie de l'argent & donna des assurances pour le reste; que même il reparut le lendemain au Café; faisant grand bruit & disant qu'on l'avoit pris pour un autre, mais qu'il feroit pendre l'Exemt & tous ses Archers. Cette menace qui n'a pas eu son éfet, fut regardée par les gens de sa connoissance comme une gasconnade,

& par ceux qui ne le connoiſſoient pas, comme une ſaillie d'un homme de haute naiſſance.







QUINZIE'ME ENTRETIEN.

AU ſortir de la Nôce du bon homme Carpon & de ſa charmante Carpine, Dorion & Chardin s'en allerent dans un Café où ils avoient donné rendez-vous à Geſtan le meilleur de leurs amis. Celui-ci n'y étoit pas encore arrivé, lors que les autres en

entrant dans le Café, aperceurent le jeune Validor qui étoit fort trifte & fort reveur. Ils l'aborderent auffi-tôt, & lui demanderent le fujet de fa trifteffe. Elle vient, répondit-il, de ce que mon pere veut fe marier à une fille qu'il aime depuis quelque tems, & qui n'a ni naiffance, ni bien, ni honneur. Son pere a été valet de Barri l'Operateur, & fa mere fervante de Carmeline l'Operatrice. Jugez aprés cela fi je dois être chagrin. Vous avez raifon, repartit Dorion; la chofe eft de confequence. Mais ne vous feriez-vous pas attiré ce malheur par quelque defobeïffance. Je ne le crois pas, repliqua Validor, à moins que ce ne foit à caufe que j'ai perdu cent piftoles au jeu que mon pere m'avoit envoié recevoir pour lui. Il n'en faut pas demander davantage, dit Dorion; en voila affez, & il veut fans doute vous punir par là de vôtre mauvaife conduite.

Dans ce tems Validor le pere entra,

Dorion & Chardin qui ſont de ſes amis lui ofrirent une place prés d'eux, & il l'accepta. Aprés quelques honnêtetez de part & d'autre, Dorion lui dit que le bruit couroit qu'il s'aloit marier. Il eſt vrai, répondit-il, mais c'eſt ce coquin là qui en eſt la cauſe, en montrant ſon fils du doigt. Le jeune Validor voulut s'excuſer, mais voiant que ſon pere entroit en colere, il ſe mit à genoux & lui demanda pardon. Dorion & Chardin joignirent leurs prieres aux ſiennes. Alors le cœur de Validor le pere ſe laiſſa toucher, & ſur les aſſurances qu'ils lui donnerent que ſon fils en uſeroit mieux à l'avenir, il lui pardonna, & même leur dit qu'il ne ſe remarieroit point, pourveu qu'il ne retombât plus dans la même faute. Le pauvre garçon eut tant de joie de ces paroles, qu'il baiſa les mains de ſon pere, les arroſa de ſes larmes, & promit de ne jamais lui déplaire.

La compagnie enſuite fit venir du

Café ; & aprés en avoir pris chacun une taſſe, Validor s'en retourna chez lui avec ſon fils. Dans ce tems Geſtan arriva ; & Dorion lui aiant conté ce qui venoit de ſe paſſer entre Validor, & ſon fils, il en fut extrémement ſurpris. Cependant comme il connoiſſoit Validor le pere pour un homme d'honneur & de merite, il dit qu'il ne le croioit pas capable de faire un tel mariage, & que celui dont il avoit menacé ſon fils n'étoit que pour lui faire peur; mais qu'il ſe ſeroit bien donné de garde de conclure une aliance ſi honteuſe à ſa famille & à lui-même.

Cela pourroit bien être répondit Dorion. Cependant vous ſavez que l'amour eſt aveugle. Il eſt vrai, interrompit Geſtan, mais il ne l'eſt pas aſſez pour obliger un homme d'eſprit à faire une choſe ſi ridicule & ſi deshonnorable. Tel qui prend une fille pour Maîtreſſe n'en voudroit pas pour ſa femme. Le mariage eſt la choſe du monde la plus importante,

&

& qui demande le plus de ſoin & de precaution. On regarde une femme d'un autre œil qu'on ne fait une Maîtreſſe. On quitte celle-ci quand on veut, & celle-la quand on le peut. C'eſt pourquoi celui qui veut ſe marier doit bien étudier auparavant l'humeur de celle qu'il recherche, ſinon il court riſque de paſſer de mauvais momens auprés d'elle, & de prendre un Demon au lieu d'un Ange.

Cela eſt conſtant, dit Dorion. J'en connois qui pour s'être marié avec trop de precipitation s'en repentent, & d'autres qui ont fait tout ce que la prudence pouvoit leur ſuggerer, qui ne s'en trouvent pas mieux. Les femmes ont ſouvent des contre-tems & des inegalités terribles. Il faut avoir bien de la patience avec elles. Si vous n'en avez pas, leur mauvaiſe humeur augmente ; & ſi vous en avez, elles croient que vous les aprehendez, & vous mépriſent. Je ſai bien que le mépris d'une femme eſt quel-

que chose au dessous du rien ; que sa colere ne doit pas ébranler la constance d'un mari, & qu'il doit toûjours être le maître de la maison. Cependant cela ne laisse pas quelquefois de le chagriner, & de lui faire souhaiter de n'être pas si mari. C'est ce qui a donné occasion ces jours passez à un de nos Poëtes, de faire des Vers sur des rimes fort bizarres qu'on lui avoit envoiez. Comme ils sont plaisans, il faut que je vous en fasse la lecture. Il tira aussi-tôt un papier de sa poche & lut ces Vers.



SONNET.

Se donner une femme ah! quelle . . . .
cruauté
Ce subtil animal dans ses discours se...
farde
Son esprit inconstant cherche la . . .
nouveauté
Et l'amour conjugal souvent reçoit. . .
nazarde.



Ses soins n'ont pour objet que sa seule...
beauté
Sa fureur fait braver épée & ...
halebarde
Son cœur devore tout jusqu'à la...,
Roiauté.
Il passe en ses aigreurs & vinaigre &.
Moutarde.



L'honneur pour la piquer n'a qu'un
foible ... Eperon
Ses yeux vont à l'éclat comme le ...
Moucheron
Lors qu'il faut pardonner point de ...
misericorde.



Elle a le fond de l'ame aussi noir qu'un.
Tripot
Et pour fuir tant de maux je choisirois
la ... corde
Ou bien j'endosserois d'un Moine le...
Capot.



C'est-à dire, interrompit Chardin qui n'avoit point encore parlé

ſur ce ſujet, que ce Poëte aimeroit mieux être Moine ou pendu, que d'être marié. Il faut qu'il ſoit bien en colere contre les femmes pour avoir de pareils ſentimens. Quand même il auroit raiſon, il ſeroit mieux pour lui de n'en point parler, ou d'en dire du bien, que d'en dire du mal. Celui qui ſe dechaîne ſi fort contre les femmes marque qu'il en a été maltraité, & celui qui s'en loüe témoigne qu'il en a été conſideré. Ainſi il eſt plus avantageux d'en dire du bien, ou ſe taire, que d'en parler mal. D'ailleurs toutes les femmes ne ſe reſſemblent point pour l'humeur. Il y en a de raiſonnables & de vertueuſes.

Je n'en ſai rien, repliqua Dorion; mais je ſai bien qu'il eſt arrivé depuis peu une hiſtoire entre une Dame qui paſſoit pour la plus vertueuſe du monde, & un Cavalier qui n'étoit ni beau ni bien fait, mais qui avoit beaucoup d'eſprit. Comme cette hiſtoire eſt fort curieuſe, ſi vous ſou

haitez je vous la dirai. La compagnie l'en aiant prié, il parla de la ſorte.

Criſalpe étoit amoureux d'Hermilie, & elle ne l'étoit pas moins de cet amant. Le mari d'Hermilie aiant découvert cette paſſion defendit à ſa femme de voir davantage Criſalpe. Elle le lui promit, mais elle n'en fit rien. Elle le voïoit tous les jours, ſoit à la promenade, à la Comedie, ou dans des maiſons particulieres qui leur ſervoient de rendez-vous. Le mari qui decouvrit toutes ces choſes en fut tres-chagrin. Il n'en dit pourtant rien à ſa femme, & tacha de la gagner par toutes ſortes de careſſes. Comme elle étoit diſſimulée, elle cachoit ſes ſentimens & lui diſoit mille douceurs à ſon tour. Mais le mari voiant que l'eſprit y avoit plus de part que le cœur, & que ſa femme continuoit toûjours ſon intrigue, il fit mettre un jour les chevaux au Carroſſe, & l'emmena dans une Terre qu'il avoit à douze lieuës de Paris.

Crisalpe fut fort étonné quand il aprit ce depart. Il étoit dans une inquietude extrême, & ce qui lui donnoit du chagrin, c'est qu'il ne savoit où étoit Hermilie. Il fit plusieurs perquisitions, & enfin aprés avoir apris l'endroit où son mari l'avoit mené, il lui écrivit ces lignes.

BILLET.

De Crisalpe à Hermilie.

Est-il bien possible que vous aiez pu vous éloigner de moi sans me le faire savoir. Vôtre cœur ne vous reproche t'il rien là dessus. Si cela est que je suis à plaindre. Je fuis les lieux où j'avois accoûtumé de vous voir de crainte de ne vous y pas trouver. Je tache de dissiper mon chagrin en frequentant diverses compagnies; mais loin de soulager ma peine, elle augmente à tous momens, & me met

au deſeſpoir. Voila l'état où je ſuis. Je ne vous en ſouhaite pas un pareil. Je vous cheris trop. J'aime mieux être la victime de mon amour & de vos apas, , que le ſujet de la moindre de vos peines. J'aurai au moins la conſolation en mourant de perdre la vie pour celle qui en a fait toute la felicité. Adieu la douleur m'accable & la plume me tombe de la main.

Ce billet n'alla pas juſqu'à Hermilie. Il tomba par malheur entre les mains de ſon mari. Il en fit auſſitôt la lecture, & entra dans une ſi furieuſe jalouſie, qu'il ne ſavoir s'il devoit poignarder ſa femme, ou bien l'obliger de faire venir ſon Amant pour le ſacrifier à ſa vengeance. Dans cette incertitude, rempli d'agitations & de colere, il fut trouver Hermilie, & aprés lui avoir montré ce billet, il lui fit mille reproches accompagnez d'injures les plus ſenſibles; mais au lieu d'en avoir de

la confuſion, elle paia d'éfronterie, & lui dit d'un ton railleur, hé bien! Mon unique, aurez vous bientôt fini, & ne me ſera t'il point permis de vous répondre? Ah! ingrate, infidelle continua-t'il, que pourras tu dire pour ta défenſe? Qu'un ſeul mot, répondit Hermilie, aprés quoi vous verrez qui a tort de vous ou de moi. Hé! bien voïons donc ce mot, perfide. Oüi, reprit-elle, vous auriez raiſon de me dire toutes ces choſes, & même davantage ſi j'étois coupable du crime dont vous m'accuſez; mais quand vous remarquerez qu'on ne ſait ni la datte de ce billet, ni le lieu d'où il vient; que d'ailleurs on n'en connoît ni le nom, ni l'écriture, pas même le ſtile de celui qui l'envoie, & que quand on le connoitroit, je ne ſuis point garante du fait d'autrui, je crois que cela ſuffit pour vous convaincre de mon innocence & des chimeres que vous vous mettez dans l'eſprit. A ces raiſons elle en ajoûta d'autres

que les femmes adroites ont accoûtumé de dire en pareilles rencontres. Enfin elle persuada si bien son mari, qu'il la laissa là, & aussi-tôt elle écrivit ce billet à son amant.

REPONSE

D'hermilie à Crisalpe.

Mon mari a intercepté vôtre billet qui a causé bien du bruit entre nous. Je l'ai heureusement apaisé; mais je vous prie de ne me plus écrire de crainte d'un plus grand accident. Il faut ménager un esprit qui est jaloux & dangereux. Comme vous savez que mon mari est l'un & l'autre, nous ne saurions avoir trop de precaution. Je voudrois bien n'être pas obligée à vous le dire, & qu'au lieu de cela je n'eusse qu'à vous donner des marques de ma tendresse. Elle est si grande à vôtre égard, qu'elle doit bien vous conso-

ler de mon absence. Mais rien ne me console de la vôtre que l'esperance de vous revoir. Si je ne me flatois pas de ce plaisir je serois plus à plaindre que vous. Mes maux finiroient bien-tôt ma vie, & vous ne regneriez plus dans un cœur qui ne soupire que pour vous.

Crisalpe reçut ce billet ; & aprés en avoir fait la lecture, son cœur fut partagé entre la joie & la tristesse. D'un côté il voïoit avec plaisir les témoignages qu'Hermilie lui donnoit de son amour, & de l'autre il regardoit avec douleur le risque où son billet l'avoit jettée. Tout cela lui causoit des pensées & des agitations extraordinaires. Tantôt il se vouloit un mal extrême d'avoir causé tant de peines & d'embarras à Hermilie, & tantôt s'adressant à son mari, il lui faisoit mille reproches. Va malheureux, disoit-il en lui-même, tu n'es qu'un jaloux, & qui merite de l'être, parce que tu as

une femme charmante, & que tu es indigne de la posseder. Laisse la donc maîtresse de ses volontez, ou retire toi d'auprés d'elle, afin que ses beaux yeux ne soient plus choquez d'un objet si hideux.

Il étoit ainsi rempli de colere & d'amour, lors qu'un jour il se deguiza en Pelerin pour aller voir Hermilie. Il partit de grand matin, & il n'étoit pas à plus d'un quart de lieue de la maison de sa Belle, lors qu'en passant prés d'un bois, il l'aperçut avec deux ou trois Dames qui peschoient dans un étang. Crisalpe charmé de cette rencontre, les aborda en chantant un air de Pelerin le plus agreablement du monde, & leur presenta des coquilles qu'il disoit avoir aporté de saint Michel. Hermilie le voiant aussi-tôt, le rouge lui monta au visage qui marquoit l'émotion de son cœur. Crisalpe resta quelque tems auprés d'elle; & comme il vit peu aprés qu'elle s'en alloit sans lui parler, il s'en alla

aussi sans lui rien dire. Il est vrai qu'à mesure que ces deux Amans s'éloignoient l'un de l'autre, ils se retournoient de tems en tems pour se regarder, témoignant par là que s'ils avoient du plaisir à se voir, ils n'avoient pas moins de chagrin, d'être obligez de se quiter sans se pouvoir parler.

Le lendemain Hermilie fut à pareille heure se promener dans le même endroit avec une fille qui étoit dans sa confidence Crisalpe ne manqua pas d'y aller. Et quoi que l'un & l'autre ne fussent pas assurez de se rencontrer, l'amour d'intelligence avec leurs cœurs, voulut les joindre malgré tous les obstacles. Je ne parlerai pas de la joie qu'ils eurent de se voir, ni des caresses qu'ils se firent. Je dirai seulement que la crainte d'être vû les obligea de ne pas demeurer long-tems dans cet endroit, & de se retirer dans un bois qui en étoit proche. Ils se mirent dans un lieu le plus charmant du

monde. C'étoit ſur le bord d'une Fontaine dont l'eau criſtaline couloit ſur un ſable doré. Les arbres qui étoient toufus y cauſoient une obſcurité tres-grande, & les oiſeaux qui y venoient boire ſouvent, y faiſoient par la beauté de leur ramage d'agreables concerts.

Criſalpe voïant que tout contribuoit à l'amour dans cette occaſion ne demeura pas long tems ſans témoigner le ſien à Hermilie. On peut croire qu'elle n'y fut pas inſenſible, puis qu'elle n'avoit pas moins de paſſion pour lui qu'il en avoit pour elle. Ils vinrent bien-tôt des paroles aux éfets ; & retournant des éffets aux paroles, ils ſe dirent & firent tout ce que l'amour a de plus doux & de plus charmant.

Il y avoit long-tems qu'ils étoient enſemble, lors qu'ils aperçurent que la nuit s'aprochoit. L'on ne s'ennuie jamais quand on eſt avec ce que l'on aime ; & les heures qui ſont comptées par l'amour ſont toû-

jours des heures trop courtes. Ils prirent un rendez-vous pour le lendemain au même lieu, mais le mari d'Hermilie aiant receu quelques visites érrangeres, arréta sa femme, pour leur tenir compagnie, ce qui l'empêcha de se trouver au rendez-vous. Le jour d'aprés se voiant libre, elle ne manqua pas de se rendre au lieu de l'assignation, où elle trouva son cher Amant qui l'attendoit avec impatience. Aprés lui avoir dit les raisons qui l'avoient empêché de venir plûtôt, ils se dedommagerent par mille tendresses reciproques du chagrin que cet obstacle avoit aporté à leurs plaisirs.

Ce commerce dura prés de trois semaines, lors qu'un jour le mari se promenant seul dans le bois, aperçut sa femme avec ce pretendu Pelerin qui se caressoient d'assez prés. Le sang lui monta aussi-tôt au visage. Il courut droit à eux; & comme il n'avoit ni arme ni bâ-

ton, il s'empara du Bourdon du Pelerin, & lui en donna plus de vingt coups ſur le corps; en ſorte que l'aiant preſque laiſſé mort ſur la place, il ramena ſa femme chez lui à coups de point, de pied & de bourdon. Cette derniere action a donné matiere à un grand procés qu'Hermilie a intenté contre ſon mari. Elle prétend que c'eſt un fou & un violent, qu'il l'a maltraité ſans raiſon, que ſa vie n'eſt pas en ſureté auprés de lui, & demande à être ſeparée de corps & de bien. Le mari ſoutient au contraire que ſa femme eſt une impudique; qu'il l'a trouvée en adultere, & qu'elle doit être non ſeulement privée de ſa dot & de ſes conventions matrimoniales, mais encore razée & miſe dans un Convent pour le reſte de ſes jours. Comme il n'y a point de témoins de l'adultere & qu'il y en a des mauvais traitemens du mari, je crois qu'il ne gagnera pas ſon procez.

Parbleu, dit Geſtan, Voila une hiſtoire fort tragique & fort plaiſante tout enſemble. Quoique le mari aït raiſon, je crois comme vous qu'il pourroit bien peedre ſa cauſe. Il faloit ſeulement qu'il batît bien ſa femme ſur le champ de bataille, & non pas en preſence de perſonnes. Les témoins ne peuvent dire que ce qu'ils ont vû; & comme ils n'ont point connoiſſance des amourettes d'Hermilie, on ne peut juger que ſur leurs depoſitions. Mais c'eſt aſſez parler ſur ce ſujet, il faut que je vous liſe quelque choſe de curieux qu'un de mes amis m'a envoïé ce matin.

Geſtan aiant dit ces paroles, chacun garda le ſilence; & voici ce qu'il lut dans un papier qu'il tira de ſa poche.

SONGE.

Le Soleil avoit fourni ſa carriere, & mon eſprit fatigué du travail du Cabinet me laiſſoit ſurprendre au ſommeil, lors que le Dieu des Songes s'aparut à mon imagination. Il avoit le viſage furieux & les yeux pleins de colere. Son abord me fit fremir. Mais auſſi tôt il ſe radoucit ; & aprés m'avoir entretenu de l'extravagance de la plûpart des hommes, il fit des vœux & des ſouhaits en leur faveur.

Que Silvin, me dit-il, ſoit habile, & non pas preſomptueux ni debauché ; Que Cardinon ſoit homme de bien, & non pas un menteur, ni un babillard ; Que Tirane reſte dans ſon étude, & ne ſoit pas un yvrogne ; Que d'Argilan ſache les Mathematiques & qu'il n'en aſſaſſine pas ſi ſouvent ſes Auditeurs ; Que Tancrede ſoit judicieux, &

non pas ſingulier ni viſionnaire; Que Mitcan ſoit digne de ſa fortune, & qu'il en faſſe un meilleur uſage qu'il ne fait pas : Que Silandre ne prefere pas le jeu & les femmes aux afaires de ſa maiſon; Que le Conſeiller d'Avila ſoit prudent, & non pas turlupin ni Scaramouche ; Que Dorival abandonne ſa Silvie, & ne ſonge qu'à ſon emploi ; Que Selin reſtitue le bien qu'il a uſurpé, & qu'il vive en honnête homme ; Que Salton ſe ſouvienne que ſa banqueroute lui a fait friſer la corde, & qu'il craigne que ſon uſure ne l'envoie aux galeres ; Que Bercaze aie plus de douceur, & moins d'orgueil & de vanité ; Que Miſante ſoit devot, & non pas hipocrite & ſcelerat; Qu'Octave s'occupe moins des ornemens de ſon corps que de ceux de ſon ame, & qu'il ne diſe plus d'obſcenitez ; que Titus ſoit modeſte, qu'il quitte ces airs de parleur impitoiable pour laiſſer parler

les autres à leur tour. Que Ramire ſoit doux dans la converſation & qu'il ne faſſe plus d'extravagance ni d'incartade à perſonne ; Que Hircan ne s'encanaille plus ; qu'il ne voie que des gens d'honneur & de merite, & qu'il ſonge moins à la nobleſſe qu'il a, qu'à la vertu qu'il n'a pas. Que Mezonte ne chagrine plus ſes amis par des contradictions & des galimatias continuels, qu'il écoute ceux qui ont plus d'eſprit que lui, ou du moins s'il veut parler qu'il ne diſe que ce qu'il fait, & qu'il ſonge à ce qu'il veut dire ; Que Gilon faſſe des Satires ingenieuſes contre les mauvaiſes mœurs & non pas des Satires groſſieres qui nomment les perſonnes ; Que Manlius prêche plutôt par ſes actions que par ſes paroles, que les mots d'idée, de caractere & de ſpectacle, quoique bons, ne ſe trouvent pas ſi ſouvent dans ſa bouche ; que ſes diſcours ſoient naturels, ſa vie innocente & qu'il ſonge moins à

posseder des benefices qu'à s'aquiter de son devoir ; Qu'Adraste ne se pique point de valeur ; qu'il ne méprise personne, & qu'il se souvienne que pour n'avoir pas voulu charger un parti des ennemis de son Prince ; il fut cassé & qu'on donna sa compagnie à son Lieutenant qui avoit fait son devoir en cette occasion ; Que Sostrate exerce sa charge en homme de probité & non pas en Pirate ; qu'il rende la justice & non pas qu'il la vende ; qu'il paie ses detes , & qu'il n'en fasse plus de nouvelles ; en un mot, qu'il ne prefere pas l'infamie à l'honneur , & les fausses caresses d'une courtisane aux tendresses legitimes d'une épouse vertueuse ; Que Silvio ne quitte pas le service de son Roi pour venir chicaner son pere ; qu'il s'atache à son Regiment , & qu'au lieu de revolter l'esprit de sa sœur & de ses freres contre l'autorité paternelle ; qu'il les remette par son exemple dans le

devoir ; Enfin que les uns & les autres changent de ſentimens, & qu'ils tachent d'obtenir par une conduite reſpectueuſe ce qu'ils veulent avoir par des brigues & des ſolicitations injuſtes ; Que Mevius ſoit civil & non pas brutal ; qu'il ſoit humain envers ſes parties, & non pas Arabe ; que la Science & la Sageſſe ſoient les objets de ſa paſſion, & qu'il ne prefere pas l'interêt à l'honneur qui eſt le plus digne objet des recompenſes ; Que Straton ne rempliſſe plus ſes Ouvrages de penſées fauſſes, d'epitetes & de Synonimes inutiles ; que ſon ſtile ſoit doux & concis, & non pas dur & languiſſant ; que la forme réponde à la matiere ; qu'il donne dans ſon livre ce qu'il promet dans ſon titre & dans ſa preface, que l'art & la delicateſſe regnent dans tout ce qu'il écrit, & qu'il tache plûtôt à aquerir de la gloire qu'à fatiguer le Lecteur & à tromper le Public ; Que Japin le Libraire ſoit fidele & non

pas fripon ; qu'il vende les Ouvrages que les Auteurs lui ont donnez à debiter , mais qu'il ne les loüe point , parce que le loüage empêche la vente qu'il a promis à l'Auteur ; qu'il n'uſe point de la fourberie d'en prendre un pour ſon compte, afin de le loüer par tout, qu'il ſoit ſincere dans les échanges qu'il fait avec les autres Libraires; qu'il ne tire pas vanité de les tromper ; qu'il diſe du moins quelquefois la verité , & qu'il ne s'amuſe pas depuis le matin juſqu'au ſoir à ne faire autre choſe que conteſter & mentir.

En achevant ces mots le Dieu des Songes diſparut , & je me reveillai auſſi-tôt, un moment aprés je crû entendre une harmonie douce & charmante comme ſi les autres Dieux ſe fuſſent réjoüis de ſon retour. Cette agreable melodie enchanta tous mes ſens , & me replongea dans le ſommeil plus fortement que jamais. Alors toutes les Har-

pies de l'enfer des Poëtes se presenterent à mon imagination, & me firent voir les vices de tous ceux que je viens de nommer, comme des Demons qui les tourmentoient jour & nuit. Il me sembloit que les uns étoient dans des chaudieres d'huile boüillante, faisant des cris & des hurlemens efroiables; que les autres étoient au milieu des feux & des flâmes de soufre, & qu'il y en avoit qu'on rotissoit entre deux braziers ardens pour en faire un regal aux furies. Cet apareil épouvantable me fit fremir d'horreur. Le sang & l'eau couloient sur mon visage, lorsque le Dieu des songes reparut à mon esprit, & me dit d'un air doux & agreable, ne craint rien mon enfant; ta vertu te mettra à l'abri de toutes ces peines, & tu seras toûjours aimé & cheri des Dieux & des hommes. Quant à ceux qui ne suivront pas ton exemple, ils trouveront en eux-mêmes leur suplice, leur conscience leur servira

de bourreau, & ils ſubiront les tourmens qui t'ont cauſé tant d'horreur.

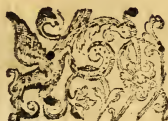
En finiſſant ces mots ce Dieu diſparut, & l'Aſtre du jour diſſipa mon ſommeil par ſa clarté qui remplit ma chambre de ſa lumiere.

Aprés que Geſtan eut fini ſa lecture, chacun lui aplaudit, & lui fit des remerciemens proportionnez au plaiſir qu'il leur avoit donné.

Dorion prit enſuite la parole, & dit qu'il ne doutoit pas que ceux qui étoient ſi bien marquez dans cet Ouvrage ne ſe reconnuſſent; mais qu'il doutoit fort qu'ils ſe corrigeaſſent de leurs defauts, que quand une fois on avoit pris un certain genre de vie, il étoit mal-aiſé de le quiter, & que cela ne ſe pouvoit faire ſans une eſpece de miracle.

Il eſt vrai, repartit Geſtan, que difficilement on perd les mauvaiſes habitudes. Mais ſi ceux dont vous venez de parler ne s'en defont pas, l'horreur qu'elles cauſeront empêchera

chera au moins quantité de jeunes gens d'y tomber. Par ce moïen ils auront l'avantage de se perfectionner, & les autres n'auront pas seulement la honte d'être découverts, mais encore le chagrin de se voir haïs ou méprisez. Dans les uns la punition égalera leurs crimes, & dans les autres la recompense égalera leurs vertus. La compagnie fut de son sentiment, & aprés avoir dit encore quelque chose sur ce sujet, elle se separa fort contente de cet Entretien.







SEIZIÉME ENTRETIEN.



RISTON & Themiste sont deux personnes qui prennent beaucoup de plaisir d'être ensemble, par le raport de leurs humeurs & de leur merite. Ariston est de taille moïenne, mais bien prise, qui se presente bien & d'une phisionomie heureuse. Il est

homme de cabinet, mais tres-poli. Les ſciences & les belles Lettres qu'il poſſede parfaitement, ne l'empêchent point de connoitre toutes les plus belles manieres de la Cour. Il a particulierement le don de la critique la plus juſte des Ouvrages d'eſprit, & mêle à ſa converſation aiſée un peu de cet air enjoüé & modeſte qui plait ſi fort à tout le monde.

Themiſte eſt d'une taille avantageuſe, & de ces mines nobles & elevées qui font honneur à ceux qui ſont dans leur compagnie. Il eſt homme de cœur, mais tres-ſavant. Il a l'eſprit brillant & ſolide, & le diſcernement admirable pour toutes les ſciences & la belle literature. Son aſſiduité à la Cour ne l'empêche pas de s'apliquer quelquefois à l'étude, & d'y faire par la force de ſon genie beaucoup de progrez en peu de tems. Ce qui rend ſa converſation bien plus charmante que celle de ces Courtiſans qui n'ont que le ſimple uſage du monde.

Ces deux perſonnes ſi diſtinguées pour ſe delaſſer d'une promenade entrerent dans un Café, où par malheur ils furent abordez par un incommode & des plus incommodes, c'eſt-à dire par un Pedant nommé Grimaud, dont la converſation étoit le ſuplice des honnêtes gens. Ce Grimaud eſt un homme élevé dans la craſſe du College, qui par un fatras de mauvaiſes lectures a mis dans ſon eſprit une Bibliotеque renverſée qui n'y produit que de la confuſion. C'eſt un Antipode du bon ſens qui n'admirant que ce qu'il faut blâmer, ne blame que ce qu'il faut admirer. Il rompt en viſiere à tout le monde, & croit faire l'important en ne contrediſant que pour contredire ; ſur tout il ſe plait à choquer les hommes les plus illuſtres, penſant ſe faire mieux diſtinguer.

Il ne faut pas s'étonner ſi Ariſton & Themiſte ſoufrirent de ſe voir avec un homme d'un caractere ſi con-

traire & si au dessous du leur. Il leur dit d'abord qu'il avoit fait une critique contre les Vers de Virgile, & contre tous les Ouvrages de Monsieur le Noble, que l'un & l'autre n'étoient sur sa foi que des ignorans ; & aprés avoir sur ce sujet donné l'estrapade à son esprit, il ajouta pour redoubler le chagrin de la compagnie, qu'il vouloit lui faire voir un tres-bon & nouveau Madrigal satirique de Lacon le Poëte sans fard contre Monsieur Perrachon, dont toute la reputation ne pouvoit le mettre à couvert des traits de ce grand Satirique. Ariston lui répondit que les noms de l'Auteur & de celui qui l'attaquoit, étoient des preuves que ce Madrigal étoit indigne de leur attention. Que Lacon avoit été suscité par les ennemis de Monsieur Perrachon qui étoient jaloux de la haute reputation qu'il avoit aquise par son savoir & son éloquence. Que tous ses Ouvrages

avoient reçu d'un grand nombre de nos meilleurs Auteurs des Eloges extraordinaires, & ſon merite confirmé par le jugement du Roi, & qu'ainſi ce Madrigal n'étant digne que de mépris, il prioit Grimaud de leur épargner l'ennui de l'entendre.

Themiſte dit qu'il faloit diſtinguer les mauvaiſes piéces qui n'intereſſent perſonne, & dont on devoit mépriſer entierement la lecture, d'avec les piéces injurieuſes, dont il faloit en mépriſant l'ouvrage, ne pas negliger la cenſure, pour ne pas laiſſer les Eſprits foibles qui font le plus grand nombre de ceux qui ſont dans l'erreur; que c'étoit ainſi que Monſieur Perrachon en avoit ſagement uſé dans une critique admirable qui détruit les injures du faux Satirique, en faiſant voir par des raiſons convaincantes les pauvretez & les extravagances de ſes machantes ſatires. Ce ſentiment de Themiſte fut enfin aprouvé par Ariſ-

ton, & donna la liberté à Grimaud de lire ce Madrigal.

Lors que je t'ai blamé n'avoir point de bon ſens,
Je reçois, répons-tu mille francs tous les ans
De la part de nôtre Monarque,
Et tu prétens que c'eſt une pompeuſe marque
De m'être trompé lourdement.
Mais puiſque tous les Rois tiennent des fous à gage,
L'argent que tous les ans tu tiens d'un Roi ſi ſage
Sert plutôt à mon jugement.
Tu nous dis pour prouver ta noble geniture
Qu'un de tes vieux aieux un certain Perrachon
Fit bâtir une Tour de gothique ſtructure
Qui depuis ce tems là porte encore ſon nom.
Mais ce n'eſt pas par là que ta nobleſſe brille

Car cet aieul prudent qu'on te voit renommer,
Prevoïant qu'il auroit un fol dans ſa famille
Fit bâtir cette Tour pour t'y faire enfermer.
Quand contre moi je vois un immenſe volume
J'y répons aiſement par un ſeul trait de plume.
Qui plait bien mieux aux gens polis,
Perrachon au contraire eſt plein d'un verbiage
Dont un volume entier fait éclater ſa rage
Sed non eſt in toto corpore mica ſalis.

Ariſton ſuivant la penſée de Themiſte, fit voir que ce pitoiable Madrigal étoit auſſi impertinent dans ſes expreſſions que faux dans ſes penſées. Il fit remarquer les ridiculitez de ſes Epithetes de *pompeuſe marque*, *vieux aieux*, *noble geniture*, & la barbarie & groſſiereté de toutes ſes manieres de parler. Mais

s'arrétant sur tout aux extravagances & faussetés de ses pensées, peut-on, dit-il, soutenir cette fausse proposition, que tous les Rois tiennent des foux à gage, puisqu'au contraire il n'y en a pas un qui tiennent des fous effectifs qui soient au rang des insensez. Ce sont plûtôt de bons esprits qui contrefont les fous pour divertir les Grands. Et quant à nôtre Monarque on sait qu'il n'en soufre d'aucune sorte, qu'il choisit toûjours les esprits les plus sages & les plus éclairez pour les objets de ses liberalitez. Et Lacon doit reconnoitre que c'est lui-même qui est tombé dans la plus grande de toutes les extravagances, puis qu'elle est devenuë criminelle & punissable, d'oser dementir le jugement d'un si grand Prince, qui declare si expressement qu'il accorde une pension à Monsieur Perrachon à cause des Ouvrages qu'il a composez, duquel par consequent, il aprouve la sagesse & le merite. Im-

puter la folie à cet illuſtre Auteur, eſt une folie auſſi grande, que de dire que la neige eſt noire : puiſqu'on lui a toûjours attribué une ſageſſe extraordinaire ſuivant ces Vers de Monſieur le Noble dans un Ouvrage contre Lacon.

Avec mille vertus, ſage, profond, habile,
Perrachon contre toi trouve-t'il un azile.

La ſeconde penſée de Lacon eſt d'une invention auſſi groſſiere que ſa fauſſeté. En éfet peut on rien dire de plus ridicule, que des Tours qui ſont des fortereſſes que les Ancêtres de Monſieur Perrachon avoient fait conſtruire, pour faire la guerre dans le parti des Papes contre celui des Empereurs, il y a pluſieurs Siécles, fuſſent bâties exprés pour l'y faire enfermer aujourd'hui. Le pauvre Lacon n'a pas penſé qu'il donnoit lieu de tourner contre lui ſa

fauſſe raillerie en une plus juſte, en diſant avec verité que les Tours & les cachots du Châtelet & de ſaint Lazare aiant été deſtinés expreſſement pour les fous malins, elles l'ont été pour lui veritablement, puiſqu'il y a été enfermé ſi longtems par les ſoins de ſes parens & les ordres de la juſtice, & que ſes mêmes parens voïant avec douleur ſes folies injurieuſes & malignes, & en prevoïant les fâcheuſes ſuites, l'ont obligé pour avoir ſa ſubſtance, d'aller à Rome cette année ſainte, jugeant qu'il ne faloit pas moins qu'un grand Jubilé pour remedier aux pechez de ſes extravagances criminelles. Enfin la derniere penſée de ſon Madrigal contient la plus fole & la plus fauſſe vanité dont un impertinent puiſſe faire parade, de dire que par un ſeul trait de plume, il répond à un Volume immenſe. C'eſt à dire que par une ſeule injure, il peut répondre à un nombre infini de raiſons,

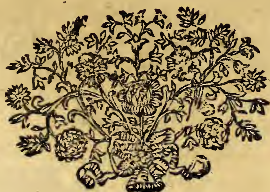
C'est aussi une fausseté trop visible d'apeller un immense Volume un in douze de quatre à cinq feuilles avec lequel Monsieur Perrachon a detruit tout le Volume beaucoup plus gros de ses Satires, sans qu'il ait pû repliquer à cette critique & excellente censure de ses Ouvrages, qu'avec la seule repetition des mêmes injures : par un aussi grand aveuglement que celui de ces Sauvages qui tiroient des fleches contre le Soleil, parce qu'il les brûloit par la force de ses raions. Je laisse la pedanterie de finir son Madrigal & sa rime par un colibet latin des plus communs & des plus mal apliqués, puisqu'il n'y eut jamais d'ouvrages qui eussent plus de toutes sortes de sels, que ceux de Monsieur Perrachon ; & si l'on peut user de figures tirées de la Chimie, on y trouve l'acide, & l'alcali dans ce stile doux & piquant qui anime par tout ses Ecrits.

Cette critique d'Ariston, & tous

ſes raiſonnemens furent entierement aprouvez par Themiſte, & aplaudis par toute la compagnie, qui condamna le Madrigal à n'être mis en lumiere que dans celle du feu qui punit les Ouvrages calomniateurs; & Grimaud comme complice d'aſſiſter à ce ſuplice du Madrigal.

Sur la fin de cet entretien, arriva une autre eſpece de Pedant à peu prés auſſi fou que Grimaud, qui donnant un grand coup de main ſur la table, dit tout haut, qu'à propos de la critique qu'on venoit de faire, il pouvoit dire que la circonference de la Geometrie avoit des compartimens & des dimenſions impenetrables, & que ſi Ariſtote & Platon avoient jamais entendu les Aphoriſmes d'Hipocrate, ils n'auroient pas fait des erreurs ſi groſſieres en Mathematique; que ces égaremens ne venoient que de la foibleſſe de leur eſprit & du defaut de leur memoire. Ce pompeux galimatias fit rire tous les Audi-

teurs ; & Ariſton augmenta la vanité du Pedant en lui diſant qu'il étoit un des plus grands hommes qui aient jamais été dans l'antiquité fabuleuſe. Ce que le Pedant reçut avec une inclination de tête qui redoubla la joie de la compagnie.







DIX-SEPTIEME ENTRETIEN.



Rois Philoſophes, un Ariſtotelicien, un Gaſſendiſte & un Carteſien s'étant rencontrez dans un Café, formerent un entretien ſur le plus beau ſujet de la Philoſophie, qui eſt la lumiere. Ils convinrent que la lumiere eſt la choſe du monde

la plus claire & la plus obſcure, la plus claire aux yeux du corps, & la plus obſcure aux yeux de l'eſprit. Mais quant à ſa cauſe, ſon eſſence & ſes éfets, ils ne furent d'accord de quoi que ce ſoit. Leur obſtination fit degenerer leur conference en querelle, & leurs raiſonnemens en injures. Mais comme les Philoſophes ne ſe battent qu'à coups de langues, ils ne firent que ſervir de divertiſſement à la compagnie.

Le Carteſien comme le plus petulant & le plus altier commença par dire qu'il n'y avoit rien de plus pitoïable que la Phiſique d'Ariſtote, qui vouloit expliquer tous les Phenomenes de la Nature par des pretendues formes ſubſtantielles, des accidens & des qualitez occultes, dont les termes ne donnent que des idées chimeriques des êtres. Au lieu que Deſcartes par les ſeuls corpuſcules & leurs mouvemens, dont l'exiſtence eſt claire & certaine, rendoit raiſon-

de toutes chofes ; que par exemple, pour la lumiere, il ne faifoit que fupofer que le corps du Soleil qui en eft la principale fource, pouffoit inceffamment une fuite de petits corps qui venant à fraper l'objet, qu'il illuminoit, faifoit une reflexion jufqu'au nerf optique qui recevoit l'état de la modification & fituation des fuperficies de l'objet illuminé, dont l'œil par ce moïen avoit la fenfation & le difcernement, qui eft ce qu'on apelle lumiere ou connoiffance exterieure des objets.

Le Gaffendifte repliqua d'abord, que cette propofition ne pouvoit s'acorder avec le propre Sifteme de Defcartes qui nioit le vuide dans la Nature, & que le Soleil ne pouvant pouffer aucun corps dans un lieu qui en feroit tout plein, il faudroit que le tout demeurât immobile, ou qu'il y eût une penetration des corps qui eft impoffible. Ainfi qu'il valoit bien mieux com-

me Gaſſendi reconnoitte du vuide entre les atomes, par le moïen duquel le Soleil pût faire ce mouvement des corps qui peut former la lumiere.

L'Ariſtotelicien répondit à tous les deux, qu'il paroiſſoit bien que leurs principes étoient incertains; puiſqu'ils étoient directement opoſez, Deſcartes tenant le plein, & Gaſſendi le vuide; celui-la, que les corpuſcules étoient diviſibles à l'infini, & celui-ci que les corpuſcules étoient atomes, c'eſt à dire indiviſibles. Celui-la que les corpuſcules n'avoient point de mouvement d'eux mêmes, & celui ci que les atomes avoient leur mouvement propre. Mais qu'en un mot, Deſcartes avec ſes figures & ſes mouvemens inviſibles & imaginaires des corpuſcules, leurs colluſions, leurs fractions & leurs raclures, leurs pores, leurs vis, & leurs écrous, & Gaſſendi avec ſes atomes apres, raboteux & crochus avoient fait des

galimatias & des extravagances en Philosophie que les plus grands hommes de ce siécle comme l'illustre Evêque de Soissons, le fameux Monsieur Leibnitz & un grand nombre d'autres avoient traité de rêveries pitoïables & de fables rebatues de Democrite & d'Epicure; en sorte qu'il faloit que Descartes & Gassendi eussent des esprits bien foibles ou bien malins, bien foibles s'ils avoient donné comme des Enfans dans ces fables proposées par Democrite le rieur, pour se moquer des autres hommes qui cherchoient en vain la verité qu'il disoit être dans un puits, ou bien malins si connoissant la fausseté de ces fables, ils ont voulu les faire passer pour des veritez, par le faux plaisir de se faire chefs de Sectes bonnes ou mauvaises. Mais ces mêmes grands Hommes ont reconnu qu'il n'y avoit rien de plus clair aux yeux de la raison que le Systeme des formes substantielles que Descartes

n'a pas osé nier dans les hommes, & que ses Sectateurs reconnoissent la plûpart dans les bêtes, contre la fausse doctrine de leur Maître : que pour nier les accidens, il faut combatre la Religion aussi bien que la Philosophie & l'experience : Et quant aux qualitez occultes, Descartes & Gassendi reconnoissent souvent des proprietez dans les êtres, dont ils avoüent ne pouvoir rendre de raison, & que par consequent, ils ne peuvent nommer autrement que des qualitez ou proprietez occultes; Mais pour en revenir à la lumiere, c'est une contradiction manifeste de dire que le Soleil pousse une suite innombrable de corpuscules pour en faire la lumiere. Car il faudroit que le Soleil que l'on convient demeurer dans la même place de son cours en sortît pourtant. Un corps n'en pouvant pousser un autre sans changer sa situation, & que le Soleil poussant les corps de tous côtés, tout

autour de ſoi, ſortît en même tems de ſa place, de tous côtez, ce qui eſt de la derniere abſurdité. Outre qu'il eſt impoſſible que ce nombre innombrable de corps interrompus à la traverſe, par les mouvemens des autres corps, ſe pût mouvoir & ſe reflechir d'un bout à l'autre de l'Univers dans le ſeul inſtant que la lumiere ſe produit. Et enfin cette ridiculité ſe detruit par une experience tres-aiſée d'un petit trou fait avec une aiguille dans une feuille de papier, par lequel on peut voir un nombre infini d'objets ſur la Terre & dans le Ciel. Or il n'eſt pas concevable que de ce nombre infini d'endroits, une infinité de petits corps puſſent venir tous enſemble paſſer par ce petit trou, pour faire une infinité de reflexions qui vinſſent par là fraper le nerf optique. Il eſt donc bien plus juſte de dire avec Ariſtote qu'outre les corps & les eſprits, il y a d'autres êtres d'une nature mitoïenne, qui

n'étant pas corps peuvent être produits inceſſamment par les corps qui n'en perdent ainſi rien de leur nature corporelle. Comme nous voïons les Images qu'un homme produit de lui-même dans les miroirs, ſans rien diminuer de ſa ſubſtance, que la lumiere eſt comme une de ces Images que le corps lumineux produit dans nôtre œil, qui eſt un miroir dans lequel ces Images lumineuſes ſe reflechiſſent en trouvant un milieu propre à les recevoir qui eſt le corps diaphane. Et comme les plus grandes Images des corps opaques paroiſſent toutes entieres dans le plus petit miroir qu'on puiſſe imaginer, il eſt aiſé de concevoir que les Images du corps lumineux reflechies n'étant pas des corps, n'ont point d'etenduë comme les Eſprits, & par conſequent n'ont pas beſoin, comme eux, d'aucun eſpace étendu, & peuvent comme les mêmes eſprits ſe mouvoir par tout en un inſtant, qui ſont les
propric

proprietez les plus admirables de la lumiere.

Il ajouta que ce ſentiment explique auſſi la Nature des couleurs qui ſont comme de moindres lumieres que produiſent les corps opaques. En ſorte qu'on peut dire que la lumiere eſt comme la couleur du corps lumineux, de même que la couleur eſt la lumiere du corps opaque : Mais que l'opinion de Deſcartes ſur les couleurs étoit auſſi ridicule que celle qu'il avoit de la lumiere, en ce qu'il diſoit que la diferente tiſſure des ſurfaces reflechiſſant diverſement, la lumiere occaſionnoit en nous divers ſentimens de couleurs, & qu'ainſi les couleurs ne ſont que des ſentimens de la part de l'Ame, & que de la part du corps, ce ne ſont que des vibrations plus ou moins promtes de la matiere Etherée des corpuſcules reflechis par les corps opaques. Car ſi la diference des couleurs procedoit de la diference des ſuperficies du corps opaque, il

s'ensuivroit que des personnes tant soit peu éloignées l'une de l'autre envisageant de diferentes superficies, à cause de l'inegalité de la surface des corps, elles en recevroient de diferentes vibrations qui leur feroient voir par consequent de diferentes couleurs dans le même objet; au lieu qu'il est vrai que ces personnes éloignées l'une de l'autre, voïent toutes la méme couleur. Ainsi l'on ne sauroit mieux expliquer la Nature de la lumiere & des couleurs, qu'en disant que ce sont des êtres incorporels qui partent incessamment des corps lumineux & des corps opaques dont ils representent la ressemblance comme des Images, pareilles à celles que nous voïons paroître dans les miroirs, & qui paroissent efectivement dans nos yeux comme dans des miroirs que Dieu a faits pour les recevoir & les representer à la connoissance de l'ame. Et que cette difference que nous voïons des couleurs procede du di-

ferent mélange des Elemens & des corps mixtes qui selon leur temperature produisent des Images conformes à leur nature.

Le Cartesien interrompit injurieusement, & dit que ces images étoient imaginaires, comme toutes les propositions des Aristoteliciens. Surquoi l'Aristotelicien prenant feu, lui repartit, que si leurs propositions étoient imaginaires, du moins elles n'étoient pas Impies & contre la Religion, comme le grand Evêque de Soissons en a fait voir plus d'une vingtaine dans Descartes, qui dans un païs d'Inquisition l'auroient fait condamner au feu. Et comme l'impieté croît par l'impunité, le même Evêque a fait voir dans ses Sectateurs plusieurs autres maximes encore plus pernicieuses qui leur font aussi meriter de rigoureuses punitions. En éfet est-il rien de si abominable que ce que quelques-uns de ces Sectateurs ont soutenu dans leurs Ouvrages, que toutes les ac-

tions de l'homme se peuvent expliquer par les seuls ressorts de la machiue du corps, sans qu'il soit besoin d'imaginer que l'ame y contribue quoi que ce soit. Ce qui est dire en un mot, que l'homme n'est qu'une machine ou un automate, comme Descartes le dit de la bête, n'osant pas le dire de l'homme quoi que ce fût son sentiment, qu'il laissoit seulement entrevoir & conjecturer de toutes les propositions de son sisteme. Au lieu que ses Sectateurs plus impudens que lui ne feignent point d'ôter à l'Homme une ame qui est le souffle & l'image de la Divinité, ne se contentant pas de lui ôter l'immortalité de son ame, qui est tout ce que les libertins ont imaginé de plus malin jusqu'à present, mais lui ôtent jusqu'à son ame même, qui est le reduire à un état plus pitoïable, que le veritable état de la bête, qui selon le sentiment universel des Philosophes a une ame distincte de son corps.

Le Cartesien se récria de toute sa force, que c'étoient des calomnies de la derniere insolence. Surquoi l'Aristotelicien dit que l'impudence étoit toute du Cartesien qui traitoit ainsi de calomniateur un de nos plus grands Evêques qui par l'impieté du Cartesianisme avoit fait defendre de l'enseigner, & que la plus grande grace que meritoient les Cartesiens, étoit de voir brûler leurs Livres, & d'être chassez hors du Roiaume comme des Heretiques & des perturbateurs du repos public.

Ces injures poussées de part & d'autre obligerent les plus sages de la compagnie d'y mettre le hola & les autres d'en faire le sujet de leur divertissement & de leurs railleries. Et tous souhaiterent que cet entretien fût mis par écrit, à cause des choses savantes, & curieuses qui y avoient été dites.

Cette conversation fut suivie d'une scene fort plaisante par l'arrivée du Procureur Méroneau & de trois

ou quatre de ſes amis de bouteilles, qui aïant pris du vin un peu par de-là la gaieté faiſoient un bruit de diable pour admirer une mechante lettre qu'on dit avoir été faite par une eſpéce de Boëme & une maniere de petit fou & de turlupin, contre un Chevalier & un autre homme deſigné ſous le nom de Maſcarille. Le bruit de ces yvrognes obligea pluſieurs honnêtes gens qui ſe trouverent là d'examiner cette lettre. Mais n'y voiant que du galimatias accompagné d'expreſſions groſſieres & de penſées impertinentes qui ne marquoient que la baſſeſſe & la ridiculité de ceux qui l'avoient compoſée, ils la mépriſerent ſi fort que la honte & le chagrin furent partagez entre les Auteurs & les admirateurs de ce pitoïable ouvrage; En ſorte que conſiderant le mauvais efet qu'il avoit produit, ils l'ont enſeveli dans le ſilence, comme une piéce hors d'œuvre & indigne de voir le jour. Leur precaution eſt

cause qu'on ne peut la raporter ici, & que le Public sera privé du plaisir de voir jusqu'à quel point a été la sotise & l'extravagance de ces originaux, dont on dit que la phisionomie patibulaire répond au merite de leur vie. Il est à craindre que leur destinée ne soit pas meilleure que leur conduite, & que les apartemens des petites maisons ne soient un jour leur retraite, ou que ceux du Châtelet ne les conduisent dans quelque place publique. Digne recompénse de ces beaux genies, dont les vertus sublimes meritent d'être representées sur des toiles d'Aragnées avec des couleurs invisibles, ou de ne paroitre tout au plus que sur des Theatres de Sáltinbanques, ou bancs de Bricché.







DIX-HUITIEME ENTRETIEN.

DEux Provinciaux étoient à Paris logez dans une Auberge peu éloignée d'un Café, où ils ne manquoient point de s'aler délasser tous les soirs des fatigues d'un procés qu'ils avoient au Parlement L'exercice qu'ils faisoient souvent dans la grande Sale, celui

de compter pendant des heures entieres les pavez de la Cour d'un Magiſtrat : Les ſolicitations, enfin toutes les peines dont ne peut ſe diſpenſer un plaideur ſans équipage, ne leur permettoient pas de goûter les plaiſirs de la promenade dans la plus belle ſaiſon de l'année. Le cabaret, le jeu, les ſpectacles & la galanterie ne convenoient point à des gens dont la chicane ſuçoit le plus pur ſang, & qui tiroient comme on dit le diable par la queuë, pour fournir aux frais des procedures, qui tariſſent les bourſes les mieux remplies. Le ſeul plaiſir qu'ils avoient ſe bornoit à paſſer quelques heures dans le Café qui étoit prés de la maiſon, où ils logeoient. Un de ces Provinciaux ſe nommoit Oronte. C'étoit un vieil Gentilhomme qui aprés vingt-ſix ou trente campagnes s'étoit retiré du ſervice avec une petite penſion qu'il avoit obtenuë de la Cour. Son aſſiduité au Regiment où il avoit été

Capitaine ; les desertions , les recruës , & les renouvellemens d'Equipages avoient tellement diminué ses rentes , qu'il auroit eu peine à subsister , s'il eût laissé en possession d'une terre qui lui étoit substituée, un de ses voisins qui s'en étoit emparé sous de faux titres. Ce fut avec beaucoup de peine qu'il se resolut à plaider. Ce n'est pas le métier d'un homme de guerre ; Il sait mieux se faire justice que la demander. Aussi Oronte commença-t'il par menacer de couper bras & jambes ; Il moissonna à force ouverte ; Il bourra ceux qui voulurent s'y oposer, & fut contraint malgré ses repugnances de soutenir en qualité de demandeur , & de defendeur une affaire criminelle & une afaire civile.

L'autre Provincial étoit sa partie, quoi qu'ils fussent logez en même endroit , parce que l'hôte étoit de leurs païs , & que c'étoit leur Auberge de tout tems. Il n'est pas difficile

à croire qu'ils avoient peu du commerce ensemble. Le bon homme Oronte vint un jour dans le Café dont nous avons parlé. Il y aporta un visage triste & morne, qui fit comprendre à Licas auprés de qui il fut s'asseoir, qu'il avoit l'ame penetrée de chagrin. Licas qui est naturellement curieux lui en demanda la cause. Vous voïez, lui répondit Oronte, le plus malheureux de tous les hommes. Il vient de m'arriver une disgrace qui me coûtera tout mon bien. J'ai un procés de consequence sur le point d'être jugé. J'étois dans le Cabinet du Secretaire de mon Raporteur. Il a été obligé d'en sortir pour un moment. Il m'a fait l'honneur de me laisser, & de me recommander un moineau privé qu'il aime, & qui lui tient ordinairement compagnie. Dieu sait avec quelle aplication je le gardois en vie. Malgré le personnage ridicule que la necessité de plaire à un homme dont j'avois besoin me faisoit

faire, j'étois resolu à lui rendre bon compte d'un si precieux dépôt, lors qu'un chat est entré sans que je m'en sois aperçu ; il a mis la pate sur le Moineau, & s'est enfui avec sa proie. J'ai couru aprés inutilement. Le Secretaire au bruit que j'ai fait est descendu si vîte qu'il a failli à s'assommer en roulant les degrez. J'ai eu beau lui promettre une douzaine de Moineaux pour le dedommager de la perte de celui-la. Il s'est mis en colere ; Il a pesté contre les plaideurs & contre les procés ; & m'a donné tant de marques de son indignation, que je ne doute point de la supression de mes meilleures piéces dans l'extrait de mon Raporteur. Il est vrai que je me suis vengé. En me retirant j'ai trouvé le vilain chat sur la montée ; je lui ai donné un coup de canne sur la tête ; mais cela ne me rendra pas deux mille livres de rente que je suis à la veille de perdre, & vous m'avoüerez qu'à la

veille de les gagner, il ne pouvoit m'arriver une crise plus funeste. Licas lui dit qu'il étoit fort à plaindre, & que si son Raporteur ressembloit à un certain Conseiller Clerc, Curé d'une grosse Paroisse, & Docteur de Sorbonne, qui étoit à ce qu'on disoit, Curé par son Vicaire, Conseiller par son Secretaire, & Docteur par son sifleur, il desesperoit du gain de son procez.

Oronte fort inqniet de l'avanture qui lui étoit arrivée, ne fit pas une longue station dans le Café. Dans le tems qu'il se retiroit sa partie adverse entra, & prit sa place. Licas lui conta l'embarras où le pauvre Gentilhomme se trouvoit. Le plaideur fort aise d'aprendre une chose qui pouvoit lui être avantageuse, en rit de tout son cœur sans découvrir l'interêt qu'il y prenoit. Il dit seulement qu'il connoissoir les Acteurs de cette plaisante Scene; que dés le lendemain il envoiroit au Secretaire de la part du

Gentilhomme un oiſeau rare qui le conſoleroit de la fin tragique du Moineau, & feroit la cour d'Oronte. Licas ne ſachant pas la raiſon qui lui inſpiroit tant de charité, étoit ſur le point de s'en informer, lors qu'il fut obligé de changer de diſcours par l'arrivée d'un homme de ſa connoiſſance, qui l'apella, & qui prit place auprés de lui.

C'étoit un nommé Mirton, ſoit qu'il n'eût jamais eu de bien, ou qu'il eût diſſipé ſon patrimoine, il étoit reduit à la triſte neceſſité de vivre d'eſprit. Il avoit de la hardieſſe, pour ne pas dire de l'éfronterie. Il ne manquoit pas de memoire; il s'exprimoit facilement. Il étoit farci de nouvelles & de bons contes, qu'il debitoit avec un certain feu, & une certaine gaieté qui plait, & qui eſt toûjours un bon plat à la table d'un grand Seigneur. Il en connoiſſoit cinq ou ſix qui lui donnoient alternativement à diner. En ſortant de chez eux il aloit aux

Tuilleries dans la belle Saiſon, & n'en ſortoit que pour s'aller coucher, car les repas du ſoir ne lui chargeoient jamais l'eſtomach. En Hiver plus ſouvent qu'en Eté, il paſſoit les aprés-dinées au Café, où pour ſa piéce de quatre ſols, il avoit une taſſe bien ſucrée, bonne compagnie & bon feu. On remarquoit dans l'obſcurité de ſa fortune des qualitez qui le rendoient digne d'une meilleure; & comme il n'eſt pas abſolument neceſſaire d'être riche pour être honnête homme, bien des gens eſtimoient celui-ci, & l'invitoient à leur écot pour avoir le plaiſir de ſa converſation.

Il ne fut pas difficile à Licas de le faire entrer en matiere. J'étois à une table voiſine, où j'entendis qu'ils parlerent d'abord de certains ignorans, qui voulant paſſer pour habiles, bouleverſent la cronologie, confondent les tems & raportent des traits d'hiſtoires, qui choquent non ſeulement la verité; mais encore

la vrai-semblance, & le bon sens. Mirton à ce propos jura qu'il avoit entendu dire à un homme que Domitien s'étant demi de l'Empire s'en repentit, parce que ses Enfans contre son sentiment firent la guerre à Charlequint. Et qu'à la bataille de Lepante Dom Jean d'Autriche avoit eu un cheval tué sous lui. Ils firent ensuite une dissertation verbale sur les Livres nouveaux; ils en condamnerent plusieurs à une prison perpetuelle dans l'arriere-boutique du Libraire; d'autres à être vendus à la rame, & quelques autres à courir le monde, & à être bien reçus par tout. Ils passerent ensuite au recueil des bons mots. Sur cela Mirton raporta que Pic de la Mirande à l'age de six ou sept ans entendit qu'un de ses Courtisans disoit à l'oreille d'un autre en parlant de lui, qu'un enfant qui a l'esprit formé de si bonne heure est un fruit precoce qui dans un âge plus avancé ne repond point aux idées qu'on avoit conçues de

ſon genie ; qu'il devient ordinaire-ment ſtupide & ſot. Pic de la Miran-reprit auſſi-tôt la parole, & lui dit en ſe moquant de lui, *Vous étiez donc bien ſpirituel quand vous étiez jeune.* Je me ſouviens encore, con-tinua Mirton, à propos de ces ré-ponſes vives qui ſurprennent & qu'on admire, de celle que fit un François à un Venitien. Le premier avoit be-ſoin d'une piéce d'étofe ; Au lieu d'aller chez un Marchand en Maga-zin qu'on lui avoit indiqué, il en-tra chez un Citadin de Veniſe, qu'il trouva dans une Sale baſſe, aſſoupi dans un fauteüil. Il lui demanda s'il ne vendoit pas du Camelot ; Le Venitien chagrin de l'interruption de ſon ſommeil, lui répondit bru-talement, vous vous trompez, on ne vend ici que des têtes d'ânes. Le François, en lui faiſant une pro-fonde reverence, lui dit, *Je vous fe-licite du grand debit que vous c[…] avez ; Il faut que vous en vendie[z] beaucoup, puiſqu'il ne vous en reſ[te] qu'une.*

Mirton étoit à Venise lorsque cela arriva. Je ne sai si ce ne fut point lui qui prit une porte pour l'autre. Quoi qu'il en soit, il fit le plan de cette grande Ville. Il peignit avec de belles couleurs son Senat, sa politique, ses richesses & sa puissance ; Et comme les Opera sont originaires de ce Païs là, Licas & lui tomberent insensiblement sur les nôtres. La consideration que j'ai pour ceux qui s'en mêlent m'empêche de raporter tout ce qu'ils en dirent. Je n'aime pas la medisance, je ne veux citer que des faits où elle n'a point de part.

La Presidente D... avoit passé quelques Mois à une de ses Terres basse Normandie, où elle avoit mené Mirton pour lui aider à re-er les comptes d'un Fermier qui n'en oit point rendu depuis long tems. mari étoit retenu au lit par la ite, & n'avoit pû aller en ce Païs- Le Fermier qui lui devoit con-rablement avoit si peu d'ordre

dans ſes afaires , que la Preſidente
& Mirton ne les pouvant débroüil-
ler ſe reſolurent à lui faire faire un
voïage qu'il n'avoit jamais fait. Il
s'en defendit huit jours durant. Il
craignoit à la fin du compte d'être
arrêté priſonnier. Ce ne fut qu'à
force de lui promettre du tems pou
s'aquiter , qu'il prit place dans le
Carroſſe , & vint à Paris avec eux
Son inquietude paroiſſant toûjours
ils reſolurent de ſe vanger d'un
défiance , qui n'auroit été pardon
nable qu'avec ces gens qui traiten
ſans quartier ceux qui leur doiven
& qui au prejudice de leur parol
ſacrifient tout à leurs interêts. Ils a
riverent ſur les cinq heures du ſoi
& décendirent à l'Opera. Le Fermi
Normand ſe crut perdu quand
le fit entrer dans un cul de ſac re
pli de Soldats & de monde ; qu'
le fit paſſer par une petite porte q
a l'air de guichet d'une priſon ,
qu'en ſuivant un homme chargé
clefs on l'enferma dans un lieu c

cur comme un cachot. La pre-
:nce de la Presidente & de Mirton
ie le rassuroient pas. Il poussoit de
;ros soupirs ; il disoit qu'il avoit de
uoi paier ; qu'il se doutoit du
our qu'on lui vouloit joüer, &
aisoit continuellement des vœux à
Nôtre-Dame de bonne delivrance.
es consolations que lui donnoient
Dame & le Monsieur étoient as-
z malicieuses pour achever de le
onfondre, lors que l'ouverture de
Opera le fit passer si violemment de
tristesse à l'admiration, qu'il en
erdit connoissance. La Presidente
rés lui avoir donné de l'eau de la
eine d'Hongrie fut obligée de l'en-
oier chez elle, & d'ordonner qu'on
mît dans un lit où la fievre le retint
uelques jours.

Cela ne me surprend point, dit
cas ; si l'on a vû des gens mourir
une excessive joie, & d'autres
une forte douleur, on peut bien
e malade, quand l'une de ces
ssions s'empare brusquement d'un

cœur que l'autre occupe. Cela ne se peut faire sans un combat que la nature a peine à soûtenir. Mais la surprise de nôtre Fermier, dit-il à Mirton qui en avoit conté l'histoire, me fait souvenir du Chevalier D... Il avoit une sœur élevée dans un Convent de Bretagne depuis l'âge de cinq ans : Elle en avoit dix-sept lors que son pere consentit à lui laisser prendre le voile. Cependant pour n'avoir rien à se reprocher, il la fit venir à Paris, pour lui faire voir le monde pendant quelque tems, & examiner de plus prés sa vocation. C'étoit une petite personne toute confite en devotion, qui n'osoit lever les yeux pour regarder un homme, & qui avoit toutes les dispositions qu'on peut souhaiter, quand on prend le parti de s'enfermer dans un Cloître pour le reste de ses jours. Ils n'avoient plus de mere ; quoique le Chevalier ne fût pas d'un âge à servir de chaperon, son Pere lui croïoit assez de

conduite pour lui confier quelquefois celle de sa sœur. Un jour le Chevalier lui dit, aprés lui avoir fait jurer *en verité* qu'elle n'en parleroit point, qu'il étoit Sorcier ; qu'il aloit souvent au Sabat ; que c'étoit la plus jolie chose du monde ; que si elle vouloit ils pourroient dés le lendemain y aller ensemble. Cette proposition fit fremir d'horreur nôtre aprentisse Novice ; Elle courut au benitier, elle fut au desespoir d'avoir un Frere qui passoit par la cheminée ; qui fendoit les airs à califourchon sur un balet, & qui alloit commettre des abominations en mauvaise compagnie. C'est une erreur, lui dit-il, le Sabat est toute autre chose que vous ne pensez ; Nous irons en Carrosse sans sortir de Paris. Vous y verrez des Princes & des Princesses, des Dames que vous estimez, & des Abez qui vous édifient à l'Eglise depuis la defense d'y auser & d'y raper du Tabac, Vous entendrez une Musique charmante,

vous y verrez danser en perfection, & tout cela avec une magnificence admirable. Si vous n'en êtes pas contente, cela ne vous engage à rien ; Je suis vôtre Frere, je ne voudrois exposer ni vôtre vie ni vôtre honneur. Enfin il lui en dit tant que la pauvre fille succomba aux instances de son Frere & à sa propre curiosité. Elle fut à l'Opera qu'elle crut efectivement être le Sabat ; Elle y prit tant de plaisir qu'elle ne s'étonna plus qu'il y eût des Sorciers; Elle pria plus d'une fois son Frere de l'y mener, & y fut si souvent qu'elle sçut enfin où elle alloit. Cependant le Chevalier est puni d'avoir abusé de la simplicité de sa sœur ; à force d'aller au Sabat, elle est devenue une petite Sorciere, qui met assez bien en œuvre ses charmes, & qui fait enrager un homme qu'elle a épousé, aprés lui avoir aporté une dot de cinquante mille écus, dont le Chevalier auroit eu une bonne part, si elle avoit perseveré dans le dessein d'être Religieuse.

Ce

Ce fut par là que finit un entretien où le plaideur avoit eu peu d'attention. Il meditoit une malice qui devoit donner le coup de jarnac à l'infortuné Gentil-homme dont nous avons parlé. Il sçavoit que le Raporteur de leurs procés étoit gouverné par son Secretaire, le Secretaire par sa femme, & la femme par sa servante, que le Secretaire étoit vindicatif, la femme jolie, & la servante une folle qui aimoit plus qu'elle même le chat qu'Oronte avoit presque assommé. Il s'avisa le lendemain d'acheter un Sansonnet qu'il avoit entendu quelquefois en passant devant la boutique d'un Cordonnier, & qui sans dire autre chose, prononçoit distinctement ces trois mots, Cocu, coquete, au chat. Un espéce de valet le porta de la part d'Oronte au Secretaire. Il apella aussi-tôt sa femme, elle vint dans son Cabinet où la servante balioit. L'oiseau ne tarda gueres à jazer. Le mari fut fort surpris d'être apel-

lé cocu, & comme toutes les veritez ne ſont pas bonnes à dire, la femme fut tres ſcandaliſée de l'impertinent jargon du Sanſonnet. Ce fut bien pis quand elle s'entendit apeller coquete : Elle entra en fureur. Ils ne douterent point l'un & l'autre qu'Oronte n'eût eu deſſein de les inſulter & de ſe moquer d'eux. Tout innocent qu'il étoit de la cataſtrophe du Moineau, cela rouvrit la plaie. Sa mauvaiſe fortune voulut qu'il vint en ce tems là pour eſſaier de faire ſa paix Il ne pouvoit plus mal prendre ſon tems. Le mari & la femme lui chanterent pouille. Pour comble de malheur le Sanſonnet cria au chat. La Servante ſe déchaina comme intereſſée à l'outrage, & tous les trois ſans lui donner le tems de ſe juſtifier, l'accablerent de tant d'injures, qu'il perdit patience, & ſortit en les envoiant au diable. Ce fut alors qu'il deſeſpera tout à fait du gain de ſon procés. Cependant le San-

ſonnet fut jugé digne de mort. Sur le point qu'on étoit de lui tordre le col, le Cordonnier qui l'avoit vendu, & qui ſervoit le Secretaire, lui aporta une paire de Souliers ; il demanda grace pour l'oiſeau qu'il reconnut. On lui fit faire le portrait de celui qui l'avoit acheté, & l'on ſçut que c'étoit la partie d'Oronte. Le Secretaire juſtement indigné contre l'Auteur d'une ſi noire trahiſon, donna un ſi bon tour à l'afaire qu'Oronte gagna avec depens. Ce fut lui-même qui nous fit part de cet heureux ſuccez dans le Café de du Verger au bout du quai des Auguſtins, où il reçut des felicitations de tous ceux avec qui il avoit fait connoiſſance, & partit le lendemain pour la Province.





DIX-NEUVIE'ME ENTRETIEN.

QUOIQUE cet entretien ne ſoit pas fait comme les autres, j'eſpere que ſa forme ne déplaira pas, puis qu'on aime la diverſité, & que d'ailleurs elle a ſon agrément. On me dira peut-être que c'eſt contre la bienſeance d'introduire une femme dans

un Café. Cependant j'en ai vû quelquefois de fort jolies & de fort ſpirituelles. Virginie qui fournira ici à la converſation eſt de ce nombre, & l'on peut joindre à toutes ſes belles qualitez celle d'être auſſi ſage qu'il y en ait en France. Voici donc les trois perſonnes qui formeront cet entretien.

RABULA, BACHIMOND, VIRGNIE.

RABULA.

D'où vient que vous avez été ſept ou huit jours ſans paroitre au Café. Cette abſence a chagriné vos amis, & le plaiſir qu'ils ont de vous y voir, devroit vous engager à y venir plus ſouvent.

BACHIMOND.

Vous me faites beaucoup d'honneur ; & pour me juſtifier de ne m'ê-

tre point trouvé depuis quelques jours ici, je vous dirai que j'ai été occupé à la pourſuite d'une cauſe qui a été apointée ce matin à la Tournelle, où je prens quelque interêt.

VIRGINIE.

J'alois lui en demander des nouvelles quand vous êtes arrivé.

RABULA.

Ne voulez-vous point parler de ce Medecin contre ſa fille.

VIRGINIE.

Comme elle a attiré la curioſité de tout Paris, je ſerois bien aiſe d'en aprendre les particularitez. Vous nous en inſtruirez mieux que Bachimond, qui ne ſachant pas les termes du Palais, pourroit omettre pluſieurs circonſtances importantes.

RABULA.

Vous n'avez donc pas été entendre cette cause.

VIRGINIE.

Je renonce à tous les plaisirs qui donnent de la peine. J'aime mieux oüir ce recit de vôtre bouche à mon aise, que d'avoir imité la folie de celles, qui pour entendre quelques bons mots que le bruit leur faisoit souvent perdre, demeuroient deux heures dans une foule insuportable, ou perchées sur des Bancs, comme des Oiseaux sur des branches.

RABULA.

Mais aussi les traits d'éloquence qu'ont debité les Avocats, perdront une partie de leur agrément dans ma bouche, parce que je ne pourrai pas leur donner le même tour.

VIRGINIE.

Vous attendez en vain de moi de l'encens ; vous n'en aurez que lors que vous l'aurez merité par une ptompte obéiſſance. Mais il me ſemble qu'il faudroit commencer par me faire connoître les Acteurs, qui doivent paroitre ſur la Scene, afin de m'intereſſer davantage dans le recit que vous allez faire.

BACHIMOND.

J'ofre de ſoulager Rabula de cette peine. Comme je connois tous les perſonnages, je pourrai vous en faire un portrait plus fidele.

VIRGINIE.

Je vois bien que vous cherchez me prevenir, parce que vous êtes ami de l'amant, mais je me tiendrai ſur mes gardes. Ainſi je conſens que

vous m'en fassiez le premier craïon, aprés quoi Rabula y mettra les couleurs. Comme il prétend à la Magistrature, il tiendra la balance égale, & rendra justice à tout le monde.

BACHIMOND.

Je vais donc satisfaire vôtre curiosité, puisque vous m'en donnez la permission. Je commencerai par le pere, c'est un homme qui dans un âge assez avancé conserve encore une santé vigoureuse, ses yeux égarez, & sa Perruque mal peignée font connoitre qu'il est avare, vindicatif & plein d'artifice.

VIRGINIE.

Tout cela convient assez à la profession qu'il a embrassé, & qu'il exerce depuis plus de quarante ans. Si un Medecin n'aimoit pas l'argent, il ne se deroberoit pas les heures du repos pour en gagner, il ne s'exposeroit pas

à la rigueur des Saiſons pour aller viſiter des malades, & ne paſſeroit pas toute ſa vie à voir des objets lugubres qui ſouvent lui empeſtent l'odorat. D'ailleurs s'il avoit l'ame pitoiable, il ne pourroit ſe reſoudre à faire des experiences aux depens de ceux qu'il traite, & qui en ſont ſouvent les victimes de la ſcience qu'il pretent aquerir.

RABULA.

L'apas du gain n'eſt pas toûjours ce qui les attire; Il eſt de jeunes Medecins qui ont des deſirs moins intereſſez, & qui en exerçant leur art, trouvent des occaſions de contenter leurs ſens. On ne les apelle pas toûjours pour de grandes cures, & le pretexte d'examiner ſi la Rate eſt opilée, ou ſi le Meſanter eſt gonflé, leur donne le privilege de poſer la main à des endroits dont l'aproche eſt defendue à tout autre qu'aux éleves d'Eſculape.

VIRGINIE.

Vous ne ſauriez vous empêcher de dire des folies. N'interrompez plus Bachimond afin qu'il puiſſe achever ſes Portraits.

BACHIMOND.

Je pourſuis puiſque vous me l'ordonnez ; & comme je vois que vous attendez que je vous faſſe connoitre par quels endroits le Marquis aura pu engager la fille du Medecin à une ſi longue perſeverance, je vais vous ſatisfaire. Il a la taille avantageuſe & de ces grands airs qui diſtinguent un homme de qualité d'avec le fantôme, que la fortune prend plaiſir d'élever de la bouë, ſur le Theatre du monde, pour y joüer de grands rooles. Encore qu'il ait fait plus de la moitié de ſa carriere, il n'a rien perdu de la bonne mine qu'il avoit dans ſa jeuneſſe. On voit dans ſes yeux quel-

que chose de fin qui marque la penetration de son esprit, & quoi qu'ils aient de la fierté, elle est mêlée d'une langueur amoureuse capable de toucher le cœur le plus insensible: ses manieres ne dementent pas ce que sa phisionomie promet; sa conversation est pleine de feu, ses expressions sont vives & tendres; il est assidu, complaisant, discret & persuasif.

VIRGINIE.

Si avec cela il est sincere, si sa conduite est droite & ses sentimens genereux, il est difficile qu'on s'empêche de l'aimer. Mais on l'accuse d'être bon Comedien, d'exprimer une passion qu'il ne ressent pas, d'agir plus par politique que par inclination, & d'avoir plutôt regardé le bien que les personnes qu'il a recherché.

BACHIMOND.

On ne lui a pas rendu justice, vous

le verrez par le recit de ses Avantures, que sa conduite a été sans reproche, & que toutes ses demarches ont été d'un parfaitement honnête homme.

VIRGINIE.

Il est à presumer qu'un Cavalier aussi accompli que celui-la n'a fait qu'un choix digne de lui, & que sa Maitresse a beaucoup de charmes, puisqu'elle lui a inspiré une passion si constante, & qu'il lui a toûjours été fidele malgré l'absence & les facheuses afaires que cette intrigue lui a suscité.

BACHIMOND.

Ce n'est pas neanmoins de ces beautez qui surprennent; elle ne l'a touché ni par la regularité des traits, ni par l'éclat de son teint; mais par un esprit aisé, des manieres franches, & une vertu à toute épreuve. Ce n'est pas qu'elle ait rien dans le visage

capable de rebuter, elle a même quelque chose de fin dans la phisionomie qui a son agrément, elle se met de bon air, a la taille fine, & à tout prendre elle est plutôt belle que laide. Mais il y a peu de personnes comme elle qui aie conservé toute leur pureté dans la compagnie des femmes les plus abandonnées, & où son pere avoit bien voulu exposer sa vertu, en l'enfermant dans une maison qui ne sert de prison qu'à des infames.

VIRGINIE.

Tout cela me paroit assez sincere, mais il faut que vous donniez un coup de pinceau à l'Abé Fauveau, & à la Margane qui joüent un assez grand roole dans cette piéce.

BACHIMOND.

Quoique je ne connoisse guere ni l'un ni l'autre, je ne laisserai pas de

vous dire ce que j'en pense. Fauveau est un Abbé sans Abaie qui frequente plus le cabaret, & les lieux de debauche que ceux de devotion, & qui neanmoins à la faveur d'un petit colet, ne laisse pas d'être bien reçu chez certains devots, dont tout le revenu n'est assigné que sur leur industrie, & qui sont capables de tout entreprendre pour faire valoir leur talent.

VIRGINIE.

Ce portrait n'est pas flaté & me paroit assez ressemblant; mais il en est comme des têtes qu'on apelle des regards, & qui ne doivent jamais être consideré separement. Il faut joindre le portrait de la Margane à celui de Fauveau, afin que d'un coup d'œil on en puisse voir le raport.

BACHIMOND.

La Margane qui porte aujourd'hui le nom de Bonneau jadis son mari

ou ſon galant, cache ſous un interieur compoſé & un habit ſimple, des inclinations fort debauchées. Quoique ſes charmes preſque uſez duſſent l'inviter à la retraite, elle eſt encore auſſi ſenſible au plaiſir qu'à l'âge de quinze ans. Comme ſa beauté faiſoit autrefois tout ſon bien, & qu'elle n'a plus de quoi plaire, il faut que ſon eſprit ſuplée à ce que l'âge lui a ôté. Je ne ſai ſi les talens qu'elle exerce lui ſont naturels, ou ſi elle n'a fait que copier ſon amant, mais il eſt conſtant qu'elle y eſt devenue ſi habile qu'elle ſurpaſſe de bien loin ſon maître; elle s'eſt renduë tellement la maîtreſſe de ſes mouvemens, qu'elle change avec autant de promtitude de caractere que le Cameleon de couleur. Quand elle eſt dans le Cloître tous ſes diſcours ne ſentent que l'onction; ſes geſtes ſont d'une maniere repentante, & ſes actions ne tendent qu'à la penitence. Mais à peine en eſt-elle ſortie que ſes yeux reprennent leur vivacité naturelle;

ils expriment par leurs regards lacifs les ſentimens diſſolus de ſon ame, & ſa bouche n'eſt plus couverte que pour inviter à la debauche.

VIRGINIE.

Vous enfilez une carriere qui nous meneroit loin, & ma pudeur auroit beaucoup à ſoufrir, ſi j'avois à vous entendre encore long-tems. Comme je connois à preſent tous ceux dont on doit parler, c'eſt à Rabula à nous raconter la conduite qu'ils ont tenu, & nous à y preter attention.

RABULA.

Puiſque vous voulez que j'entre en Lice, je vais vous faire le recit que j'ai entendu durant huit ou dix Audiences qu'a durée la plaidoirie de la cauſe. Mais ſans m'arrêter aux idées que Bachimond a voulu vous donner, je vous dirai ſincerement ce que j'ai pu tirer des manieres di-

ferentes, dont le fait a été raporté par les Avocats. Il m'a paru que le Marquis n'aiant pas du vivant de ses Freres, & de ses Sœurs des biens proportionnés à sa naissance, a cherché à rendre sa fortune meilleure par un mariage avantageux ; qu'il a jetté les yeux indiferemment sur la fille & sur la veuve, & qui sans considerer le merite il ne s'est attaché qu'à ce qui regarde sa fortune. La recherche qu'il fit d'abord d'une veuve qui portoit le nom de Marquise, & dont la richesse dependoit du gain d'un procez en est une preuve convaincante. Soit qu'il l'ait abandonné parce qu'elle n'en a pas eu le succez qu'elle en attendoit, ou parce qu'il a trouvé quelque chose à dire à sa conduite, il est toûjours constant que le procedé qu'il a tenu dans la rupture ne peut être excusé. Il pouvoit la quitter honnêtement, & adresser ses vœux à la fille du Medecin, sans faire courir une Satire contre la Marquise, puisque

pendant quelque tems il l'avoit crû digne de ſon eſtime & de ſes ſoins.

BACHIMOND.

Il ne pouvoit perſuader à ſa jeune Maîtreſſe qu'elle poſſedoit ſeul ſon cœur, qu'en rompant avec éclat avec ſa Rivale & d'une maniere qui rendoit leur reconciliation impoſſible.

VIRGINIE.

Si la fille du Medecin avoit eu de l'experience, bien loin d'être touchée de ce ſacrifice, elle auroit conceuë de l'averſion pour celui qui le faiſoit, & craint avec raiſon de devenir à ſon tour la victime d'un homme qui venoit de commettre une ſi grande infidelité.

RABULA.

L'eſperance de devenir Marquiſe, & la paſſion qu'ont toutes les filles, & principalement les Bourgeoiſes

pour les gens d'épée, l'empêcherent de faire cette reflexion.

VIRGINIE.

Quoi qu'on en puiſſe dire un Cavalier eſt preferable à un homme de Robe. Toutes ſes actions ſont naturelles, & il donne un tour ſi galant à ce qu'il dit qu'il ne peut manquer de plaire. Ceux de vôtre profeſſion ſont trop ſerieux ou trop emportez. Les premiers n'ont rien de réjoüiſſant dans leurs converſations, & toutes leurs paroles ſont comme autant de Sentences; les autres ſe croiant tout permis à cauſe des charges qu'ils poſſedent ou qu'ils eſperent de poſſeder, s'émancipent à des libertez qui bleſſent la pudeur des filles. Leurs diſcours ſont remplis de pointes & de colibets, & le plus ſouvent d'obſcuritez qu'ils n'ont pas l'eſprit de bien enveloper.

RABULA.

A vôtre aiſe dobez bien les Avocats.

VIRGINIE.

Ce n'eſt pas pour vous que je parle On ſait que vous avez vû le Monde, & que vôtre Robe ne tient qu'à un bouton. Mais je vous ai interrompu mal à propos, continuez.

RABULA,

Quoique je vous aie dit que le Marquis regardoit le mariage comme un échelon pour monter à une plus haute fortune, je ne veux pas croire comme le debitoit l'Avocat du pere, que ſa fortune étoit deplorable pour loger avec ſa Sœur à une quatriéme chambre, & qu'il n'ait connu la fille du Medecin que par le moien d'une Couturiere. Le rang que ſon frere tenoit, & les depenſes que celui-

ci a faites dans la recherche de la fille du Medecin sont des preuves du contraire ; & il est à presumer que c'est une fable inventée pour rendre la seduction plus vrai-semblable.

VIRGINIE.

J'entre dans vôtre sentiment. Il y a peu d'aparence que la Sœur d'un Maréchal de Camp loge dans un grenier, & qu'un homme de naissance s'introduise auprés d'une fille qu'il veut épouser, par le moïen d'une fille de ce caractere. D'ailleus on dit qu'il a fait entrer quatre filles diferentes dans la Monastere où étoit sa Maîtresse ; & comme cela ne peut se faire sans avancer les quartiers, les dépenses ne conviennent guere à un homme qui est obligé de subsister si bassement.

RABULA.

Pour moi qui ai toûjours cru que le Marquis s'étoit introduit de lui-même

chez le Medecin du vivant de sa femme qui voioit le grand monde, puisque toutes les parties conviennent que sa recherche fut alors agreée.

VIRGINIE.

D'où vient que le Medecin changea de sentiment aprés la mort de sa femme.

RABULA.

C'est un effet de son avarice. Sa femme avoit pris sur lui un empire, dont il ne put s'afranchir de son vivant, ce qui l'empêcha de s'oposer à un mariage qu'elle agreoit. Mais aprés sa mort il crut avoir brizé ses chaînes, & d'être en liberté de suivre son inclination. Il ne put se resoudre à se desaisir de son argent & tacha d'éviter toutes les occasions de depenses où le mariage de sa fille avec un homme de qualité ne pouvoit manquer de l'engager quand même on l'auroit prise sans dot.

BACHIMOND.

Ajoûtez à cela que la Pet't qui s'eſt emparée de ſon eſprit, & dont il avoit fait ſa Maitreſſe, de peur de perdre ſon autorité, lui faiſoit enviſager ce mariage, comme un écueil contre lequel ſa fortune alloit échoüer.

RABULA.

Je ne vous paſſerai pas celui-là, & je ne puis croire le Medecin d'aſſez méchant goût, pour avoir fait ſa fortune d'une garde de malade.

VIRGINIE.

Elle n'étoit encore que trop bonne pour un homme tel que Bachimond vient de nous le depeindre, & duquel il n'y avoit aucune fortune à eſperer. Mais cela ne fait rien au fait, continuez.

RABULA.

Le Medecin voulant donc rompre tout commerce entre sa fille & le Marquis, la mit pensionnaire dans le Convent du Port-Roial, & la crainte d'avancer un second quartier, lui faisant croire que trois mois auroient sufi pour étoufer l'amour de sa fille, il la fit revenir chez lui.

VIRGINIE.

Il étoit bien dupe de s'imaginer qu'une si courte absence pût étoufer les premieres impressions qui durent fort long-tems & souvent même toute la vie.

RABULA.

Il s'aperçut bien-tôt de son erreur ; il aprit que le Marquis voïoit souvent sa fille chez la veuve avec qui il s'étoit racommodé, & que les rendez-vous étoient menagez par la

Couturiere, qui aïant fait connoiffance avec la femme de Chauveau l'avoit reçu dans fa maifon. Le depit de cette tromperie triompha de l'avarice du Medecin; Il ne fongea plus qu'à rompre l'intrigue qui lui caufoit des inquietudes continuelles: Il paia la penfion de fa fille à la Mifericorde, où il crut que le Marquis ne pourroit trouver des habitudes, & l'aïant fait mettre dans fon Carroffe l'y mena fur le champ. Le Marquis étoit trop amoureux pour demeurer en un fi beau chemin. Il n'eut pas plutôt découvert la prifon de fa Maîtreffe, qu'il fongea à y introduire quelque fille pour entretenir des correfpondances. Il fe fervit de la Thibaut qui aïant été reçuë dans le Monaftere, executa ponctuellement fes Ordres, & lui rendit tous les bons offices qui dependirent de fon miniftere.

BACHIMOND.

Vous allez bien vite. Vous ne par-

lez point de la parole que ſe donnerent les deux Amans aux pieds des Autels, de n'être jamais que l'un à l'autre & de la promeſſe que le Marquis donna à ſa Maîtreſſe, aprés l'avoir ſigné de ſon Sang, par laquelle il s'engageoit d'être même fidele à ſes cendres & à ne ſe marier jamais ſi elle mouroit avant lui.

VIRGINIE,

Cela me paroit bien ſcelerat, puiſqu'il étoit encore en intrigue avec la Marquiſe, & n'avoit pas retiré la promeſſe qu'il lui avoit fait de l'épouſer. Voila comme nous ſommes le plus ſouvent les dupes des hommes, qui ne nous aiment que par interêt, s'engagent par les Sermens les plus ſolemnels à nous garder la fidelité, pendant qu'ils partagent leurs ſoins avec d'autres à qui ils font les mêmes proteſtations.

RABULA.

La Thibaut n'eut pas la même adresse à cacher ses sentimens. La superieure découvrit bien-tôt le roole qu'elle vouloit joüer dans le Convent, ce qui fut cause qu'on la chassa. Mais la Pejan vint bien-tôt prendre sa place. Quoi que celle-ci gardât plus de mesures que l'autre, elle ne laissa pas néanmoins d'être découverte ; ce qui obligea le Medecin à retirer sa fille de la Misericorde & de la mettre dans le Convent des Urselines.

VIRGINIE.

Le Marquis demeura aparemment en defaut lors qu'il eut perdu la piste de sa Maîtresse.

RABULA.

Il se remit bien-tôt sur les voïes ; & comme le jardin des Religieuses,

répond dans un cul de sac, il ne fut pas difficile au Marquis de jetter des lettres à sa Maîtresse dans lesquelles il avoit envelopé des pierres pour leur donner du poids ; & comme il savoit les heures qu'elle alloit s'y promener, il prenoit ce tems-là pour lui donner de ses nouvelles. Ce commerce eut la même destinée que les autres. Une de ses lettres qui fut trouvée par une pensionnaire & portée à la Superieure le fit découvrir, ce qui fut cause d'une troisiéme transmigration. Le Medecin pour dépaïser sa fille, l'emmena à l'Abaie de Pantemont qui est à l'extremité du Fauxbourg saint Germain dans une ruë fort écartée.

VIRGINIE.

C'étoit justement le moïen de mettre le Marquis en état de faire joüer de nouveaux ressors.

RABULA.

Ce fut là aussi que l'Abé Fauveau

donna aux deux Amans la benediction nuptiale, quoi que la grille les separât, & qu'il n'eût aucun caractere pour faire cette fonction. C'est ce que le pere a mis en avant; Mais j'y vois peu d'aparence, cette ceremonie étant inutile, & pouvant faire des afaires au Marquis, tant du côté de la justice que de la part de sa Maîtresse, qui auroit eu un juste sujet de se plaindre, qu'il eût abusé de sa confiance. Je croirois bien plutôt que ce ne fut qu'à Pantemont qu'il lui donna la promesse écrite de son Sang, dont nous avons parlé.

VIRGINIE.

Cependant cette promesse me feroit soupçonner que l'engagement n'étant pas reciproque, le Marquis auroit voulu empêcher par cet ombre de mariage, sa Maitresse de lui échaper.

BACHIMOND.

Vôtre conjecture à mon sens n'est

pas bien fondée, & il eſt à preſumer que ſi le Marquis eût fait à ſa Maîtreſſe une tromperie ſi indigne d'un honnête homme, elle auroit ceſſé de l'aimer, dés qu'elle auroit été informée de la verité.

RABULA.

Peut-être auſſi que ſur la foi du ſacré lien, il auroit tiré d'elle des preuves d'amour qui l'empêchoit de rompre avec lui de peur qu'il ne les publiât.

BACHIMOND.

S'il avoit pouſſé ſon artifice juſques là il ſe ſeroit rendu coupable.

RABULA.

Ajoûtez à cela que pour ſe venger, elle auroit été bien-aiſe de goûter d'un nouvel amour, parce qu'un Amant heureux ceſſe d'avoir les mêmes empreſſemens qu'il témoignoit dans la naiſſance de ſa paſſion.

VIRGINIE.

Nous n'avons pas beſoin de vôtre Commentaire, contez nous le fait nuëment.

RABULA.

C'eſt ici où il varie beaucoup & où il eſt difficile de tirer la verité des circonſtances opoſées qui ont été raportées de part & d'autre. Chacun aiant expliqué à ſon avantage de quelle maniere la fille du Medecin fut traitée chez ſon Pere, & comment elle en eſt ſortie pour ſe jetter entre les bras des parens du Marquis.

VIRGINIE.

Je ſuis d'avis, que pour ne point faire de confuſion, Bachimond nous raconte comment la choſe a été debitée de la part des deux Amans, aprés quoi vous y ajoûterez tout ce qui a été allegué en faveur du Pere.

BACHIMOND.

J'y consens, & je vous dirai la chose comme je la sai. La fille du Medecin eut la petite verole à Pantemont, d'où il la fit venir chez lui aprés qu'elle fut guérie, il la donna en garde à la Petit avec ordre de ne la laisser parler à personne, & de ne la perdre pas un moment de veuë. On cloua ses fenêtres, & on ne permit à aucun domestique de la maison d'entrer dans sa chambre. Cependant la prisonniere s'étant aperçuë que la Petit étoit grosse, & prête d'acoucher, craignit qu'on ne voulût la faire passer pour Mere de l'enfant qui viendroit au monde. Desorte que pour mettre son honneur à couvert, elle chercha l'occasion d'échaper de sa prison, & la trouva. Vn jour son Pere, étant en conversation avec la Petit dans l'anti-chambre, fut mandé pour aller visiter un malade qui avoit besoin d'un promt secours, & sortit

ſans tirer la premiere porte aprés lui. Sa fille qui étoit au guet ſortit dans le tems que la Petit rentroit dans la chambre & l'y enfermant, elle gagna incontinent la ruë, & ſe retira chez une femme de qualité amie d'un Duc qui avoit beaucoup de conſideration pour ſa maiſon.

RABULA.

Le Pere ne convient d'aucune de ces circonſtances, & pretend que la petite verole ne commençoit que de paroître ſur le viſage de ſa fille, lors qu'on la tranſporta chez lui ; qu'on ne ferma les fenêtres que dans la crainte que le grand air n'empêchât le venin de ſortir ; qu'on ne defendit aux domeſtiques d'entrer dans ſa chambre que de peur que le mal ne ſe communiquât au reſte de la maiſon ; que la Petit ne fut miſe auprés de la malade, que pour avoir ſoin d'elle, & non pour obſerver ſes actions ; que ſi cette garde étoit groſſe on ne ſon-

geoit pas à donner son enfant à une autre, puisqu'elle étoit mariée à un nommé la Motte; que dés que sa fille fut guérie, elle eut une entiere liberté, de quoi on ne peut disconvenir; puisque Fauveau & la Margane qui la virent plusieurs fois, concerterent avec elle son évasion; qu'ils firent trouver à cinquante pas de chez lui un Carrosse dans lequel sa fille monta, & s'alla mettre entre les mains des parens du Marquis; qu'elle emporta une somme considerable qu'elle lui avoit prise en or; qu'elle fut trois mois aux environs d'Orléans à se promener de Château en Château; que tout cela est justifié par les informations qu'il en fit faire, & sur lesquelles il obtint une prise de corps, en vertu de laquelle le Marquis fut emprisonné; qu'il ne se desista de la poursuite criminelle, & ne consentit à l'élargissement du prisonnier que sur l'écrit que lui donnerent son frere & un autre de ses parens, par lequel ils s'engagerent à lui

rendre ſa fille & promirent que le Marquis n'auroit plus de commerce avec elle. Le Medecin allegua encore qu'il avoit proteſté contre ce deſiſtement, & expoſé qu'il ne l'avoit donné que pour retirer ſa fille des mains de ſon raviſſeur & recourir à de nouvelles preuves du rapt.

BACHIMOND.

Le Medecin fit entendre de plaiſans témoins. Il ſe ſervit de la Petit qui étoit ſa Maîtreſſe, & ennemie de ſa fille, parce qu'elle avoit découvert ſes debauches, & d'un Abbé qui avoit interêt d'empêcher le mariage du Marquis, dans l'eſperance d'obtenir pour un de ſes neveux Conſeiller, celle que ce Cavalier recherchoit, & enfin de la Thibaut, qui s'imaginant n'avoir pas été ſuffiſamment recompenſée des ſervices qu'elle avoit rendu au Marquis, prit cette occaſion pour ſe venger de lui. Cependant aucun de ſes témoins, quoi

qu'irreprochables, ne depoſent du vol. A l'égard du rapt s'il avoit été veritable, & que la fille du Medecin eût fait tous les voiages dont vous venez de parler, on auroit trouvé des témoins à milliers, qui auroient dit l'avoir vû avec les parens du Marquis, les uns dans un lieu, & les autres dans un autre.

RABULA.

Cela eſt veritable, mais il eût falut beaucoup d'argent pour faire ces perquiſitions ; & compoſer une groſſe information, ou même pluſieurs, puiſqu'il eût falu entendre chaque témoin dans les lieux de ſa reſidence, ou les faire venir de loin, & paier les voiages. Le Medecin tenoit le Marquis priſonnier, & en conſentant ſon elargiſſement, il couvroit une preuve complette. Voulez-vous qu'un homme auſſi menager que lui ſemât ainſi ſon argent ſans neceſſité,

VIRGINIE.

Comment pouvoit-il continuer l'instruction du procez aprés s'en être desisté par un acte solemnel, & s'il faloit l'abandonner, à quoi servoit ses nouvelles preuves.

RABULA.

Le Medecin songeoit moins à faire punir le ravisseur qu'à empêcher qu'il n'épousât sa fille, & pourveu qu'il ne donnât point d'argent, il étoit content comme vous l'allez voir par la suite. Il avoit promis au Duc, lors qu'on lui rendit sa fille de la bien traiter, & de la remettre dans un Convent; Mais au lieu d'executer sa promesse, il la conduisit à la Providence, où elle fut reçûe moiennant vingt écus de pension.

VIRGINIE.

C'étoit là une belle retraite pour

une fille unique, & qui doit un jour être fort riche. On ne met là que des filles ſans bien, ou qui ne ſavent d'où elles ſont venuës aparamment.

BACHIMOND.

Elle n'y demeura pas long-tems, car elle ſe ſauva par le moïen d'une échelle de corde que ſon Amant lui fit donner. Il eſt vrai que la pauvre fille ne joüit guere de ſa liberté. Son Pere la fit prendre au ſortir de la Meſſe des Capucins, & conduire aux Refuges.

RABULA.

Suprimez ce nom qui bleſſe la pudeur, & dites à ſainte Pelagie.

BACHIMOND.

Je ſai qu'on a voulu faire une diſtinction entre le Refuge & ſainte Pelagie, & qu'on a dit que dans une même enceinte il y avoit deux Mai-

ſons diſtinctes, l'une de force & l'autre de bonne volonté. Que la fille du Medecin étoit dans la derniere, & qu'elle y avoit été traitée avec diſtinction; qu'on lui avoit donné des Fontanges, avec un couvert de vermeil doré, & qu'on l'avoit fait manger avec la Superieure. Cependant il eſt conſtant qu'elle y avoit été menée en vertu d'une Ordonnance du Lieutenant Criminel, & que par conſequent on l'avoit traitée en coupable; Que celle qui l'avoit reçuë dans l'Hôpital fut chaſſée par les Directeurs; qu'on ne la laiſſoit parler à perſonne; qu'elle fut obligée de tracer ſur un caneva avec des fils qu'elle avoit arrachés de ſes jupes quelques caracteres pour faire ſavoir à ſes parens le lieu où elle étoit, & enfin qu'il falut un Arrêt du Parlement pour la tirer de là & la faire conduire au Port-Roial.

RABULA.

L'invention du Caneva eſt une

chose qu'on a inventée pour exciter la pieté des Juges ; mais il est constant que le Marquis trouva moïen d'introduire la Margane au Refuge, pour lui faire signer la Requête que les parens donnerent en son nom pour la délivrer d'une si honteuse captivité.

BACHIMOND.

Le Medecin ne se contenta pas d'avoir choisi à sa fille une prison si infame, il voulut tirer d'elle un aveu des fautes qu'il lui imputoit, afin de pouvoir persuader au Public qu'elle avoit meritée cet indigne traitement. Il lui presenta un écrit qui contenoit un recit de ses Avantures & auquel on avoit inseré mille circonstances fausses pour procurer le rapt. On lui promit la liberté si elle le vouloit copier de sa main. Cette esperance la flata, & elle commença d'écrire. Mais lors qu'elle vit le mauvais usage qu'on en vouloit faire, elle dé-

chira ce qu'elle avoit déja tranſcrit. Le Pere indigné de ſon repentir, la menaça de la laiſſer mourir dans ſa priſon, & la quita bruſquement. Quelque tems aprés il revint à la charge, & trouvant ſa fille plus ennuiée de ſa priſon que la premiere fois, il lui fit copier entierement cette declaration & la lui fit ſigner. La priſonniere voiant qu'il ſortoit ſans l'emmener avec lui, ſe jetta ſur le papier, & voulant le lui arracher, elle en déchira le commencement. Mais le Medecin ne laiſſa pas de l'emporter tel qu'il étoit. Il retourna une troiſiéme fois au Refuge; & trouva moïen de tirer de ſa fille une troiſiéme copie qui demeura entiere, avec un extrait datte par datte de tout ce qui lui étoit arrivé en ſa vie, falſifié comme le reſte, & où il avoit fait inſerer le tems & le lieu où elle avoit logé durant le pretendu voïage aux environs d'Orleans aprés ſon evaſion, qu'on n'avoit oſé mettre dans la Relation. C'eſt de cet écrit que le Me-

decin tire les plus fortes preuves du rapt.

VIRGINIE.

On ne devoit pas y faire un grand fond, puiſque la liberté étant le plus grand de tous les biens, on fait toutes choſes pour la recouvrer.

RABULA.

On n'y eut pas auſſi beaucoup d'égard. Mais l'Avocat du Medecin apuïa extremement ſur ce que le Commiſſaire chargé de l'Arrêt du Parlement demeura deux jours à mener la priſonniere du Refuge au Port-Royal, tachant d'induire de là que c'étoit pour lui donner moïen de conferer avec le Marquis.

BACHIMOND.

Ce fait fut ſuffiſamment éclairci par les Avocats des Amans qui firent voir par le procez verbal du Commiſ-

faire que la fille du Medecin aiant demandé ses hardes, la Superieure répondit qu'il faloit en faire un inventaire, à quoi elle emploia quatre heures, que l'Inventaire étant fait, elle déclara ne pouvoir les delivrer qu'on ne lui remboursât quelque argent qu'elle disoit avoir avancé à la prisonniere. Cet obstacle étant levé par le paiement qu'on lui fit, le Pere survint qui s'oposa à l'enlevement des hardes pretendant qu'elles lui apartenoient : de sorte qu'il en falut faire un referé au Lieutenant Civil, pendant quoi la nuit survint. N'étant plus tems de mener la fille du Medecin au Port-Roial, dont les portes auroient été fermées, le Commissaire la fit coucher chez une femme de sa connoissance dans le même quartier où logeoit le Marquis.

VIRGINIE.

Je commence de respirer, & je m'imagine de voir Psiché, qui aprés

avoir essuié toutes les persecutions de Venus, entrevit quelque raion d'esperance de se revoir en repos avec Cupidon.

BACHIMOND.

Nous voici bien-tôt au denoüement de la piéce. Durant toutes ces traverses, la fille du Medecin aiant atteint l'âge où les enfans afranchis de la puissance paternelle sont en droit de disposer librement de leur personne, fit agréer son mariage avec le Marquis aux deux Freres de son pere, & à un parent, ausquels elle avoit l'obligation de sa liberté, ou du moins de l'adoucissement de se remettre en pension; & aprés avoir fait par leur avis trois Sommations à son Pere d'y consentir, elle signa à la grille un Contract où les trois Parens signerent aussi, & donna sa Requête au Parlement pour avoir la permission d'achever son mariage, & pour obtenir une provision sur les biens de sa Mere

en attendant que ſon Pere lui eût rendu compte de la tutelle qu'il avoit eu de ſa perſonne, & de ſes biens.

RABULA.

Le Medecin fit à ſa fille un nouveau crime de ce Contract de mariage qu'il pretendoit être la conſommation du rapt. Son Avocat dépeignit les Parens qui y avoient ſigné, comme des gens qui n'avoient tenu cette conduite que pour lui faire depit, parce qu'ils avoient enſemble depuis long-tems de grands démêlez, & pour opoſer autel contre autel, il mandia l'intervention de dix ou douze autres parens fort éloignez, qui n'avoient aucune connoiſſance des biens des parties, qui par cette raiſon ne pouvoient juger ſi ce mariage étoit avantageux ou non à la fille du Medecin.

VIRGINIE.

Voila qui eſt bien intrigué. Mais

je voudrois bien ſavoir comment Monſieur l'Avocat general, qui eſt fort habile, prit ſon parti dans une ſi grande diverſité de faits.

RABULA.

Il me ſera facile de vous ſatisfaire, parce que j'étois fort proche, & que je ne perdis pas un mot de tout ce qu'il dit. Il reduiſit la conteſtation à trois chefs. A la proviſion, à la permiſſion d'achever le mariage, & à l'apel de la procedure criminelle. Il s'arréta peu au premier point, & conclut que le Pere étant reputé debiteur juſqu'à ce qu'il eût rendu compte, on ne pouvoit refuſer une proviſion à ſa fille. Il traita les deux autres conjointement parce qu'il établit pour maxime que ſuivant l'Ordonnance, le raviſſeur ne pouvant jamais devenir le Mari de la fille ravie s'il y avoit preuve du rapt, on ne pouvoit accorder à la fille du Medecin la permiſſion qu'elle demandoit,

doit, & que ſa perſeverance juſqu'à la majorité ne pouvoit couvrir le crime du Marquis.

VIRGINIE.

Hé quoi ne fit-il point de reflexion ſur l'avantage que la fille du Medecin trouvoit dans cette aliance pour la naiſſance & pour les biens, & ſur ce que ſi elle n'épouſoit pas le Marquis, elle n'avoit point d'autre parti à prendre que celui du Cloitre.

RABULA.

Il peſa toutes ces circonſtances, mais il ne s'arréta qu'à la ſeverité des Loix, & à l'interêt public. Il fit voir que la puiſſance paternelle eſt un droit que la nature donne aux peres, pour veiller à la conduite de leurs enfans, & empêcher que leur peu d'experience ne leur faſſe faire un chois pour le mariage qui leur ſoit prejudiciable : Mais auſſi qu'ils ne doivent

pas abuser de ce pouvoir ni s'en rendre indignes, en suivant plutôt leur caprice que la justice : qu'ils doivent être jaloux de cette autorité ; que s'ils s'en relachoient par foiblesse, ou par une tendresse aveugle, les Magistrats doivent la venger lors qu'elle a éte blessée, & prendre sa defense, lors que les peres s'en sont dépoüillez.

VIRGINIE.

Pour peu qu'il se soit trouvé de preuves du rapt, je vois nos Amans fort à plaindre.

RABULA.

Il raconta que ce crime n'étoit que trop prouvé par l'inegalité de l'age, par les artifices dont le Marquis s'étoit servi pour se faire aimer, & par les personnes diferentes qu'il avoit introduites dans les Monasteres où elle étoit pour continuer un commerce que le Pere desaprouvoit. Qu'on

ne pouvoit pas douter que la fille du Medecin ne fût sortie de chez son Pere par ses pratiques, puisqu'elle avoit été trois mois entre les mains de ses parens qui l'avoient rendu au Pere. Il demeura d'acord néanmoins que le Pere s'étant deporté de l'action criminelle, ne pouvoit plus poursuivre le ravisseur, mais il montra avec beaucoup de force & d'éloquence que c'étoit là le lieu où la Justice devoit prendre la defense de l'autorité paternelle outragée, & que la perseverance de la fille en pleine majorité étoit une continuation de la seduction, qui rendoit le Marquis encore plus incapable de prendre pour femme celle qu'il avoit seduite, & qu'ainsi avant qu'on prononçât sur la Requête de la fille, il faloit instruire le procez du rapt; que si dans la suite le Marquis se trouvoit innocent on permettroit le mariage, mais que s'il étoit coupable, il faloit le punir suivant la rigueur des Loix.

VIRGINIE.

Il aprouva donc la conduite du Medecin.

RABULA.

Bien loin de cela, il exagera en termes patetiques l'injure qu'il avoit fait à sa fille qui ne pouvoit être plus cruelle, & ne mit aucune diference entre sainte Pelagie & le Refuge ; il blâma les Parens qui adheroient à l'injustice du Pere, & conclut enfin qu'il faloit ordonner une reparation proportionnée à l'outrage, & que l'Arrêt qui la prononceroit fût inseré dans le Registre en marge de l'endroit où l'on avoit marqué le jour où la fille du Medecin avoit été menée dans cette maison.

VIRGINIE.

D'où vient qu'on apointa l'afaire,

puisque tous les faits avoient été si bien éclaircis.

RABULA.

On ne l'apointa pas, mais on ordonna qu'il en seroit deliberé sur le Regístre, parce que si on avoit prononcé quelque peine contre le Medecin, on l'auroit assommé en sortant, n'y aiant pas un des assistans qui n'eût horreur pour son procedé & pour sa personne. Et d'ailleurs comme on vouloit avoir de l'indulgence pour le Marquis, on ne jugea pas à propos que l'Arrêt fût publié. En éfet on a permis à la fille du Medecin d'épouser son Amant, aprés qu'un Conseiller se seroit transporté au Convent du Port-Roial pour savoir de sa bouche si elle persiste dans ce dessein, & on lui a ajugé deux milles cinq cens livres de provision.

VIRGINIE.

L'Arrêt eſt juridique, & je ſai bon gré à Meſſieurs de la Tournelle d'avoir traité ſi favorablement ces deux Amans, dont je commençois de plaindre la deſtinée, lorſque j'ai entendu la ſeverité des concluſions de Monſieur l'Avocat general.

RABULA.

Vous avez crû peut-être en aprenant l'acharnement du Medecin à perſecuter ſa fille, que cette dureté eſt annxée aux hommes, mais ſi vous voulez me donner un peu d'attention, je vous ferai voir qu'il y a des Meres dénaturées auſſi bien que des Peres.

VIRGINIE.

J'y conſens, pourveu que Bachimond ait le loiſir d'écouter l'hiſtoire que vous voulez nous dire.

BACHIMOND.

Je ne ſaurois paſſer le reſte du jour en meilleure compagnie, & je ſerai ravi de continuer un entretien qui m'a juſques ici donné beaucoup de plaiſir.

RABULA.

Puiſque vous me donnez la permiſſion de parler, je vous dirai que Honoré Chamoi Intendant d'un Prince, aiant épouſé une femme, indiferente pour toute autre choſe que pour elle même, en eut quatre enfans, deux garçons & deux filles qui ne ſe reſſembloient ni de viſage ni d'humeurs. Les deux filles étoient fort ſages, & quoiqu'elles euſſent également du merite, la mere n'avoit de penchant que pour l'aînée, qui fut marié fort avantageuſement. Des deux garçons, Philipe-Michel, qui étoit le cadet, prit le parti de l'Egliſe, & eut une conduite conforme à

l'état qu'il avoit choisi. Henri qui étoit l'aîné s'abandonna à toutes ses passions, sans garder aucunes mesures. La beauté de Marie-Claude sa cadette aiant touché son cœur, il ne la regarda plus comme sa sœur, mais comme l'objet de ses desirs dereglez.

BACHIMOND.

Osa-t'il faire l'aveu d'une passion si criminelle!

RABULA,

Il fit plus encore, il voulut emploier la violence pour la satisfaire. Marie-Claude eut beau s'en plaindre à sa mere. Cette femme nonchalante n'y mit aucun ordre, & n'en parla pas même à son Fils. Marie-Claude se voiant abandonnée des personnes qui étoient les plus obligées à la proteger, crut devoir fuir d'une Maison où son honneur étoit en danger. Son Pere étoit logé dans le Fauxbourg saint

Antoine & avoit loüé le troisiéme étage de la maison à un Bourgeois nommé Thibault, qui avoit une fille unique. Marie-Claude qui la voioit quelquefois lui fit confidence de ses malheurs, & la pria de lui donner conseil.

BACHIMOND.

Si elle s'étoit adressée à moi, je lui aurois conseillé de faire un galant, qui l'eût remmené dans une Province éloignée.

VIRGINIE.

Voilà un bon conseil, mais je m'assure que Marie-Claude, sage comme Rabula vient de nous la depeindre, ne l'auroit pas suivi.

RABULA.

Vous en allez juger par le parti qu'elle prit. Elle se retira à la Providence, où un Ecclesiastique de la

connoissance de la Marion fille du voisin, la fit entrer.

BACHIMOND.

Vous voïez comme les humeurs sont diferentes. La fille du Medecin regardoit la Providence comme une prison, & celle-ci la choisit comme un azile. Elle étoit bien detachée du Monde, puisqu'elle renonçoit volontairement à la Fontange & au Damas pour prendre la Robe grise. Il est aisé de juger qu'elle n'étoit pas belle, puisqu'elle renonçoit de si bonne heure aux vanitez du monde. L'experience nous fait voir que les filles, pour peu qu'elles aient de charmes, aiment la parure avant même l'âge de raison.

VIRGINIE.

Vous avez à ce que je vois bonne opinion de nôtre sexe, puisque vous croiez que la coqueterie est naturelle

aux filles ; mais c'eſt à Rabula à nous aprendre comment ſon heroïne étoit faite.

RABULA.

C'eſt ce que je ne ſai point, aiant été ſeulement informé de ſes avantures, & pris plus de plaiſir à m'inſtruire de ſa vertu que des graces de ſon corps. Elle avoit à ce qu'on prétend tant d'horreur pour la paſſion brutale de ſon Frere, que dans la crainte de s'y voir de nouveau expoſée, elle cacha à l'ami de la Marion, qui étoit Directeur de la Providence, le nom de ſa famille, & le motif de ſa retraite. Elle lui dit qu'elle n'avoit ni pere ni mere, & que ſe trouvant ſans biens, elle cherchoit un lieu où elle pût être entretenuë, & aprendre les moïens de gagner ſa vie. Cependant quelque precaution qu'elle eût priſe, ſa mere découvrant qu'elle étoit à la Providence, l'en tira pour l'enfermer à la Salpetriere.

VIRGINIE.

Il faloit que cette Mere eût un cœur de bronze pour traiter ſi indignement une fille qui témoignoit tant de modeſtie & de vertu.

RABULA.

Je vous ai déja dit dés le commencement, qu'elle avoit conçu de l'averſion pour ſa cadette, & qu'elle étoit bien-aiſe de s'en defaire, pour rendre ſon aînée plus riche, & comme ſa conſcience lui reprochoit toûjours ſon injuſtice, elle s'apliqua à s'éloigner tellement d'elle, qu'elle ne put jamais en entendre parler. L'occaſion s'en preſenta bien-tôt. On choiſit deux cens de ces malheureuſes qu'on avoit enfermées à la Salpetriere, pour les envoier à la nouvelle France. Madame Chamoi fit enſorte qu'on embarqua ſa fille avec elles, quoi qu'elle ne fût encore âgée que de quatorze ans.

BACHIMOND.

C'étoit mettre sa vertu à une terrible épreuve de lui faire faire un si long voiage avec des filles d'une mediocre chasteté, qui ne manquerent pas de lui donner de bonnes leçons, & si elle n'en a pas profité, il faudra aprés sa mort la faire canoniser, comme étant unique dans son espece.

VIRGINIE.

A vôtre conte il n'y a donc point de filles sages.

BACHIMOND.

Je ne dis pas cela, mais si les bons exemples, & la crainte du des-honneur, n'empêchent pas les filles de s'écarter quelquefois du chemin de la vertu, & si des Meres devotes ont souvent des filles qui ne le sont pas, j'ai peine à croire qu'une fille de qua-

torze ans, qui se trouve seule avec deux cens courtisanes, defende son cœur d'un venin qui se communique si aisement.

VIRGINIE.

Quand on est sage, on conserve la pureté en quelque lieu qu'on se rencontre, & le vice si public nous donne plus d'horreur, que de tentation. Pour s'insinuer dans nôtre esprit, il faut qu'il se masque, & qu'il prenne la figure de la vertu. Quand une fille commence d'aimer, elle ne croit avoir que de l'estime, ou de la reconnoissance pour son Amant, & ce n'est que lors qu'elle est entierement engagée qu'elle s'aperçoit d'avoir fait plus de chemin qu'elle n'avoit crû.

RABULA.

Vous avez eu raison de juger ainsi de Marie-Victoire. C'est le nom qu'on avoit donné dans la Providence à la

fille de Madame Chamoi jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à Quebec. Ce fut là que n'aiant plus d'interêts à cacher sa naissance, elle reprit le nom de Marie Chamoi. Il est vrai qu'elle suprima celui de Claude, dont aparemment, elle ne se souvenoit pas, & cependant céla a servi de pretexte à sa mere pour la desavoüer.

VIRGINIE.

Que fit donc cette pauvre fille dans un Païs si éloigné du sien, & où elle n'avoit aucune habitude.

RABULA.

Quoi qu'elle fût sans biens, sans parens & sans protecteur, elle ne laissa pas de trouver un mari qui la mit à son aise ; mais par malheur pour elle celui qui redigea le Contract, changea les noms de ses Pere & Mere. Il nomma son Pere Henri, au lieu de Honoré, sa Mere Jaqueline Giraut,

au lieu de Girard, ce qui aida encore la Mere à la desavoüer.

BACHIMOND.

Marie Chamoi revint donc en France, aprés la mort de son Pere pour en recueillir la succession ?

RABULA.

Elle n'y revint qu'à la solicitation de sa Mere, & cependant lors qu'elle fut arrivée à Paris, cette femme dénaturée ne voulut plus la connoitre.

VIRGINIE.

Quelle fut donc la cause de ces deux changemens ? Pourquoi la rapeller si elle avoit toûjours de l'aversion pour elle, & pourquoi si elle s'étoit repentie de son injustice reprendre sa premiere dureté.

RABULA.

Madame Chamói pendant l'absence de sa fille perdit son mari & ses trois autres Enfans. Ainsi comme Marie Claude étoit devenuë son unique heritiere, la nature parla en sa faveur. Madame Chamoi s'atendrit, & voulut savoir ce que sa fille étoit devenuë. Elle lui fit tenir plusieurs lettres fort obligeantes, par le moïen du Directeur de la Providence, qui les adressa au Procureur du Roi de Quebec, & en reçut les réponses par la même voie. Mais comme elle n'étoit pas bien assurée, si elle pourroit surmonter l'aversion, qu'elle avoit toûjours eue pour Marie-Claude, & si cette aversion qui paroissoit éteinte ne se reveilleroit point à la veuë de l'objet qui l'avoit causé, elle eut la precaution de faire écrire ses lettres d'une autre main que de la sienne.

BACHIMOND.

Que vouloit donc faire cette femme de son bien. Avoit elle un amant à qui elle le voulût laisser aprés sa mort, ou s'étoit-elle laissé obseder par quelque Tertufe, qui lui mît en tête de le donner à des Hôpitaux, ou à des Convens.

RABULA.

Elle n'étoit ni devote ni galante; Mais elle aimoit la vie aisée. Et quoi qu'elle ne fût pas avare comme le Medecin, elle ne vouloit pas se defaire de son argent de peur d'en vivre moins commodement.

BACHIMOND.

C'étoit une crainte mal fondée, puisque sa fille étoit mariée, & qu'elle ne pouvoit l'obliger de lui rien donner qu'aprés sa mort.

RABULA.

Il faloit qu'elle lui rendit compte du bien de son pere, qui étoit considerable, & ce fut à mon sens le plus puissant motif qui l'empêcha de reconnoitre sa fille. Elle eut beau lui faire parler par tous ceux qui avoient eu connoissance de ses avantures, & même par le mari de sa Sœur aînée, sa Mere fut inexorable, & il falut avoir recours à la Justice.

VIRGINIE.

Je crois que la fille n'eut pas grand' peine à gagner sa cause.

RABULA.

Les changemens de noms embarasserent les Juges, mais on se servit d'une circonstance qui leva toutes les difficultez. Madame Chamoi aprés la mort de son mari s'accommoda

avec un * particulier d'une ſomme conſiderable qui étoit dûe à ſa Succeſſion, & par le tranſport qu'elle lui en fit, elle prit la qualité de Tutrice de Marie Chamoi ſa fille. On lui demanda ce qu'elle étoit devenuë, & comme elle ne put juſtifier qu'elle fût morte auſſi bien que ſes autres Enfans ni la repreſenter ; On conclut de là qu'il faloit que ce fût celle qu'elle deſavoüoit, ce qui obligea les Juges de prononcer en ſa faveur.

VIRGINIE.

Comment la fille a-t'elle vêcu depuis avec ſa Mere!

RABULA.

C'eſt ce que je ne ſai point, mais je ne doute pas qu'aiant autant de douceur & de conduite qu'elle en a témoigné dans toutes les actions de ſa vie, elle n'ait ramené cette Mere denaturée, & qu'elle ne l'ait obligée à lui rendre quelque juſtice.

VIRGINIE.

Vous venez de me faire voir combien une fille eſt malheureuſe quand elle a un Pere & une Mere injuſtes, & il me ſemble que lors que la mort lui a ôté ceux qui ont un droit legitime de veiller à ſa conduite, elle ne doit plus rien trouver qui l'empêche de contenter ſes deſirs, lors qu'ils ſont conformes à la raiſon. Cependant il eſt arrivé depuis peu une avanture qui vous fera voir, qu'on n'a pas moins à ſoufrir des autres parens, ſous la puiſſance deſquels une fille ſe trouve reduite.

RABULA.

Vous nous feriez plaiſir de nuo conter cette hiſtoire.

VIRGINIE.

Elle n'eſt pas ſi longue ni ſi intri-

guée que les vôtres ; mais elle ne laisse pas d'avoir des incidens fort particuliers. La fille d'un riche Marchand qui étoit demeurée orpheline assez jeune, fut élevée par une Sœur, qui étoit déja mariée. Cette fille étant arrivée en âge de voir le monde ; fit connoissance avec le Fils d'un autre Marchand bien fait de sa personne, un homme d'esprit, dont la fortune avoit été assez diverse. Ce garçon aiant eu quelque mecontentement chez son Pere, il en étoit sorti jeune, & avoit à ce qu'on pretend porté les Livrées. Il ne demeurá pas longtems dans un poste si bas, & étant entré au service d'une personne du premier rang, il fit une fortune au dessus de ce que pouvoit pretendre la fille du Marchand qui se nommoit Marie. Comme elle trouvoit en lui dequoi se contenter pour la personne & pour le bien, elle ne se defendit point du penchant qu'elle avoit eu d'abord pour lui, & consentit qu'ils liassent un commerce de billets doux

Quelques precautions qu'ils priſſent pour faire qu'ils fuſſent rendus ſurement, il y en eut un qui tomba entre les mains de la Sœur, & qui découvrit l'intrigue.

RABULA.

C'eſt le foible de la plûpart des Amans d'expoſer leurs ſecrets en s'aviſant de s'écrire. N'exprime-t'on pas aſſez ſa paſſion par la parole & par les regards ſans avoir recours aux Billets.

VIRGINIE.

Je vois bien Rabula que vous n'avez jamais aimé, ou que vous n'avez pas aimé avec delicateſſe. A t'on toûjours le tems de s'entretenir en liberté, & d'ailleurs n'eſt-ce pas un grand plaiſir, quand on ne peut pas ſe voir, de relire les lettres d'une perſonne qu'on aime. Mais enfin comme il me reſte peu de tems

pour achever mon hiſtoire, & qu'il eſt déja tard, je vous dirai, ſans moraliſer davantage, que Marie aiant ſçu que ſa Sœur étoit informée de ſon intrigue, ſe retira au Convent de la Raquette. Comme elle avoit déja vingt-trois ans, & qu'elle s'étoit faite émanciper, elle crut qu'il lui ſeroit aiſé de faire reüſſir ſon mariage avec ſon Amant. Elle fit pour cet éfet aſſembler ſes Parens pour donner leur avis devant Monſieur le Lieutenant Civil. Son Frere & ſon beau Frere s'opoſerent à ce mariage ſous pretexte qu'on ne voioit pas de bien aſſuré à ſon Amant, mais les autres Parens s'en raporterent à la Juſtice.

RABULA.

Je crois que l'interêt de la fille ne fut pas le ſeul motif de leur opoſition ; Il faloit qu'il y eût quelqu'autre raiſon cachée.

VIRGINIE.

Vous avez deviné juste. Le Frere devoit à sa Sœur de l'argent, & la crainte d'être obligé de s'en desaisir lui firent trouver le mariage desavantageux. Marie qui penetroit dans le fond de son cœur, trouva bientôt le moïen de lever cette difficulté. Elle convoqua une seconde assemblée, sous pretexte de demander avis à ses Parens, sur le dessein qu'elle avoit de faire porter au Trésor Roial ce que son Frere lui devoit, & se faire delivrer un Contract de rente au denier dix-huit.

BACHIMOND.

Il faut avoüer que les femmes ont plus de penetration que nous. Un homme ne se seroit jamais avisé de ce tour d'adresse.

VIRGINIE.

Elle porta encore ſa prevoiance plus loin. Comme elle avoit eu le loiſir de ganer des Parens éloignez, elle fit dans cette ſeconde aſſemblée remettre ſur le tapis la queſtion du mariage. Ainſi ſur les deux points, perſonne ne ſuivit l'avis du Frere, & du beau Frere.

BACHIMOND.

Le mariage ſe fit donc incontinent aprés ?

VIRGINIE.

Il s'y trouva un nouvel obſtacle; le Frere & le beau Frere allegueren, que comme l'aſſemblée n'avoit été convoquée, que pour deliberer ſur l'emploi de ce qu'il devoit à ſa Sœur, on n'avoit pu y traiter du mariage, & il falut plaider ſur cette conteſtation.

RABULA.

Que fut-il jugé ?

VIRGINIE.

On ordonna que la fille seroit mise dans un autre Convent au choix des Parens pour y demeure pendant six mois, aprés lesquels si elle persistoit dans les mêmes sentimens il seroit fait une nouvelle assemblée de Parens qui seroient nommez par Monsieur le Procureur general, avec cependant defense de passer outre, & à la Superieure du Monastere de la laisser sortir. Voila une partie de ce qui s'est passé. Le reste n'est pas moins divertissant, mais la nuit qui s'aproche m'oblige à me retirer.

Plusieurs de ceux qui étoient au Café, & qui avoient pris plaisir à entendre cette conversation, firent beaucoup d'honnêteté à Virginie & aux deux autres qui étoient avec

elle. Ils les prierent même des les honorer quelquefois de leur presence & de vouloir bien achever cette histoire, qui leur avoit paru fort singuliere. Virginie le leur promit, aussi-tôt ils se separerent.

FIN.



TABLE

Des Matieres principales & curieuſes contenuës en ce livre.

I. ENTRETIEN.

*

IV. ENTRETIEN.

V. ENTRETIEN.

VI. ENTRETIEN.

VII. ENTRETIEN.

VIII. ENTRETIEN.

IX. ENTRETIEN.

X. ENTRETIEN.

XI. ENTRETIEN.

XII. ENTRETIEN.

XIII. ENTRETIEN.

XIV. ENTRETIEN.

XV. ENTRETIEN.

XVI. ENTRETIEN.

XVII. ENTRETIEN.

XVIII. ENTRETIEN.

XIX. Entretien.

F I N.

